

32
—



L'HISTOIRE DE PARIS

TROIS ACTES ET QUATORZE TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

PAR MM. THÉODORE BARRIÈRE ET HENRY DE KOCK

Mise en scène de M. St-Ernest. — Musique de M. Fessy. — Ballets de M. Honoré. — Décorations de MM. Devoir, Laroque, Sachetti, Robecchi et Wagner. — Machines de M. Auguste Mary. — Costumes de M. Alfred Albert.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU CIRQUE IMPÉRIAL, LE 11 AOUT 1855.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MALEVAS.		JEAN MAROT.....	BORSAT.
PIQUOT LARFOUILLARD.	} MM. CLARENCE	AMPHION.....	
PIED-DE-FER			
MAUREVERS		JEAN L'ÉVEILLÉ }.....	BUTAUT.
PIERRE		DESPERRIERS }.....	
CHIPARIUS		JEAN GOUJON }.....	
LE GRAND MULOT }.....	DUPUIS.	D'AUBIGNÉ }.....	
PETRUCCI }.....		POLJO }.....	
ARISTON }.....		ROBIN }.....	JULIAN.
BONIFACE }.....	WILLIAMS.	PICOLET }.....	
NIVELLE }.....		CLIQUET }.....	
BIDOULET.....	LEBEL.	D'ENTRAIGUES.....	COCHET.
TAVERNY }.....		MAUGIRON.....	MOLINA.
BERNARDIN }.....	PASTELOU.	DE BRISSAC.....	
CAILLETTE.....	THÉOL. PERRET.	BELLEHUMEUR }.....	CHEVALIER.
FRANCUS }.....		LAFORCE }.....	NÉRAULT.
LOUIS XI }.....		BIRAGUE.....	BRICHARD.
FRANÇOIS 1 ^{er} }.....	COULOMBIER.	THIBAUT }.....	
HENRI IV }.....		LE PASSEUR }.....	
RUGGIERI.....	SALLERIN.	LACHESNAIE.....	M ^{lle} PERSON.
GANDINUS }.....		CATHERINE DE MÉDCIS.....	WSANNAL.
MONTPEZAT }.....		GERTRUDE }.....	JOSÉPHINE.
CHAVIGNY }.....	BOURAI.	MARGUERITE }.....	CLARA REMY.
GUIGNARD }.....		GERVAISE.....	RAVIER.
TRISTAN }.....		CHRYSEIS }.....	DESGRANGES.
LEBESME }.....	NOEL.	BATHILDE }.....	
MARCEL }.....		DUCHESSE DE NEVERS.....	
DUMOULIN }.....		FREIDA }.....	
JOYEUSE }.....	BENJAMIN.	MARGUERITE DE NAVARRE }.....	
UN SOLDAT }.....		UNE INCONNUE }.....	
FRANÇOIS D'ANGOULÈME }.....		TOINON }.....	NINETTE.
SAINT-LUC }.....	MAXIME.	PIERRETTE }.....	LAMBERT.
LÉO }.....		WILHEM, page.....	BLANCHE.
BONIVET }.....	DIDIER.	JEHAN, page.....	
SCHOMBERG }.....			

PARISIENS, ÉCOLIERS, SEIGNEURS; TRÉANDS ET TRÉANDÉS, BARBIERS, MARCHANDS, ARCHERS, MIGNONS, LIGEURS, HUGUENOTS, PAGES, VARLETS, FEMMES, VIEILLARDS, ENFANTS.

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

LE SPECTACLE DE PARIS.

Un hameau. — Au loin, les sommets de la Seine. — A gauche, au fond, l'autel de Jupiter. — Et et là, des cabanes. — A gauche et à droite, celles de Francus et d'Ariston.

SCÈNE PREMIÈRE.

FREIDA, FRANCUS, POLLIO, CHIPARIUS, AMPHION, MALEYAS, LEO, ARISTON, GANDINUS, VATELIERS.

Amphion, assis sur un tertre de terre, étendue en s'éloignant sur la rive. Il est entouré de Parisiens diversément groupés; Maléyas est debout sur le pont, à gauche, et regarde le paysage. Francus est assis auprès de Freïda, qui le regarde avec étonnement. Ariston assis, occupe elle-même et fait des signes avec un bâton. Leo est debout, près de Francus la main sur son épaule. Gandinus est assis sur le premier banc, à droite sur un lit de mousse. — Pollio, juste avec des oiseaux. Chipariius joue avec lui. — Au fond, quelques pêcheurs se promènent tout seuls. — Les autres regardent Amphion. Le soleil se lève (par à l'horizon)

AMPHION, chantant.

Vous adorez les Dieux dans les forêts et sur les eaux. Leur parole s'est fait entendre dans la cime inspirée du chêne; elle s'est répandue sur le lac solitaire; elle a grondé dans les vents et les tempêtes; elle a soupiré dans les fontaines et parmi les fleurs du printemps.

« Réjouissez-vous avec vos amis, et pleurez avec eux; visitez-les souvent; les chemins de l'amitié se couvrent de fleurs quand on n'y marche pas. »

(Amphion s'arrête son chant. Francus se lève, se lève lui, et après l'avoir embrassé, lui donne sa place auprès de Freïda. Celle-ci lui tend une coupe pleine dans laquelle elle a versé les fleurs.)

MALEYAS, à l'adresse de Leo et regardant l'horizon.

Où, si tu le veux, Maléyas, les terres fertiles qui sont là-bas descendront bientôt la proie.

POLLIO, jouant.

Tu es bien adroit de tes mains, Chipariius!

CHIPARIUS.

Mon adresse est toute ma fortune, comme ta gaieté, Pollio, est toute la tienne.

ARISTON, criant.

On me doit donc à cette heure cinquante essais d'abeilles, une douzaine de ceris, quatorze sangliers, cent peaux de grenouilles et mille fermes de bœufs. (Chipariius s'est approché d'Ariston, et l'on voit à la fois enroulé les bœufs, qui se précipitent au départ pour le champ et le pêche.)

CHIPARIUS, à part en regardant Ariston.

Voilà le seigneur Ariston qui compte ses richesses. (Avec un soupir.) Ah! l'Enfer n'est pas juste!... Tout pour les uns, rien pour les autres, et si l'on ne rétablissait pas l'équilibre...

Il dit à Ariston un magnifique foulard qui sert de sa robe. — Maléyas, qui s'est approché de lui, le presse caressamment.)

MALEYAS, lui.

Je t'ai déjà dit qu'à l'avenir nous devions travailler en grand.

CHIPARIUS.

Mais en attendant, il faut bien gagner sa pauvre vie. (On entend s'approcher de Francus.)

LE VATELIER.

Francus, nous sommes prêts... Viens-tu avec nous?

FRANCUS.

Où... Leo, donne moi mes armes.

ARISTON.

Les voici, seigneur.

FRANCUS.

En mon absence, Leo, tu es seul maître ici, de par ton dévouement et de par ton courage... Adieu, ma chère Freïda... Pries les Dieux pour que nos courmes soient heureuses.

(Il baise Freïda au front et s'éloigne. — Tous disparaissent peu à peu : les uns sur des barques, les autres derrière les taillis et les cabanes qui bordent l'horizon.)

SCÈNE II.

AMPHION, FREIDA, MALEYAS, CHIPARIUS, ARISTON, POLLIO, GANDINUS, chantant.

(Ils ont entré dans la cabane de Francus.)

POLLIO, se tournant vers eux.

Oh! seigneur Gandinus, réveillez-vous

GANDINUS, s'éveillant.

Quoi? Q'y a-t-il?

POLLIO.

Est-ce que vous n'allez pas à la chasse?

GANDINUS, se levant.

Non.

POLLIO.

A la pêche?

GANDINUS, se levant.

Non... J'ai promis au seigneur Ariston de l'aider ici.

POLLIO.

A quoi?

GANDINUS.

A déjeuner. (Il se secoue.)

POLLIO.

C'est la paresse incarnée que ce Gandinus... Je vais dévaler des oiseaux pour le repas de Freïda. (Il s'écarter.)

FREIDA, à l'adresse de Leo.

Bien nuit le jour, cher Amphion, où les destins vous ont conduit parmi nous, dans cette petite île que nous a cédée la pitié généreuse des riches riverains de la Seine.

CHIPARIUS, à part.

Oh!... parce qu'il n'y paraissait que des roseaux et des charbonniers. (A Maléyas.) Ça me fait penser que nous n'avons pas déjeuné.

MALEYAS, riant.

Tais-toi moi en repos.

FREIDA, à l'adresse de Leo.

Avant votre arrivée, mes infortunés compatriotes erraient dans les bois, sans autre abri que la voûte du ciel. Ils se nourrirent de feuilles, de racines sauvages, et n'avaient pour vêtements que l'écorce des arbres. — Aujourd'hui leurs familles vivent à l'aise sous le chaume des cabanes que vous leur avez enseigné à bâtir. La liqueur de leurs troupeaux leur fournit des vêtements commodes. L'art de Trypillème couvre leurs champs de semences durées, et de la grappe vermeille s'échappe par vos soins une liqueur fortifiante.

POLLIO, regardant sur sa robe.

Une liqueur qui fait dire des bêtises.

CHIPARIUS, à part.

Où, des vérités, dangereuses dans notre patrie.

FREIDA.

Merci, Amphion, pour tout ce que vous avez fait.

AMPHION.

Ne devais-je pas toute ma gratitude, tout mon amour aux habitants de cette île, si beaux, si hospitaliers pour le noble Francus. fils d'Hector, mon maître et mon ami? Je suis heureux, Freïda, d'avoir fait quelque bien à vos compatriotes; mais tous mes efforts auraient été stériles sans vous, qui consolez les malheureux, qui soignez les malades; sans vous, qu'un peuple entier salue comme son dieu, vénère comme son bon génie.

ARISTON.

Le seigneur Amphion a bien parlé. Freïda est la clarté, la bonté, la justice... et c'est au nom de la justice que je lui soumettais humblement une petite requête.

FREIDA.

Parlez, Ariston, je vous écoute.

ARISTON.

Vous savez, Freïda, que c'est moi qui ai introduit le commerce ici, en quittant Phœnix, ma ville natale, pour venir offrir aux habitants de cette île, en échange du produit de leur chasse et de leur pêche, des épices, des filets, des vases d'airain de Samos, de la laine de Crète et de la pourpre de Tyr.

FREIDA.

Eh bien?

ARISTON.

Eh bien, en récompense de mes travaux, je demande la permission d'élever sur ce rivage un autel à Mercure, le dieu des marchands...

(Pollio, qui a changé d'avis et qui voulait à changer des idées.

Et des voleurs!

ARISTON, criant.

Descends un peu, petit diable!

POLLIO.

Non; sans façon, seigneur... je vous entends bien mieux d'ici... la voix monte.

(Chipariius s'écarter depuis un instant Maléyas enroulé dans ses méditations.)

MALEYAS, impatient.

Que me veux-tu, à la fin?

CHIPARIUS, lui.

Mais vous n'entendez donc pas, maître ? Cet intrigant veut élever un autel à Mercure. Que deviendrons-nous alors, nous, qui vivons déjà si mal de l'autel de Jupiter ?

MALEVAS.

Que n'importe ! (il s'écarter.)

CHIPARIUS, à part.

Mais il m'importe, à moi, de ne pas craver de faim.

ARISTON.

Eh bien, maintenant, Fréda, qu'avez-vous décidé ? Envisagez-vous ma proie ?

CHIPARIUS.

Je m'y oppose, au nom de mon maître, le grand Malevas ! un autel à Mercure !... quand l'autel de Jupiter manque d'offrandes. (Avec indignation.) Un autel à Mercure ! (à part.) quand, hier, nous nous sommes couchés sans souper.

GABRIELUS, se levant. — à Ariston.

Nous n'allons donc pas déjeuner ?

ARISTON.

Mais, nous eût Chiparius...

CHIPARIUS, étonné.

Nun... nun... un pareil état de choses ne peut durer plus longtemps. Jupiter est patient... Jupiter est bon prince ; mais s'il met une fois son diadème de travers...

POLLEUS, tout.

Gare dessous !

CHIPARIUS, s'animant de plus en plus.

Sa foudre brûlera vos forêts, vos collines ; vos brebis et vos peupliers n'auront plus de lait ; des pluies de sauterelles et de hannetons dévoreront vos épis, vos grappes, vos olives...

En a peu trop en fait d'ignorer : Fréda avec Amphion, Aristo avec Gaudinus, qui est sorti tout en partie à Fréda — Chiparius est demeuré seul sur l'escalier avec Polleus, qui est descendu de son arbor.

CHIPARIUS, se dépitant.

Vous m'avez entendu... profitez de mes conseils.

POLLEUS, ému.

Conseils bien désintéressés,

CHIPARIUS, s'apercevant qu'il est seul.

Comment ? Ils ont filé ? (Avec désespoir.) Ah ! les diables de la farce sont mal reçus dans les Gaulois... ils sont usés ! ils s'en vont !

POLLEUS.

Et je vous engage à en faire autant.

CHIPARIUS.

Attendez, lui, tu vas payer pour tous. (Il leve son bâton. Polleus s'échappe en riant et lui fait de tous les côtés un grand air de Paris.)

POLLEUS.

Nu vous dérangez pas... je connais le chemin. (il se va.)

SCÈNE III.

MALEVAS, CHIPARIUS

Malevas, qui vient d'être repoussé, est rempli de tristesse de départ de Fréda et de son arbor.

CHIPARIUS.

Ah ! je suis bien découragé ! et mon noble maître qui m'a abandonné... mais le voici !... le sourcil a reparu sur ses lèvres, les nuages de son front se sont dissipés. Qu'il est beau ainsi !... Je suis sûr qu'il a trouvé quelque acquisition.

MALEVAS.

Chiparius, donne-moi à déjeuner.

CHIPARIUS.

Seigneur, je n'ai rien à vous offrir... le buffet de Jupiter est vide comme mon estomac... (Avec sa soupe.) Ah ! les choses ont bien changé de face depuis...

MALEVAS.

Depuis l'installation, dans cette île, de ce Français et de ce Léo, son capitaine des gardes, que je voudrais voir déjà au fond des enfers, où je me propose de les envoyer un jour.

CHIPARIUS.

Comment ?

MALEVAS.

Déjeunons d'abord.

CHIPARIUS.

Mais je vous répète, seigneur...

MALEVAS, tout.

Je te permets d'employer encore une fois les petits moyens, tu sais ?

CHIPARIUS, machinal et avec un geste désespéré.

Oui... Oh ! je n'ai pas désappris.

MALEVAS.

Eh bien voyons, cherche, Chiparius, cherche !

CHIPARIUS, en frappant le front.

Attendez... j'ai remarqué, hier, que par les soins de Fréda, des gâteaux de froment et de miel, des poissons grillés, un chevreuil pû et plusieurs amphores de vin entraient dans la cabane de François, en passant devant le nez de Jupiter.

MALEVAS.

Tu as trouvé ?... apporte !

CHIPARIUS.

J'apporte !...

(Il se à peu de coup de tête de la cabane de François et va y pénétrer.)

LÉO, paraissant sur le seuil.

Qui va là ?

CHIPARIUS, à part.

Aie ! (haut.) Serviteur de Jupiter.

LÉO.

Passer au large ! (il rentre.)

CHIPARIUS, tout.

Chou blanc !

MALEVAS, qui se lève.

Comprend-on l'impudence de ce Français, de ce vagabond qui a des sentinelles armées jusqu'aux dents pour veiller sur ses propriétés !

CHIPARIUS.

C'est un infâme abus de pouvoir.

MALEVAS, tout.

C'est évident... Si nous ne voulons pas, nous sommes volés.

CHIPARIUS.

Vous euz, seigneur.

MALEVAS.

Hui, j'ai mon idée.

CHIPARIUS.

Mais, en attendant, il n'y a plus d'eau à boire ici, et si vous n'en croyez, nous nous planter ailleurs nos choux et notre autel !...

MALEVAS.

Ailleurs ?... Et où donc ?

CHIPARIUS.

Le fait est que nous avons essayé déjà de tout de pays.

MALEVAS, tout.

Et de tout de métiers.

CHIPARIUS.

Oui, à peine au sortir de l'enfance, nous nous faisons chasser de la Scythie, notre terre natale.

MALEVAS.

Sous prétexte que nous ne faisons aucune différence entre ce qui nous appartenait et ce qui ne nous appartenait pas.

CHIPARIUS.

Nous quittons donc nos choux compatriotes...

MALEVAS.

Et nous allions chercher des sites plus hospitaliers...

CHIPARIUS.

Oh ! mon maître Malevas qui fait des colombes !

MALEVAS.

Bref, nous nous réfugiâmes en Grèce ; à Athènes, à Thèbes, on nous mit à la porte...

CHIPARIUS, se dépitant.

Enfin, nous arrivâmes à Lacédémone...

MALEVAS, tout.

Pais fort avancé, où le roi était en humeur, à condition que l'on pluvât la pluie sans la faire crier.

CHIPARIUS.

Et comme je fis crier plus que Lacédémone...

MALEVAS.

Sans moi, tu étais perdu !

CHIPARIUS.

Mon dévouement, seigneur, date de cette corde-là. (Il tire la corde.) Pour vous, je serais capable de tout faire, excepté le bien.

MALEVAS.

Enfin ; je médite depuis longtemps un projet qui nous débarrassera sans retour de François, de Léo et de leurs satellites, en nous assurant à jamais sur cette île le souverain pouvoir.

CHIPARIUS.

Est-ce possible ?

MALEVAS.

Ariston et ses richesses sont nécessaires à l'exécution de mon plan, et je saisirai la première occasion de mettre le feu dans ses intérêts.

CHIPARIUS.

L'occasion se présente, seigneur, car j'aperçois Ariston avec maître Gaudinus. (Avec sa soupe.) Ils viennent, je crois, de déjeuner.

SCÈNE IV.

MALEVAS, CHIPARIUS, GANDINUS, ARISTON.

GANDINUS, *entre.*

Mes compliments, cher Ariston ! moi ne s'entend mieux que vous à ordonner un repas. Ce petit vin de Crète, que vous me versez si bien, est exquis, et votre esclave n'a pas son pareil pour faire voir à point une grue entre des feuilles de vigne.

CHIPARIUS, *à part.*

Vil flateur ! Je gage que leur grue était brûlée.

MALEVAS.

Salut au sage Ariston !... Que Cérès et Bacchus le comblent de leurs dons.

ARISTON.

Merci, je n'en plus ni faim, ni soif.

MALEVAS.

Illustre Ariston, pourrais-je vous entretenir quelques instants ?...

ARISTON.

Parlez, illustre Malevas... Je dégèrnerai pendant ce temps-là. (Il s'assoit, s'adresse au coupe sur le bord de lui.)

MALEVAS.

J'ai une affaire superbe à vous proposer.

ARISTON.

Oh ! si faut qu'elle offre des avantages bien clairs et bien solides, pour que je l'accepte, je vous en préviens. Le commerce va mal, très-mal ; les temps sont durs et les ventres s'opèrent avec une extrême difficulté... Je suis trop bon, trop confiant, et mes clients en abusent.

CHIPARIUS, *à part.*

Farceur !... Il fait crédit de la main à la poche.

MALEVAS.

N'importe, savant Ariston... Écoutez-moi : vous avez dû remarquer que les habitants de cette contrée ne se prévalent qu'avec peine, avec répugnance, aux travaux fatigants que leur impose le prince Francus et les autres étrangers venus d'A-308 ?...

ARISTON.

Peut-être bien... peut-être bien...

MALEVAS.

Un instant à l'autre, ils abandonneront la truelle et la charue comme indignes d'eux, et iront chercher ailleurs une existence plus douce et plus facile.

ARISTON.

Vous me faites trembler.

CHIPARIUS, *à part.*

C'est exprès.

MALEVAS.

Eh bien ! si nous parvenons à inspirer à ces peuples nomades un attachement profond, durable, pour cette terre qui n'est pas encore pour eux une patrie, ils ne la quitteront jamais, et vous serez payé.

ARISTON.

Sans doute ; mais comment en venir là ?

MALEVAS.

Par des moyens aussi prompts que faciles... Vous avez des barques bien pourvues, bien équipées... Conduisez-les moi.

CHIPARIUS, *versant sur le bord d'Ariston.*

Où... conduisez-les nous.

MALEVAS.

J'éveille l'instinct guerrier des enfants de cette contrée... Je me mets à leur tête, je descends la Seine jusqu'à la mer, et après chaque expédition, je ramène dans cette île, devenue un lieu de délices, mes navires chargés d'or et d'esclaves.

ARISTON.

Permettez, bonnête Malevas, mais c'est un vol à toute armée que vous me proposez là...

MALEVAS.

Ce serait un vol à main armée, si nous n'étions que dix... Nous serons dix mille, c'est une conquête.

ARISTON.

Herni ! herni ! vous avez beau dire... jamais je ne consentirai... Quelle serait ma part dans les bénéfices ?

MALEVAS.

La moitié.

ARISTON.

C'est bien peu... et quelles garanties seriez-vous à même de m'offrir ?

MALEVAS.

Ma parole.

CHIPARIUS.

Et la mienne.

ARISTON.

J'aimerais mieux quelque chose ayant cours dans le commerce.

MALEVAS.

Qu'est-ce à dire ?

ARISTON.

Permettez, les affaires sont les affaires, et entre honnêtes gens, il y a toujours moyen de s'entendre.

MALEVAS.

Nous vous écoutons.

ARISTON.

Vous possédez un trésor, le jeune Chrysis, une esclave de Chypre.

MALEVAS.

Qui m'a coûté les yeux de la tête.

CHIPARIUS, *à part.*

Une peur.

MALEVAS.

Elle est belle comme Vénus.

ARISTON.

Oh !... elle est un peu maigre ; mais n'importe... que votre esclave soit la mienne, et fruits de mes navires sont à vous.

MALEVAS, *avec sentiment.*

Ariston, c'est ma vie que vous me demandez... Chiparius, va me chercher Chrysis.

CHIPARIUS, *trépané de pitié.*

Oh ! c'est sa vie que vous lui demandez là... (Il s'écarte.)

MALEVAS.

Ariston, vous voyez mes larmes ; vous mettrez bien un titre de plus.

ARISTON.

Suit... mais ne pleurez pas davantage.

SCÈNE V.

Les Mêmes, CHRYSIS, amenée par Chiparius.

CHIPARIUS.

Seigneur, voilà Chrysis. (Ariston.) Qu'elle est belle !... Vous ajouterez bien une galette d'orge et une paire de canards.

ARISTON.

Va pour les canards.

MALEVAS.

Approchez, Chrysis... De ce jour, mon enfant, vous cessez d'être mon esclave.

CHRYSIS, *triste.*

La liberté, seigneur ! la liberté !

CHIPARIUS.

Oh ! quelle folie !

MALEVAS.

La liberté, à votre âge, serait dangereuse, Chrysis, et je vous sime trop pour vous faire ce funeste présent.

CHRYSIS.

A quel nouveau malheur suis-je donc réservée ?

MALEVAS, *à Ariston.*

Ce malheur, le voici ! Voici votre nouveau maître.

CHRYSIS, *à part.*

Je suis perdue.

ARISTON.

Tenez, chère enfant, comme un faible avant-coureur de mes libéralités futures, acceptez cette chaise d'or d'Ugès, ciseleur Corinthe.

CHRYSIS, *reprochant le chaise.*

Je n'en veux pas, seigneur.

CHIPARIUS, *présent la chaise.*

Je vous la garderai.

ARISTON, *à Corinthe.*

Quoi ! la refusez ?...

CHRYSIS.

Où, seigneur, je refuse vos présents et votre amour. Je ne m'appartiens plus, j'ai donné mon cœur.

ARISTON.

Vous entendez, Malevas.

MALEVAS.

Eh ! qu'importe ? Elle est à vous, prenez-la !

CHIPARIUS.

Le cœur est un détail.

CHRYSIS, *qu'Ariston veut embrasser, avec desespoir.*

Laissez-les !...

MALEVAS.

Ah ! tu me braves !

(Il s'écarter vers Chrysis. Pollio est entré ; il s'adresse entre Malevas et Chrysis.)

POLLIO.

Eh bien !... qu'ém-ce que c'est ?...

Retire-toi, enfant. **MALEVAS.**
 Défendes-moi. **CERTSÉSIS.**
 Certainement que je vous défendrai. (A Malevas.) Viens-y donc un peu... **POLLIO.**
 Malheur à toi! **MALEVAS.**
 Au secours!... **POLLIO, criant.**

(Chiparius va se cacher derrière la statue de Jupiter.)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, LÉO.

LÉO, saisissant Malévas à la gorge.

Un pas de plus, bandit, et tu es mort!

(Chiparius met tout tremblant de la caballe. Traces percées.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes FRANCUS, FREIDA. Chrysis court après d'elle.

FRANCUS.

Qu'y a-t-il donc? et quel souffle maudit allume parmi vous les flambeaux de la discorde?

MALEVAS.

Francus, la jeune fille que voici est mon esclave. Je l'ai vendue tout à l'heure à Ariston, le marchand phénicien, comme on y autorise la loi de tous les peuples. Elle a eu l'audace de se soustraire à mon pouvoir; mais j'aurais déjà courbé son front sous le nouveau joug que ma volonté lui impose, si elle n'avait été soutenue dans sa rébellion par un de tes satellites. Francus, je te demande justice.

CHIPARIUS, qui s'est avancé.

Où, nous demandons justice.

FRANCUS.

Est-ce la vérité que je viens d'entendre? réponds, Léo, et je te croirai; car je sais que le mensonge est étranger à tes lèvres de soldat.

LÉO.

C'est la vérité, seigneur. J'ai défendu Chrysis, parce que Chrysis m'a juré de devenir ma compagne, et que mon amour m'est plus cher que la vie.

FRANCUS.

Malevas, depuis quand, à quel titre Chrysis est-elle ta captive? Est-elle née dans tes fers? L'as-tu achetée de ses parents, de son maître? L'as-tu obtenue, pour ta part de butin, après la prise d'une ville ou le gain d'une bataille?..

POLLIO.

Tire-toi de là, si tu peux.

MALEVAS.

Pendant mon séjour à Samos, j'ai rencontré des marchands d'Asie, qui m'ont livré Chrysis en échange d'étoffes et de parfums.

ARISTON, s'approchant de Francus.

Commerce fort lucratif.

CERTSÉSIS, à Freida.

Il ment, Freida. Il ment. Je suis né en Sicile, d'une famille de pasteurs. Je faisais paître mes chèvres sur le bord de la mer, quand ces deux hommes se sont élançés sur moi, m'ont saisi malgré mes cris de détresse, et m'ont jeté dans leur barque qui s'est, à force de rames, éloignée du rivage.

MALEVAS.

Je me plais à croire, seigneur, que vous n'ajouterez aucune foi à cette fable absurde.

CERTSÉSIS, à Freida.

Ayez pitié de moi.

MALEVAS.

Si vous doutez de mes paroles, interrogez Chiparius qui m'a accompagné dans tous mes voyages...

CHIPARIUS.

Oh! moi, je suis prêt à lever la main.

FRANCUS.

Lorsque les vents seront favorables, une de mes trirèmes partira pour la Sicile. — Si Chrysis a dit vrai, elle sera libre — Si elle a menti, Malevas, elle te sera rendue.

POLLIO.

Le vieux Minos n'aurait pas mieux jugé!

MALEVAS, avec ferveur.

Et vous me croyez assez lâche pour souscrire à cet arrêt, qui

est à la fois une spoliation et une insulte. (A Francus.) D'ailleurs, qui êtes-vous? Je ne vous connais pas. — Vous vous dites issu d'Hector, fils de Priam; mais vous n'êtes en réalité qu'un étranger, un peucet, auquel nous avons daigné accorder un asile, quand vous avez embrassé, en suppliant, l'autel de Jupiter dont je suis le grand-prêtre.

POLLIO.

Le grand-prêtre, c'est malin — il est tout seul.

MALEVAS.

Tu t'ériges en maître parmi nous, Francus, mais tu n'asurpermis pas ce titre. — Je suis là pour le l'arracher. — Il est temps de nous être un chef. — Eh bien, appelons-nous en jugement des habitants de cette île, et nous verrons qui ils choisiront, d'un insolent étranger ou du ministre du plus puissant des Dieux.

FRÉIDA.

Suit, Malevas? — Léo, gravissez cette colline qui domine le rivage, et ajoutez au sommet, que le son de votre cor retentisse trois fois. — A ce signal, mes frères quitteront la civière et les bûles pour se rendre ici. — Allez!

(Léo sort. On entend au loin le cor qui sonne trois fois.)

CHIPARIUS, à Malevas.

Seigneur, je ne suis pas tranquille. — De votre côté, ne craignez-vous pas?..

MALEVAS.

Je ne crains rien, — j'ai mon projet.

POLLIO, se frottant.

Mes compagnons ont entendu le signal, ils accourent!

FRANCUS, à Freida.

Béni! chère Freida, que dois-je espérer?... Oh! cet homme avait raison, n'est-ce pas? Il est peu probable que vos compagnons donnent la préférence à un étranger qui a honneur du mensonge sur un lâche audacieux qui les flâte et les trompe?... Il va donc falloir que je vous dise adieu, Freida!..

FRÉIDA, inspirée.

Non, non, noble Francus, vous ne quitterez pas ce pays. — Je le sens, c'est ici que le destin a marqué votre place.

ARISTON, qui s'approche.

Marché conclu!... Les navires sont à vous, Malevas; — mais rappelez-vous nos conditions.

MALEVAS.

Chrysis pour esclave, et la moitié des richesses que bientôt nous allons conquérir.

CHIPARIUS, à part.

C'est égal, je ne suis pas tranquille.

POLLIO, accourant.

Les voici! les voici!

(Tous les Phéniciens ont paru sur la colline ou sur le fleuve. Ils descendent en silence.)

SCÈNE VIII.

TOUS LES PERSONNAGES.

FRÉIDA.

Malevas!... ceux dont tu as invoqué la justice sont là pour l'exécuter. — l'heure de l'épreuve a sonné, — que la lutte commence!

MALEVAS.

Et malheur aux vaincus!... (Murmure des Phéniciens.) Compagnons, les dieux vous ordonnent aujourd'hui de choisir un chef. Qui choisirez-vous; de Francus ou de moi? de l'aventurier ou de l'ami, du frère qui a mis en même temps que vous le pied sur ces rivages?

CHIPARIUS, à part.

Comme il parle bien! Il me ferait croire à ce qu'il dit.

MALEVAS.

Écoutez, compagnons: — Francus vous parlera de travail, il cherchera à vous amollir par le repos et des mortels affaiblis, et peu à peu, lui et les siens, vous imposeront le joug de la servitude. — Moi, mes braves compagnons, je vous parlerai de guerre et de conquêtes — car vous êtes les descendants d'hommes qui méritaient le repos et le travail aux femmes et aux esclaves. Est-ce que vos vaillantes mains sont faites pour déchirer le sud et lui arracher une chétive nourriture?... Non, compagnons, c'est du sang de vos ennemis et non de vos sueurs que vous devez arroser la terre qui vous porte.

TOUS.

Où! où!

FRÉIDA.

Dieu puissant!

MALEVAS.

Jeux les yeux de l'autre côté du fleuve, — des maisons splendides s'y élèvent, de blands épis s'y balançaient, des grappes serrées y mûrissent. — Eh bien! tout cela peut être à vous, sans

que vous avez semé le grain, planté la vigne ou bâti la maison. — Que vous fait-il pour vous en rendre maîtres ? Du mariage et des crimes. — Vous possédez déjà le mariage, — les crimes, je vais vous les donner.

Tous.

Vive Malévas !

MALEVAS.

Enfin !

FRANÇOIS, s'élance.

Arrêtez, mes amis ! Eh ! qu'on vous aille payer par le meurtre et le pillage le peuple péneux qui vous sollicite un asile et du pain, quand vous étiez sans pain et sans asile ! — Non, non, cela ne sera pas. — Vous chassez, au contraire, de vos demeures le buffon stérile qui vous conseille un crime, et vous écoutez la voix de Freida, de votre sœur... Je serai aveugle ! Cet homme n'est pas digne de vous commander. — Votre chef, le voilà !

(Ils ont à la main l'épée de François. Quelquefois l'épée s'écartera de Malévas.)

MALEVAS, à part.

Malediction ! j'éclouerais au poeil

FRANÇOIS.

Où, le voilà, c'est François ! c'est lui dont les Destins m'annonçaient la venue ; lorsque dans mes promenades solitaires, au fond des forêts, sur les hautes montagnes, des voix mystérieuses m'apportaient un nom à mon oreille, et lorsque, la nuit, une image traversait mes rêves... ce nom, c'était le sien, cette image, c'était la sienne. (On s'écartera de Malévas.)

FRANÇOIS, repris.

François ! au nom du Dieu fort, du Dieu unique dont ma foi ardente a présenti l'existence, François, tu seras rue !

MALEVAS, qui s'est glissé derrière ses Frères, levant ses poignets.

Tu meurs, François !

FRANÇOIS, avec sa croix.

Ah ! j'en suis sûr et j'en suis sûr le coup mortel. — (Murmure.)

TOUTS.

Ah ! le brigand !

LEU ET FRANÇOIS, levant son épée.

Meurtre !

FRANÇOIS, s'élance.

Arrêtez ! je vous défends de venger ma mort. Je meurs pour toi, François !... pour ma patrie !... je suis heureux !... François, tu seras rue !

(Ils se font à droite. — Les Frères s'arrêtent. François se tourne le visage de ses mains.)

MALEVAS, qui s'élance.

Lui, toi !... Elle meurt, vous dis-je ! vous le voyez bien, car ce lieu qu'elle occupait ne l'a pas protégée. Les diables vont servir !... La guerre, compagne ! la guerre !... et que celle-là soit comme un nid d'anglais d'où vous prendrez votre essor pour dévaster les contrées voisines. Aux navires, ainsi aux autres !

TOUTS.

Aux navires ! aux navires !

Il faut s'en aller, mais le ciel est obscur. Le soleil est voilé. L'obscurité est la mort. La lecture finit. Vous reculez avec effroi.)

MALEVAS.

Eh bien ? vous hésitez ?... Que craignez-vous ? Ne m'avez-vous pas entendu ?... Jupiter vous protège et Jupiter est le seul Dieu !

(On se rassemble la droite bien à droite et recouvre Malévas.)

TOUTS, avec sa croix.

Ah !

(Ils reculent. — Tout le théâtre est dans une obscurité complète. Tout à coup une partie se lève d'un coup, et Freida apparaît vêtue de blanc sous le haut d'un arc-en-ciel au front.)

TOUTS.

Freida !

FRANÇOIS.

Qui, Freida, dont la dépouille mortelle est encore sur la terre, mais dont l'âme revient une et une fois vers vous pour vous dire : Frères, vous serez les brins d'une grande nation, les ancêtres bénis des générations futures ! Frères, à la place même où s'élevait en ce moment vos modestes cabanes, surgira un jour une magnifique cité qui sera le Babylone du monde et qui s'appellera Paris ! Un jour, vous n'aurez plus qu'un Dieu, et c'est dans son temple, au pied de ses autels que vos fils jureront de mourir pour la religion sainte !... A genoux donc, frères, car ce temple, par un miracle de bonté, Dieu dévoilait pour vous les mystères de l'avenir, et vous montrer ici toutes ses magnificences... à genoux ! à genoux ! François, toi, dont la grande

figure planera éternellement sur la France... car tu es le protecteur ! A genoux, Amphion, le poète, Lés, le courage guerrier ! A genoux, Chryseïs, toi, l'amour !... A genoux, Pollux, la jeunesse ! Ariston, le marchand ! Gadinus, le parasite !

Et toi aussi, Malévas, toi, le mal à genoux !... Tu es été jété sur cette terre, Malévas, comme le tigre ou le serpent au milieu d'une contrée vierge et fertile pour y tenir de tes ongles empisonné le progrès et la civilisation à mesure qu'ils grandissent !... Accomplis donc ta tâche, puisque la volonté de Dieu est que l'homme marche toute sa vie, pour racheter son âme, entre la joie et la douleur ! Mais quelque forme que Satan te réserve dans l'histoire, Malévas, entraîné vers ton but fatal, si tu peux toujours commettre des crimes, toujours aussi le châtiment suivra tes mauvaises actions... Va donc, maudits va donc haïr et déchirer Paris... mais tu me trouveras partout sur ta route ! Souviens-t'en et regarde !...

DEUXIÈME TABLEAU.

LA VOIE DE L'ÉVÊQUE.

La table du fond se lève et laisse voir l'intérieur de Notre-Dame brillamment éclairé et rempli de soldats de Saint-Louis, en armes et bandières déployées. — Une musique religieuse se fait entendre. — Les Parisiens sont prosternés. — Le rideau baisse.

ACTE I.

TROISIÈME TABLEAU.

UNE ÉCOLE DE LA RUE DU FOUILLEZ EN 1346, sous LOUIS XI.

L'intérieur d'une école sous Louis XI. — Une grande salle avec plusieurs tables. — À gauche, une fenêtre à vitres. — Au milieu, au fond, de face, la chaire du professeur ; une sorte de grande chaire en bois noir placée sur une estrade. — À droite de cette chaire, une image sculptée du Christ, Portus latéralis.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAUT, WILHEM, MARCEL, ÉCOLIERS.

À la fin du rideau les écoliers sont couchés sur des boîtes de paille rangées symétriquement autour de la salle ; leur pied est une dernière de corne en mur-voit. Les uns dorment, les autres lisent sur des feuilles de parchemin, Marcel et Thibaut. À droite, l'angle de l'autre, deux autres.)

THIBAUT, avec les 14.

Six livres.

MARCEL.

Six cinq... j'ai gagné... allons, paye !

THIBAUT.

Paye... paye... il est bien là, le Picard... Je paierais peut-être, si j'avais du quel payer.

MARCEL.

Huin ?... comment... tu n'as pas d'argent... et tu juges... Normand ?

THIBAUT.

Sans doute... et c'est là le beau de mon jeu, Péquans-Dieu ! comme dit notre vénéral le roi Louis XI ; comme j'ai le cartelle vide, que risqué-je à rouler les dés ou à battre les tarots... Si je gague, j'emporte... si je perds... je dois, et tout est dit.

MARCEL, se levant.

Voilà un procédé plus digne d'un truand, Thibaut, que d'un brave et honnête écolier.

THIBAUT, s'ass.

Ah ! des gros mots, maintenant, Marcel !... Eh ! eh ! eh ! ne te pène pas, va... tu ne me feras jamais autant de peine en m'insultant que j'en ressens de ne l'avoir pas soutiré quelques sous parias. C'est vrai... je t'en ai fait juger... eh ! camarades... voilà un compère qui a la bourse pleine... Six livres soulevées et le buchantes au soleil... rien que ça de fortune... et l'avare se fiche de ce qu'un pauvre compagnon veuille lui rendre le service de le débarrasser d'une partie de ses richesses.

TOUTS, s'ass.

Ah ! ah !... à l'avare !... à l'avare !

THIBAUT, allant à Marcel.

Eh ! tu devrais venger, toi-tu ?... Ou plutôt, non !... C'est... ne m'importe pas, ça ne nous rapprocherait rien... Mais toujours, nous sommes une machine dans cette salle, on ne paie pas son travail et partage avec nous.

TOUTS, se levant.

Où... où... partageons !...

MARCEL, parlant.

Ah çà ! mais décidément, mes maîtres, je ne suis pas ici dans la salle d'une école de l'Université de Paris, mais dans la cour des Miracles... au milieu des frères maîtres.

THIBAUT.

Voyons... décide-toi, l'ami, partagea-tu, oui ou non, de bonne volonté avec nous ?

MARCEL, tirant ses poignets.

Ma bonne volonté... là, voici... je garde mon argent dans ma bourse... et je vois offre à tous la poignard dans la gorge.

THIBAUT.

Eh bien ! à sac, alors, le ladre... à sac...

TOUS.

Oui, oui... à sac...

(Tous les écoliers vont s'élancer sur Marcel qui les attend le poignard à la main, lorsque Robin paraît à droite.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, ROBIN.

ROBIN, à la porte.

Eh ! là-bas... les bons enfants... qu'est-ce que c'est?... Ou joue du conteau... Je crois... j'ai guis...

TOUS.

Le Parisien !...

ROBIN, s'élancant vers Marcel, le poignard à la main.

Oui... le Parisien... qui veut sa part de plaisir comme un autre... Seulement il mord du bon côté au gâteau.

THIBAUT.

Mais tu ne sais pas seulement de quoi il s'agit... Robin... écoute, au moins...

ROBIN.

Inutile... J'en vois vingt contes un... ça me suffit... Je suis sûr que c'est vous qui êtes les gueux...

MARCEL, à Robin.

Messire, Thibaut m'a vu quelque argent dans mon escarcelle.

ROBIN.

Et il appellait les autres pour l'aider à l'en empoigner... Cornes de bœuf... Eh ! Normand, tu sens trop ton fruit, mon petit... le temps est passé où les parcs faisaient la loi dans Paris... Aujourd'hui nous sommes les maîtres chez nous, nous autres Parisiens, et ceux qui nous laquinent ou qui vexent nos amis... voilà...

(Il tel d'un coup de pied qui tenait tomber à terre.)

TOUS, sort.

Ah ! ah ! le Normand !

ROBIN.

Pas mal, hein ? Normand... vois-tu, je fais des études particulières sur la manière d'asseoir les gens.

WILHEM.

Tu me donneras des leçons.

ROBIN.

Oui... un jour ça deviendra un art d'agrément, comme la danse... Maintenant, si tu n'es pas satisfait...

THIBAUT, pressant.

Sil... sil... je suis satisfait... mais tu aurais pu taper moins rude... On voulait rire avec Marcel... et tu viens courir ça...

ROBIN.

Ah ! c'était pour rire qu'on avait le coude à la main... à la bonne heure... excuse-moi, Normand, et la main... Je l'embrasserais bien... mais tu sens la pomme et je n'aime que le raisin.

MARCEL.

Oh ! n'est-il bon le raisin en bouteille.

WILHEM.

Erratum...

MARCEL.

Tiens, en attendant que je sois amoureux.

ROBIN.

Eh bien ! puisque vous êtes en train de rire, les bons enfants... rions donc... ça me va... Seulement, au lieu de nous divertir aux dépens d'un brave camarade... voilà ce que j'ai à vous proposer, moi... Oh ! nous là... quelque chose d'amusant, au moins...

TOUS, entrant tous.

Nous écoutons.

ROBIN.

J'y compte bien... d'abord, ceux qui n'écoutent pas, je les mords... Or donc, mes enfants... vous savez tous, n'est-ce pas, que le Parlement, comme on mal appris qu'il est, vient de dé-

fendre aux clercs du Palais et du Châtelet de jouer publiquement leurs farces et sotties, sous peine d'être battus de verges.

JEHAN.

Oui, oui, honte au Parlement !

TOUS.

À sac le Parlement ! à bas le Parlement !

ROBIN.

À bas le Parlement... Vival !... je respecte et j'aime cette sainte colère, mes chéris... Criez donc... criez si ça vous soulage... mais en dedans, hein ! afin que si le maître arrivait...

WILHEM.

Où veux-tu qu'il aille, enfin ?

ROBIN.

Où je veux en venir, mes étudiants amis, à ceci tout simplement : que Jean l'Éveillé, l'illustre roi de la basoche, n'est pas plus curieux que vous des édits du Parlement, à l'égard de nos récriminations... et que pour se venger de l'arrêt en question, il a délégué...

TOUS.

Il a délégué ?...

ROBIN, qui avance.

Clut !... j'ai entendu des pas résonner dans la rue... (Il va regarder à droite.) C'est le professeur Pierre Landri... Alerte... en place ! les bons enfants... nous reprendrons la conversation plus tard... Pluton en main et perché sur son genou... voilà maître Landri.

TOUS.

En place !

(Tous les clercs se sont assis à leurs places respectives sur la grille autour de la salle. Jehan et Robin sur l'estrade de la chaire. Piquot Larfeuille, en robe de professeur, entre gravement par la droite. Il porte une fausse barbe grise.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, PIQUOT LARFOUILLEARD.

PIQUOT LARFOUILLEARD, s'avançant légèrement vers les élèves.

Salutem vobis adolescentes !

TOUS LES ÉLÈVES.

Salutem tibi, Docteur.

PIQUOT LARFOUILLEARD, à part.

Ah ! ah ! me voilà donc au milieu de la jeunesse parisienne... voilà ces turbulents collets qui maintes fois déjà, à diverses époques, ont donné dans Paris le signal du pillage et du désordre... leur chef Jean l'Éveillé a besoin de nuit, je le sais... et il doit venir me trouver ce soir à la cour des Miracles... mais avant de traiter avec le chef, je ne serais pas fâché de préparer un peu les soldats, moi... on ne fait bien ses méchantes affaires que soi-même. Ah ! ah ! roi Louis XI, tu accueilles à bras ouverts Clus Gerlog et Michel Frihurger, les impudiques de Mayence !... Ah ! Majesté trop amate des arts, tu rêves le progrès dans ton royaume et, pour faciliter le progrès, tu appelles sur Paris la science et la lumière... mais je suis là, moi, Piquot Larfeuille, moi, le rusé des Tournés... moi qui vous... tant que je vivrai dans Paris, les ténébreux et l'ignorance... parce que dans l'ignorance et les ténébreux le mensonge et le vol règnent en maîtres... et puisqu'il le faut, toi Louis XI... bataille, donc !... Tu es les archers, j'ai mes bandits... et j'aurai ces jeunes fous ! nous verrons qui l'emportera de la royauté du bien ou de la royauté du mal... (Il se regarde les élèves.) Eh ! eh ! ils attendaient leur professeur, le savant Pierre Landri. Eh ! eh ! nous j'ai légèrement engourdi le professeur au coin d'une rue, pour mieux lui emprunter et sa robe et son capuce. Voyons donc si le faux Landri saura mieux enseigner ses élèves que le vrai, lui, en leur faisant, à sa manière, un cours de haine et de mépris pour ce qu'on leur a appris à respecter et à aimer en ce monde. Eh ! eh ! eh !

WILHEM, à Robin.

Il est bien gai ce soir, hein, maître Landri ?

ROBIN.

Oui, ses yeux brillent sous son capuce comme deux lions d'enfer.

LARFOUILLEARD, à Robin.

Enfant, prêtez l'oreille et ouvrez tous les grands yeux... votre vieux professeur, au lieu de radoter tristement selon sa coutume, est en veline au contraire, ce soir, de bonne humeur et de joyeux-séjour à votre service.

TOUS.

Vival !

THIBAUT, à Robin.

Il n'est pas possible... je ne reconnaissais plus le maître, moi...

MARCEL.
Il avoue qu'il radote d'habitude... ça n'est pas notoire.

ROBIN.
Bah! il aura avalé une pinte de Bourgogne ou de Gâtinais! Il est en train! tant mieux, profitons-en. (Crisse.) Vivat, maître Landri!

TOUS.
Vivent, maître Landri!

PIQUOT LARFOUILLARD.
Oui, oui, n'est-ce pas, mes louveteaux, vlyo le vieux loup qui veut vous enseigner à mordre... Ah! le parlement vous défend de jouer vos pièces dans la grande salle du Palais?... Eh bien! mes roignons, il faut vous moquer du Parlement... c'est moi qui vous y convie... entendez-vous... et mieux que cela... Tenez... c'est dans un mois la veille de la Saint-Nicolas, c'est-à-dire la fête des fous... votre fête, mes enfants... Voulez-vous que je vous fournisse ici, à l'instant même, le sujet d'un mystère qui vaudra à lui seul toutes les farces, sottises et moralités que votre chef et camarade, Jean l'Éveillé, a jamais pu tirer de sa cervelle.

TOUS.
Oui, oui, le mystère... le mystère...

PIQUOT LARFOUILLARD.
Le mystère que je vous propose, chers écoliers de mon cœur, est grand comme le monde et petit comme une coquille de noix, grand, parce qu'il contient quinze siècles... petit, parce qu'il ne renferme que de petits hommes et de petites choses... Ce mystère, vous l'appellerez l'histoire de Paris, entendez-vous, et vous le ferez commencer s'il vous plaît depuis ce fameux roi Pharamond, dont on ne sait plus grand chose aujourd'hui, jusqu'à notre roi Louis XI... dont on ne saura plus rien demain, si ce n'est qu'il était laid comme un singe, rose comme un renard, faux comme un chat et méchant comme un tigre.

ROBIN.
Ah!... le gracieux portrait que vous nous faites-là de notre monarque Louis XI, messire Landri!

TOUS, riant.
Ah! ah! ah! ah! (Tous les écoliers se sont levés en saut.)

ROBIN.
Mais continuez donc, ne vous gênez pas... allez-y! En voilà un cours d'histoire qui commence bien! et si tous ceux qui ont précédé sur le trône notre sire Louis XI sont de la même force...

TOUS, riant.
Ah! ah! ah!

PIQUOT LARFOUILLARD.
Pis encore, mes enfants... pis encore; car en laissant de côté, comme ils le méritent, les Clodion, les Clotaire, les Mérovée, les Chilpéric et un tas d'autres qui n'ont été rois que pour faire royalement des sottises; si je vous parlais de Dagobert, mes chéris, l'homme le plus désolé de son temps.

TOUS, riant.
Ah! oui... le grand Dagobert qui...

WILHEM.
Mettait sa chappe à l'envers...

PIQUOT LARFOUILLARD.
Et en me rapprochant de notre époque, si j'évoquais ici les figures de Charles le Simple, ce roi toujours vaincu, de Louis V le Fainéant, de Louis le Bègue, le Défaiteur, et de Philippe le Bel, enfin, faisant brûler les Templiers, parce qu'ils possédaient et savaient et richesse... vous ressentirez uneste d'étonnement et vous hausseriez de honte les épaules.

ROBIN.
C'est égal!... allez-y toujours, maître Landri, allez-y toujours!... Ah! vous ne nous aviez pas jusqu'à ce jour, enseigné les chroniques du pays d'une si diabolique façon... Ah! le beau mystère, en effet, que nous représenterons là, à la fête des fous... (à Piquot Larfoillard qui est descendu vers eux.) Il n'y a qu'une chose qui me gêne, maître Landri, dans le projet de votre spectacle... c'est que je crois qu'il lui faudra trois acteurs et qu'il trouvera tant de public, que les tables de marbre du Châtelet seront trop petites comme scène... et le Châtelet lui-même, trop mesquin comme salle.

LANDRI.
N'est-ce que cela, enfants? Eh bien! vous prendrez les remparts de la ville pour théâtre, et vous mettez le public dans les fossés!...

TOUS, riant.
Ah! ah!... c'est cela!... c'est cela!...

ROBIN.
Oui, oui, oui, vivat!... Et s'il y a de l'eau dans les fossés, tant pis!... Les Parisiens prendront en même temps une leçon d'histoire et un bain!...

TOUS.

Ab! ah! ah!
Les derniers regards jusqu'à la fibre sautant et courant entre eux en promenant de grands airs de joie.

PIQUOT LARFOUILLARD, à part.
Eh! eh! les voilà comme je les voulais!... Maintenant ils peuvent venir à la cour des Miracles, ils y seront bien reçus. (Il s'éloigne vivement par la porte.)

ROBIN.
Mais où est donc maître Landri?... Rh! maître Landri... la leçon n'est pas close, je pense, maître Landri?...

TOUS, criant de courroux.
Maître Landri!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN L'ÉVEILLÉ.

JEAN L'ÉVEILLÉ, présentant à droite.
Pourquoi ces cris?... ce tumulte?... Que se passe-t-il donc ici?

TOUS.
Jean l'Éveillé!

ROBIN.
Jean l'Éveillé! (Crisse et r.) Ah! maître... quel dommage que vous arriviez si tard!

JEAN L'ÉVEILLÉ.
Et pourquoi?

ROBIN.
Pourquoi?... mais parce que notre savant professeur, Pierre Landri, vient de nous donner une leçon d'histoire de France si curieuse, que vous vous seriez voulu de rire avec nous si vous vous étiez trouvé là.

JEAN L'ÉVEILLÉ.
J'aurais ri tant que cela, vous croyez?... Et que vous disiez donc notre professeur, qui pût si fort provoquer vos moqueries, quand il s'agit de la France?

ROBIN.
Ce qu'il nous disait... ma foi, maître, le tout serait un peu long à vous raconter; mais, en deux mots, voici à peu près l'essence de sa thèse, n'est-ce pas mes amis? Tous ceux qui ont gouverné notre pays jusqu'à ce jour, n'étaient pas plus faits pour cette besogne, que le dernier des manants!...

JEAN L'ÉVEILLÉ, avec force.
Qu'ai-je entendu?... Rome sur vous? frères!... Quoi! c'est là ce que maître Landri vous apprenait?... Quoi! ce sont de telles infamies qui vous roulaient en jou?

TOUS, avec force.
Maître...

JEAN L'ÉVEILLÉ.
Taisez-vous! taisez-vous, lâches fils qui laissez insulter votre mère... Taisez-vous, couards sans foi qui reniez la patrie... Ah! messire Pierre Landri, ivre ou fou, sans doute, pour qu'il osât vous parler ainsi, vous a dit que depuis le matin où elle est sortie du néant, jusqu'à ce jour où elle vous abrite de son aile, la France n'avait jamais été qu'un réceptacle de traitres et de sots, de vicieux et de crimes... Eh bien! méchant ou fou, ivre ou de sang-froid... je réponds, moi, à messire Pierre Landri, qu'il en a menti!... entendez-vous?... Oui, menti!... et cette langue qu'il a jetée sur notre pays, je la lui rejette au visage!... (Les écoliers.) A genoux... à genoux... tous... malheureux!... car ce n'est qu'à genoux que je daignerais peut-être, au nom de la patrie offensée, vous accorder un pardon... qui doit racheter votre faute... (Tous les écoliers ont couru à genoux autour de Jean l'Éveillé, qui se penche au milieu d'eux.) C'est bien, frères; que votre pensée, un instant en délire, reprenne donc, de par le repentir, sa pureté et sa raison... et souvenez-vous désormais que la terre qui a produit Clovis... le premier roi chrétien... Charlemagne, empereur, illuminant Paris des reflets de son immense gloire... Saint Louis, le protecteur de la religion; Jean le Bon, Charles VII, le victorieux, et enfin Jeanne d'Arc, la sainte héroïne... devant laquelle vos pères se prosternaient hier encore... Souvenez-vous, dis-je, que cette terre qui s'appelle la France, ne peut pas plus se tenir dans le passé, que s'éteindre dans l'avenir... Honorez et chérissez donc la France, frères... C'est votre premier devoir... Aimez surtout Paris, cette cité, bien triste et bien pauvre encore... mais où déjà tout ce qui est intelligence accourt puiser le progrès. Une proclamation céleste a dit que Paris serait un jour la première ville du monde... Soyez donc fiers d'y vivre... Montrez-vous dignes d'y mourir.

TOUS LES ÉCOLIERS, se levant.
Vive la France! vive Jean l'Éveillé!

ROMAN.

C'est ça qui s'appelle parler ! Au fait, dites donc, hein, les autres... et ce vieux gueux de Pierre Landri qui nous avait affolés avec ses mensonges. (à Jean l'Éveillé.) Alors, c'est bien fini, maître; vous nous avez pardonné... tout à fait?

JEAN L'ÉVEILLÉ, leur serrant le bras.

Tout à fait... mes amis... et la preuve...

TOUS.

La preuve?

JEAN L'ÉVEILLÉ.

C'est que je ne veux pas avoir de secrets pour vous, et que je vous examine...

TOUS, avec joie.

Où cela?

JEAN L'ÉVEILLÉ.

A la cour des Miracles!

TOUS, étonnés.

A la cour des Miracles?

(Ils sortent en foule au-devant de Jean l'Éveillé. — Changement de scène.)

QUATRIÈME TABLEAU.

LA COUR DES MIRACLES.

Un carrefour formant l'empACEMENT de la Cour des Miracles. À gauche, une porte de bouge isolée latéralement. À droite, la maison habitée par Leila; un escalier de bois conduit au premier étage.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS XI, TRISTAN L'HERMITE, DEUX TRUANDS, puis LE GRAND MÛLOT.

(Au lever du rideau la nuit commence à tomber. On aperçoit à droite le carrefour qui s'étend à l'intérieur. Le Truand à gauche, son bras est étendu de face, à droite dans l'ombre, vers deux maisons; son autre bras est étendu à gauche, également vers le grand carrefour; Louis XI et Tristan arrivent lentement par la gauche.)

LOUIS XI. Il est nuit avec le plus grand mystère, et à nos boîtes nous est le vent. Et donne le bras à Tristan.

Pâques-Dieu! compère, nous allons en enfer, ou à peu de chose près, je suppose, en descendant ces ruelles sombres, tortueuses, effondrées et raboteuses...

TRISTAN.

J'avais prévenu votre majesté, sire, des ennuis et des déboires qu'elle éprouverait en se rendant elle-même dans ces quartiers hideux, la plaie éternelle de Paris, et...

LOUIS XI.

Et, compère Tristan, un roi est le premier médecin de son royaume... Et là, comme vous dites, où il y a des plumes, il ne doit pas se rebouter par fausse honte s'il veut soulager un peuple... Faut-il ma bonne ville de Paris, et au fait, vous le savez, Tristan; je veux dire, autant que faire se peut, la rendre un jour aussi belle qu'aujourd'hui... D'ailleurs, vous savez aussi que notre course, ce soir, de ce côté, à un but... un but important, terrible même... Ouf, certes!... et le sang me monte au visage rien que d'y songer... Je désire me convaincre que je n'ai point été abusé par certains bruits de sédition contre ma personne, qui sont venus me tinter aux oreilles jusque là-bas, à mon château de Plessis-les-Tours... Or, jusqu'à l'un veut détruire une souve- raine de serpents, on marche droit au nid, monsieur le prévôt... (à Louis XI.) Vous n'avez pas oublié, je pense, de prendre les mesures que je vous avais recommandées... (Tristan s'incline.) C'est bien... Cherchons donc alors quelqu'un près de qui nous pourrions d'abord nous renseigner avec prudence; sous ces habits on ne peut nous reconnaître; puis...

(Pendant ces derniers mots, le Truand à gauche de Louis XI, occupé à droite d'être tout à fait à l'aise, se rapproche du milieu de Tristan.)

LE TRUAND, d'une voix basse.

La charité, s'il vous plaît!

LOUIS XI.

Hein? Un mendiant?... (à Louis XI.) Voilà un drôle de mendiant... Si c'est avec de tels soldats que se recrute la ré- volution, c'est trop lui faire d'honneur que de lui opposer des hommes d'armes et des arquebuses... Henriot Cousin et quel- ques bouts de corde suffiront...

TRISTAN, bas.

Pout-Heu, sire!... Excepté moi... il y a si peu de gens en France qui sachent peindre proprement.

LOUIS XI.

C'est vrai... Eh! eh! eh! compère!

(Il se met à marcher de gauche à droite, qui s'est avancé à son tour pendant ces derniers mots, s'approche de Louis XI et de Tristan.)

DEUXIÈME TABLEAU, à six heures du soir.

La charité, mes bons bourgeois du bon Dieu!...

LOUIS XI.

Encore!... Il est mauchant celui-là, et du bras droit... Il ne sera pas bien dangereux dans la bataille.

TRISTAN, bas.

Hum!... Ignorez-vous, sire, que dans la cour des Miracles... à une certaine heure, qui ne doit pas tarder à sonner... les bon- teux courent, les manchots gesticulent, les aveugles voient et les muets bavardent... M'ordonnez-vous de chasser ces deux hommes, ah?...

LOUIS XI.

Du tout, monsieur le prévôt... Mouton, il faut parler avec les loups, quand on les rencontre... Niche, il faut donner aux pau- vres, quand on met le pied dans leurs misères. (à Tristan, le grand de gauche.) D'abord au bon, Tristan... (voilà à se pencher.) Min, j'ai justement là, je crois, au fond de mon escarcelle, un vieux bon parisien, assez rogné...

(Au moment où le roi va donner la main au bon bourgeois déformé des yeux par le Truand qu'il a à sa droite, une main qui se glisse par derrière se saisit de la main.)

LOUIS XI, reculant ses mains.

Eh! eh! qu'est-ce que cela?...

LE GRAND MÛLOT, apparaissant derrière le roi.

La charité, s'il vous plaît!...

LOUIS XI.

Un troisième?... (Au Grand Mûlot.) La charité, mouton! Je soup- çonne à ton air que tu le disposais de te la faire toi-même.

LE GRAND MÛLOT.

Vous voyez tant de peine à fouiller dans votre bourse, messieus bourgeois!...

TRISTAN, les repoussant.

Allons! arrière, drôles!...

LOUIS XI.

Ouf, ouf... arrière... (à Tristan.) Je crois même qu'il serait sage de lever le pied, compère... du train dont ces mauvais champignons poussent autour de nous!...

(Ils vont pour s'éloigner par la droite, de Grand Mûlot et les deux Truands se plaçant devant eux.)

TOUS TROIS ensemble.

La charité, mes bons seigneurs!...

LOUIS XI, leur serrant les poignets d'argent.

Tenez, conseil, et laissez-nous passer notre chemin main- tenant.

LE GRAND MÛLOT, qui a ramassé quelques pièces.

Hein? des pièces d'argent!... (avec une ironie.) Puisqu'ils jet- tent de l'argent, c'est qu'ils ont de l'or!...

(Ils se sont relevés tous trois et d'un bond ils s'échappent de derrière Louis XI et Tristan, qui avaient déjà fait quelques pas pour s'éloigner.)

TOUS TROIS ensemble.

La charité, mes bons seigneurs!...

LOUIS XI, reculant.

Toujours!...

TRISTAN, tirant son poignard.

Ah! décidément, rabauds, ce sont des entailles à la peau qu'il vous faut à cette heure!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEILA, JEAN L'ÉVEILLÉ, ROBIN.

JEAN L'ÉVEILLÉ, venant par la gauche avec Leila et Robin.

N'avez-vous pas entendu de ce côté comme le bruit d'une querelle, Leila?...

ROBIN, regardant à droite.

Qu'il ce sont deux bourgeois aux prises avec des rifodés!...

JEAN L'ÉVEILLÉ, tendant l'oreille.

Ah! viens, Robin!...

(Ils vont s'éloigner vers le groupe de Louis XI, Tristan et les Truands.)

LEILA, les arrêtant.

Arrêtez!...

(Ils se sont levés les autres qui ont continué leur dispute pendant ce temps et se sont entre le roi et Tristan, et le Grand Mûlot et les Truands.)

LE GRAND MÛLOT et LES TRUANDS, s'approchant.

Leila!...

LEILA, avec un geste de commandement.

Quel... Leila qui vient vous dire que le maître vous attend... Allez donc, et n'inquiétez pas plus longtemps ces pauvres gens... Je le veux.

LE GRAND MÛLOT, à part.

Je le veux!... Ah! si tu n'étais pas protégée par le chef, toi, vil!...

ROBIN.

Et son condisciple et ami Robin, dit le Parisien, seigneur truand, pour vous apprendre à lire et vous ne le savez pas.

(Murmure des Truands. Jean l'Éveillé est descendu immobile les bras croisés devant le foire.)

LARFOUILLEARD.

C'est bien, Lélla, notre belle fleur de Bologne, nous nous souvenons en effet de l'entrevue que nous avons eue ce matin en semblable au sujet de messire Jean l'Éveillé, que nous attendrions d'ailleurs ici... nous avons nos raisons pour cela!... *(A son retour à la messe.)* Mais, parce qu'il doit être question bientôt entre nous de graves intérêts à discuter, certains brûlés que vous êtes, était-ce donc un motif pour venir heurter de front tout de suite, nos mœurs et nos usages?...

L'ÉVEILLÉ, avec hauteur.

Comment?...

ROBIN.

De quoi des leçons, nous sortons d'en prendre!

LARFOUILLEARD.

Allons, messire roi des écoliers, je ne me fâche pas! Justes de même! Venez vous asseoir avec votre ami près de moi trône... Entre majestés de notre sorte, un trade d'égal à égal, n'est-il pas vrai? Les poètes et les gueux se donneront d'égalemment la main! Hés d'Égypte, mon premier ministre, faites apporter des brues de rouille à nos hôtes, et toi, Lélla, verse-leur à pleins bords... Pendant que nous trinquerons, mes bien-aimés, sujets se leveront, car c'est leur coutume chaque soir, à cette douce et galante joute qui suit naturellement toute bonne besogne... Puis la fête finie, je vous le promets, sans écoliers, nous entamerons aussitôt les affaires sérieuses.

(Jean l'Éveillé et Robin s'assoient au siège d'assise.)

LARFOUILLEARD, les Truands.

Et allez-y donc, rifolés, capons et frans mitous, mes bien-aimés... allez-y! Votre roi vous permet d'oublier, à vous capons, que la corde vous guette, à vous rifolés, que la mendicité est interdite... à vous enfin, frans mitous, que vous êtes maels ou manchots d'occasion... En l'air, en l'air, les truands et les truandes! sautez! sautez! hurlez! que la langue et les pieds vous en brûlent!... c'est l'honneur des miracles.

(Tous les Truands poussent des cris de joie. Les forces sont leurs maîtres les muscats leurs esclaves, les truands leurs héritiers, etc. Ils entrent un après l'autre des bêtes et des gabeliers. Le Grand Maître, toujours sur son trône, regarde avec Jean l'Éveillé et Robin.)

LE BALLET.

Le Ballet s'est terminé au moment où le grand Maître a sonné d'un esprit de cor à bouquin qu'il porte en bandoulière. Tous les Truands se sont rangés comme en bataille, silencieusement et immobiles. Larfouillard, un peu ivre, descend la scène, son bras passé sous celui du grand Maître.

LARFOUILLEARD, à l'éveillé.

Voilà le bal entêté, seigneur écolier... vous voyez qu'après tout, dans mes États, on ne perd pas trop de temps en folies... À cette heure donc, en deux mots, notre traité d'alliance! Vous avez à vous rendre au Parlement, n'est-ce pas vrai, et vous réclamez mon aide pour obtenir cette vengeance?...

L'ÉVEILLÉ.

Oui, maître... nous voulons punir des pédants qui nous insultent et nous oppriment... et, pour frapper un coup plus sûr, j'ai pensé qu'augmentées de quelques-uns des vôtres nos troupes d'écoliers...

LARFOUILLEARD.

Iraient mieux et plus vite en besogne... sagement pensé. Eh bien! c'est dit, l'amie... Les frans mitous feront cause commune avec les écoliers contre le Parlement... je m'y engage, mort-diable! Seulement, vous vous engagez aussi. N'est-ce pas, à ce que les écoliers fussent ensuite cause commune avec les frans mitous?...

L'ÉVEILLÉ.

Contre qui donc?

LARFOUILLEARD.

Contre le roi, sang bleu!...

L'ÉVEILLÉ.

Contre le roi? Je ne vous comprends pas messire.

LARFOUILLEARD.

Tu ne comprends pas, petit. Je m'y parle pas arabe cependant, il est sensible. Tu es venu au parlement, j'en veux au roi Louis XI; donc, après le parlement le roi, c'est tout simple, ça!... après le palais du Châtelet le palais des Tourneelles... et l'hôtel St-Paul, ça se touche... et quand nous serons au trand?

LE GRAND MAÎTRE, seul.

Paris... les faubourgs... les campagnes, les bois... les rivières... Paris!... Paris!... nous brûlerons tout!...

L'ÉVEILLÉ.

Qu'ai-je entendu? (à voix). Lélla, est-ce donc là ce que vous m'avez promis?...

ÉVÉLLÉ.

Attendez... je vous jure que j'ignorais...

(L'Éveillé se penche au haut de l'escalier.)

Piquez-bien! et me semble que j'ai oui prononcer tout haut le bas!...

LARFOUILLEARD.

Eh! bien, tu ne réponds pas, l'éveillé?

L'ÉVEILLÉ.

Si t'ait le réponds, truand, que si je déteste le parlement, j'aime et je respecte notre sire le roi Louis XI... et que, tout vivant, tu ne toucheras pas une pierre de ses palais.

LOUIS XI, à part.

Ab! Ab!

L'ÉVEILLÉ, effrayé.

Jean!

LARFOUILLEARD, à part.

Par les 32 palefreniers de Montfoucault... des maîtres!... enfonçons à moi, le roi des Truands!

LE GRAND MAÎTRE.

Et à moi, son premier ministre!

ROBIN.

Merci! avec des rois sans roi et des ministres comme lui, il faudrait peut-être se gêner.

LARFOUILLEARD.

Jean l'Éveillé, roi de la besogne, toi qui uses une brève en face!... mais-tu que cet en-bout, qui lève vante qu'il soit, est le moindre pourtant des quartiers de mon royaume, et que si je le vends, je n'ai qu'un mot à dire pour que de la cour Sainte-Catherine, de la Jussienne, du Parc des Manvais, de Paris et de dix autres, il accoure autour de moi plus de dix mille...

ROBIN.

Volonté... c'est le mot... et puis quel sire truand? mais et tu y vas comme ça, que Jean l'Éveillé le veuille aussi, lui, et de plain, nous serons forcés lui le docteur à ses ordres...

LARFOUILLEARD, à Jean l'Éveillé.

Demain... demain... mais en attendant, pauvres mais que vous êtes... vous êtes en train de mourir...

L'ÉVEILLÉ, effrayé.

Maître?

L'ÉVEILLÉ.

En ton pouvoir!... tu crois, misérable?...

LARFOUILLEARD.

À moi! Truands!

L'ÉVEILLÉ.

À moi!... écoliers.

(Ce dialogue se fait entre-écrits dans un air de jeu de Théâtre, de façon à faire entendre les paroles de l'un et de l'autre, sans qu'ils s'entendent l'un par l'autre.)

LE GRAND MAÎTRE.

Ab! ab! vous vous détestez donc de maïs, les bons enfants?...

ROBIN.

Mais comme vous voyez, les maîtres gâteaux...

LOUIS XI, à part.

Maître... messires maîtres... par grâce...

L'ÉVEILLÉ.

Ne c'ait rien, ma Lélla, je saurai bien l'arracher de cet infernal repaire...

LOUIS XI, à part.

Allons, Tristan doit être là... c'est le moment de venir à la rescousse de nos braves écoliers... (il sonne de sa sonnette.)

LARFOUILLEARD.

Truands! à mort les écoliers!...

L'ÉVEILLÉ.

Écoliers!... à mort les Truands!

(Un coup de sifflet produit par le Roi, produit repris en même temps de sifflet dans le fond, annonce tout d'un coup de tous les côtés les archerques des archers de Paris brûlés dans l'histoire, les Truands posèrent un roi de ferret et les écoliers un roi de pain.)

SCÈNE VI.

LES MÉNES, TRISTAN, ARCHERS.

TRISTAN, à part.

Sus! sus! à toute cette canaille, archers!

LOUIS XI, à part.

Oui, sus aux Truands, archers, et respect aux écoliers... c'est la volonté du roi...

TRUS LES SCOLIERES, avec son L'ÉVEILLE, ROBIN et PIERRE LARFOUILLARD.

Le Bail... (Par un mouvement spontané, Jean l'Éveillé, Robin et quelques autres scoliers s'élançant vers le Roi, citent pour la dérouter. Les Truands sont saisis de tous côtés par les écoliers à corps d'arquebuses et d'épées.)

LE GRAND MULLOT, frappé par un coup de feu et tombant.
Ah!... j'ai mon compte!

LARFOUILLARD.
Ah! Léila... toi qui as trahi tes frères... je te retrouverai et malheur à toi.

CINQUIÈME TABLEAU.

LA NUIT ET SES COUPURES.

Un bouquin de barbier au XV^e siècle. Portes latérales. Porte au fond, à gauche, donnant sur un quai. Fenêtre de face à vitraux. Au lever du rideau, les deux garçons barbiers mettent de l'ordre dans la boutique. Boniface l'éveille entre par la droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONIFACE, L'ÉVEILLE, PIERRE, THOMAS.

BONIFACE.

Allons, messieurs mes clients, il est dix heures et tout n'est pas encore en ordre dans la boutique! Mes lancettes, bistouris et rasoirs sont-ils en état? Que font là ces pots de blanc et de rouge... et ce morceau de savon d'Italie qui se promène?... (S'adresse au valet de la scène.) Ah! qu'un pauvre homme veuf, et barbier et chirurgien tout à la fois, est donc à plaindre, quand il lui faut, tout seul, mener de front sa maison, ses malades et ses pratiques!... Et quand, outre cela, ce pauvre homme a encore à soigner à un mauvais garnement de fils... qui viable du matin au soir, au lieu de s'occuper de ses études!... On en verra, pour ce veuf, ce père, ce barbier et ce chirurgien, il y a de quoi perdre la tête, s'il on la possédait solide. (Il se bécote dans la boutique.) Ah! vous messire La Chusseye, le drapier... (Il va à lui.) Bonjour, voisin... Tenez... tel que vous me voyez en ce moment, je suis en train de déplorer la conduite de mon fils... Et vous, qui êtes père comme moi... vous comprendrez tout du suite mon chagrin, pas vrai?... quand je vous aurai dit que ce drôle là... pousse l'oubli de ses devoirs jusqu'à ne pas venir m'embrasser aujourd'hui... Aujourd'hui!... c'est-à-dire l'anniversaire de sa naissance... un jour où je mets les petits plats dans les grands pour mieux traiter, en son honneur, tous mes amis!... hein!... voyons!... qu'est-ce que vous pensez de ça... vous?...

(Pendant cette dernière partie du monologue de Boniface, Thomas, l'un de ses garçons, après avoir donné le bonjour à l'airain du pif, s'est mis à le savonner. Le bourgeois s'a répanda sur propos de féliciter que par des hochements de tête.)

BONIFACE, regardant sa montre.

Hum! il n'a pas l'air de penser grand chose, ce matin, le voisin La Chusseye... (Un regard bourgeois vers l'apercu.) Ah!... maître Guillot, le boulanger... et cette santé, maître Guillot?

GUILLOT, hochant la tête.

Hum!

BONIFACE.

Ah! vous avez pourtant la mine rose et fleurie. (Répétant ce qu'il se dispose à s'occuper de Guillot.) Laissez, laissez, Thomas... c'est moi qui accommoderai messire Guillot... et il ne s'en plaindra pas, je gage... n'est-il pas vrai, compère?

GUILLOT.

Hum!

BONIFACE, montrant le plat à barbe à Jean et Guillot, et se penchant en de vant de la lavasse.

Eh! quelles nouvelles, hein, voisin... ah! avez-vous entendu dire que Courtaud ait été tué, vous savez Courtaud... ce brigand de Courtaud... le roi des loupes...

GUILLOT.

Hum!...

BONIFACE.

Ah! si cela était vrai, compère, si Courtaud était mort, j'illuminais ma boutique ce soir, et je vous engagerais fort à en faire autant; car enfin, savez-vous que la semaine dernière cette méchante hête a dévoté, bastie-t-on, dans la même nuit, entre Montmartre et la porte Saint-Antoine... quarante personnes... dont deux malades et trois gens d'armes...

GUILLOT, qui se précipite à corps, portant la main à son front.

Humm!...

BONIFACE.

Qu'est-ce?... ah! oui, mon rasoir qui a tourné... Bah!... une égaligature... nos pères en ont bien vu d'autres... hein...

GUILLOT.

Hum!

BONIFACE.

Hum!... hum!... hum!... toujours hum! Ventre Mahon! maître Guillot, êtes-vous devenu muet, par aventure?

GUILLOT, portant ses mains à son front.

Pas absolument, maître Boniface... pas absolument... mais, en geignant, cette nuit, pour pénétrer ma fourrure, je me suis cruellement mordu la langue par le milieu... et comme pour me rasoir, tout naturellement, vous me fourez le pouce dans la bouche... vous comprimez... votre pouce et ma langue se rencontraient...

BONIFACE, avec bonhomie.

Il suffit... (à Thomas.) Menez messire Guillot à l'eau. (à part.) N'étai-je pas bien sot de m'occuper d'un animal qui geint à s'en mordre la langue!

(Pendant cette dernière partie de la scène, La Chusseye, le drapier, rent par Pierre, qui sort après avoir été sur un comptoir le prix de sa barbe. — Guillot s'est dirigé vers les écoliers. — A et comment Robin paraît.)

SCÈNE II.

LES MÉMES, ROBIN.

ROBIN, entrant vivement, et allant s'asseoir à droite.

A la barbe, s'il vous plaît!

BONIFACE, sans cesse de Guillot, sans regarder Robin.

Voilà, voilà, messire! (Il s'approche de Robin et le reconnoît, à l'écouter par hasard.) Heu?... ah! c'est toi, drôle?

ROBIN, muet.

Eh bien! oui, c'est moi! ce n'est pas la peine de tirer le canon pour ça!

BONIFACE, se penchant l'oreille.

Et tu te moques de moi encore! Non! tu tombes bien, va! Ah! tu veux qu'on te rase!...

ROBIN.

Aie! aie! pas si fort, maître Boniface... je ne me moquais pas de vous, je vous assure... il m'est poussé de la barbe depuis hier au soir... bien vrai... tenez plutôt.

BONIFACE.

Je m'en vais te tirer les côtes! Qu'as-tu fait de mon fils? voyons?... sacrifiant! tu ne le quittes pas plus que son ombre. Eh bien! il n'est pas rentré cette nuit, ou est-il? que fait-il? réponds?

ROBIN.

Eh!... il me suit!... là!... il me suit!... Il est sur mes talons!... Aie!...

BONIFACE, le tirant.

Tu ne me mens pas!...

ROBIN, se vantant.

Pas plus que je ne mens à cette heure, en assurant que vous m'avez allongé l'oreille d'une aune!... (Se tournant l'oreille.) Comme c'est malin, ça... de tirer si fort... quand on sait que celui à qui on fait du mal vous aime trop pour se venger...

BONIFACE, à part.

Pauvre petit... (Robin.) C'est vrai... j'ai peut-être tiré un peu trop fort... là... je le reconnais... Tu m'en veux?...

ROBIN.

Non!... et la preuve, c'est que j'accepte à déjeuner chez vous... Oh!... je ne suis pas rancuneux, moi, vous voyez!

BONIFACE.

Eh bien! c'est convenu... tu seras du festin, petit, mais tu m'assures au moins que mon fils va arriver.

ROBIN.

Sans doute! et avec accompagnement encore...

BONIFACE.

Avec accompagnement... il amènerait des musiciens pour nous rigayer pendant le repas!

ROBIN.

Mieux que cela... il amènera une charmante petite femme, dont il veut faire votre fille.

BONIFACE.

Une femme... dont il fera ma fille!...

(Les deux l'éveillé et Robin paraissent au fond.)

ROBIN, fixé.

Retournez-vous un peu, père Boniface... et vous comprendrez tout de suite.

SCÈNE III.

LES MÉMES, JEAN L'ÉVEILLE, LÉILA.

BONIFACE.

Qu'as-tu vu?... mon fils avec une bohémienne!...

LÉILA, bas à l'éveillé.

Ah! je vous l'avis bien dit, Jean, que votre père ne voudrait pas de moi dans sa maison...

JEAN, descendant à Léila.

Attends!... (s'adressant vers Boniface.) Mon père...

BONIFACE.
Et bien? mon fils.
BONIFACE, à part.
Le bon vieux! Il a l'air de vouloir tout dévorer... et il ne dévorera rien du tout.

JEAN.
Mon père, un seul mot... Vous êtes bon et généreux, je le sais, et tous ceux qui vous connaissent le savent aussi bien que moi...

BONIFACE.
Et puis, mon fils?

JEAN.
Et puis, mon père, répondez-moi donc; si, par hasard, vous rencontrais un jour, sur votre route, une jeune fille... bonne et jolie... (comme toi) comme elle... et, comme elle encore, que cette jeune fille fût sans asile, sans amis, sans famille, sans ressources en ce monde... est-ce qu'avant de lui tendre la main il vous viendrait à la pensée de vous préoccuper de la façon dont elle serait vêtue, cette jeune fille?... est-ce qu'avant de lui dire: Personne ne t'aime, enfant, je t'aimerais... vous vous inquiéteriez du pays où elle aurait reçu le jour?

BONIFACE.
Non, sans doute, mais...

JEAN.
Ah! mon père... Vous venez en deux mots, non pas d'excuser, mais d'approuver ma conduite... agréés donc en conséquence. Mon père, j'ai rencontré un jour Léila sur sa route... je l'ai aimée tout de suite... et maintenant je viens vous dire: sans elle, je mourrais... sans moi, elle mourrait... Mon père, qu'en pensez-vous donc?

LÉILA, sortant des malles de Boniface.
Messieurs, qu'ordonnez-vous?...

BONIFACE, lui à Boniface.
Où il a fait... qu'est-ce que vous ordonnez, maître Boniface?

BONIFACE.
Et j'ordonne... j'ordonne... cornes de bœuf! la belle fille... il n'y a pas besoin de me baiser les mains pour cela... je ne suis pas un figre, moi, après tout... je ne suis qu'un barbier... et si mon fils vous aime véritablement et si vous l'aimez aussi...

BONIFACE.
Vous ordonnez par conséquent...
(lui les barbiers entrent par le fond.)

BONIFACE, les barbiers.
Mes confrères les barbiers, mes invités à notre grand déjeuner de fête... Eh! (à Léila.) j'ordonne que vous séchiez vos jolis yeux pour vous mettre à table avec nous, polite... (traverse les bras à Léila.) Et j'ordonne que tu viennes te embrasser, toi, chéripain, en attendant que nous causions sérieusement de tes grands projets de mariage!

L'ÉVEILLÉ, embrassant Boniface.
Ah! mon père...

BONIFACE, à part.
Ah!... Je savais bien qu'au lieu de rendre il boirait par em-

BONIFACE, à l'éveillé.
Mais je laisse à-bas mes confrères, il faut pourtant que j'aille les renvoyer, n'est-ce pas, garçon?...

L'ÉVEILLÉ.
Allez, allez, mon père!

BONIFACE, à l'éveillé.
(Boniface court à ses confrères; Robin s'occupe du couvert.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIQUOT LARFOUILLARD et Robier, OCTAVE SULLAMA.

BONIFACE, ses barbiers, derrière des pétales de pain.
Eh! bonjour, compères... Maître Bidois... maître Vincent... maître Cornillard... maître Pliot...

PIQUOT LARFOUILLARD, avançant la main vers Boniface qui le réprime.
Et maître Barillon...

BONIFACE.
Tiens, c'est vrai!... maître Barillon... Je ne vous reconnaissais pas tout de suite, compère... Vous me semblez engraisé...

JEAN L'ÉVEILLÉ, à Robin.
Ma Léila... tu te trompais, tu le vois... Mon père est un bon et brave cœur qui n'a pas su te répousser...

LÉILA.
C'est vrai... ami...

JEAN L'ÉVEILLÉ.
Eh bien! alors... pourquoi ces yeux humides?... Il nous est permis de nous aimer sans cesse... le monde est à nous...

LÉILA.
Le monde?... Oh! Jean!... de vous souvenez-vous pas que

dans ce monde dont vous parlez, il existe encore certains hommes que j'ai abandonnés... pour vous... et qui m'ont maudite!...

JEAN L'ÉVEILLÉ.
Tais-toi!... tais-toi!... Léila... Ces hommes... ces misérables... je les brave, entends-tu?... je les défie de venir t'arracher de mes bras...

LÉILA.
Ne les insultons pas, ami; ils étaient mes frères... Ne les dédaignes pas... je les ai faits bien ennemis...

BONIFACE, qui s'adresse à Robier et à Octave.
Eh bien! maintenant nous l'attendons, garçon... Nous l'attendons... lui... et sa jolies invitée...

JEAN L'ÉVEILLÉ, prenant la main de Léila.
Nous voilà, mon père... (à Léila.) Mais plus de ces sombres pensées, au moins!

LÉILA.
J'essayerai!... (ils vont vers la table.)

BONIFACE.
Ah! rustre! que je suis... je fais mettre tout mon monde à table, et j'ai oublié d'aller chercher à ma cave certaines bouteilles de vieux bourgogne que je me débrouille parfois à mes carillonnées... (à Léila.) Vous permettez, confrères?

BONIFACE.
Allez... allez!...

JEAN L'ÉVEILLÉ.
Non, non, restez mon père... vous devez être fatigué... Quand vous vous donnez tant de peine à cause de moi... il est très-juste que je vous en rende un peu à l'occasion... Confiez-moi la clef de votre cave, et Robin et moi...

BONIFACE.
Robin... Hum! je ne me soucie pas beaucoup de Robin pour cette besogne, moi... vous-tu...

BONIFACE.
Pour choisir des bouteilles... Laissez donc, père Boniface... c'est ma partie au contraire!... ne craignez rien... allez... La qualité et la quantité... rien ne m'intrigue. (à Léila.) Y allons-nous?...

JEAN L'ÉVEILLÉ, à Léila.
Je reviens... (il sort par la droite, suivi de Robin. Boniface cache sous sa main.)

PIQUOT LARFOUILLARD, qui est assis près de Léila, se débrouille avec elle, après avoir ouvert son sac à l'éveillé et Robin, lui.

Il t'aime bien, n'est-ce pas, Léila, ton enfant?... et tu espères être longtemps heureuse avec lui?...

LÉILA, se levant.
Celle vois!... (bonnement Piquot Larfouillard.) Ah!... (elle veut se lever.)

PIQUOT LARFOUILLARD, la relevant sur le bras.
Ne bouge pas!... n'appelle pas!... on je te tue tout de suite, Léila la bohémienne! Léila la sœur des truands... Ecoute!...

tu nous as trahis... tu nous as abandonnés... Réponds donc, Léila la bohémienne, Léila la sœur des truands; quand il se trouve parmi nous des traitres et des infâmes, quel est le sort qui leur est réservé!...

LÉILA.
Grâce!...

PIQUOT LARFOUILLARD.
Grâce!... grâce!... as-tu dit?... Mais quand le roi Louis XI nous faisait écraser par ses archers, lui, hier, tandis que ton amour nous désignait à la rage de ses rompageons... demandais-tu à ton roman et au roi grâce pour nous, lui, inâme?...

LÉILA.
Oh!...

PIQUOT LARFOUILLARD.
Tu vas donc mourir... Il le faut... Je le veux... à moins que tu ne préfères que ton Jean l'Éveillé ne paye pour toi la dette de sang que je réclame?...

LÉILA.
Non, non!... J'obéirai... j'obéirai... j'accepte la mort... je l'accepte, entends-tu, maître?... Mais comment dois-je donc mourir?

PIQUOT LARFOUILLARD, mettant de côté avec la main de Léila.
Quand tu boiras avec lui à ton bonheur... regarde-le bien une fois encore; ce sera la dernière...

LÉILA, s'indignant; Jean l'éveillé et Robin reprennent.
(Léila s'indignant; Jean l'éveillé et Robin reprennent.)

BONIFACE.
Le bourgogne demandé!... et qu'on ne s'inquiète pas!... Quand il n'y en aura plus, il y en aura encore!... (à part.) J'ai gardé la clef de la cave dans ma poche...

JEAN L'ÉVEILLÉ, à Robin.
Comme tu es pâle, ma Léila... Souffris-tu?...

LÉILA.
Non!... non!... Je t'aime!...

BONIFACE, tenant de l'éc.

Allons... buvons donc, mais!... buvons à la santé de mon fils... d'abord...

TOUS.

Buvons!

(Ils ont tous pris leur verre et se sont levés, l'écume comme les autres, sans le regard de Piquet Larpouillard.)

SCÈNE V.

Les Mémes, LOUIS XI, TRISTAN L'HERMITE, OLIVIER LE DAIN, ANTOINE.

LOUIS XI, sur le point.

Un instant, mes amis; ne parailliez-vous pas à votre sire le roi de trinquer avec vous?

TOUS.

Le roi!

(Ils ont tous leurs verres et s'élèvent. Louis XI, après avoir prêté son regard scrutateur sur tous les personnages, se dirige vers le buffet de la table. Tristain s'empare de place sans adhésion de Piquet Larpouillard, Olivier le Dain reste près de la porte avec les autres.)

BONIFACE.

Oh! sire, une telle faveur à un pauvre barbier...

LOUIS XI.

Est toute naturelle, maître Boniface, j'ai bien fait les bourgeois de ma bonne ville de Paris... J'ai été très-satisfait de leur forme anglo-tite, il y a deux ans, à ma grande regret hors la poste Saint-Antoine. Donc, je tiens à leur prouver que, quoiqu'éloigné d'eux, le plus souvent pour ma santé, je ne pense jamais leur souvenir... (Piquet Larpouillard se tord.) D'ailleurs le roi de Portugal l'a bien en ce moment chez Laurent Herbelot, le marchand de la rue des Prévostes. Je puis donc, moi, le roi de France, accepter à dîner chez Boniface l'Éveillé, l'un de mes fidèles sujets, et le père d'un de mes léaux défenseurs... Jean l'Éveillé... le roi de la Bazouche!

(Il jette un regard furtif sur le visage de Jean l'Éveillé.)
JEAN L'ÉVEILLÉ.

Sire...

BONIFACE.

Vous défenseur, mon fils... Sire!... que signifie?

LOUIS XI.

Ah!... il ne vous a pas parlé de votre son aventure de cette nuit notre je me souviens, maître l'Éveillé... Eh!... eh!... cependant, en voyant établie, là, près de lui, cette jolie fille, que nous n'avons pas oubliée non plus... et que nous n'oublierons pas, j'ai vu... Mais, bah!... c'est possible... n'est-ce pas... moi, j'ai vu... quand l'ennemi vous sourit, à quel bon se rappeler les glorieuses de la bataille?

TOUS.

La bataille!

LOUIS XI.

Mais, o-m-n... la bataille... de cette bataille, ma foi... contre des soldatiers qui menaçaient votre repos à tous, mes maîtres...

BONIFACE.

Des soldatiers... et qui donc, sire?

LOUIS XI.

Ma foi!... je suis comme votre tite... J'ai déjà oublié que les pouvaient être ces gens-là... sans, sans, sans... ce qui veut dire je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu... Qu'importe le reste... mais nous ne trinquons pas, l'écume-là, et me souviens... Eh! eh!... trinquons!

(Tristain trinquait, mais Louis et Piquet Larpouillard.)

PIQUET LARPOUILLARD, à part.

C'est étrange!... Pourquoi donc le roi est-il venu ici?

LOUIS XI, à Piquet Larpouillard.

Eh! là-bas, maître, on dirait que votre gobelet s'effrite de choquer le nôtre...

LARPOUILLARD, se penchant vers son gobelet de vin.

Sire... le respect...

LOUIS XI.

Bah!... laissez le respect au fond du verre!... (à part.) Et vous... mon enfant!... ne me forcez-vous pas raison avec comme votre amoureux.

LEILA.

Sire...

L'ÉVEILLÉ, à part.

Allons!... n'ait pas peur.

LEILA.

Vous le voulez, ami...

(Elle prend son verre, et se dirige vers Piquet Larpouillard.)

LOUIS XI, se levant avec elle.

Mais on disait que votre main tremblait, petite... Allons!... allons! quand on a l'honneur de trinquer avec un roi de France... qu'est-ce donc à redouter? (Le roi se dirige à sa gauche.)

avec son gobelet contre celui de Louis, qui tremble! Eh!... eh!... si ce n'est de perdre son vin... comme à présent... parce que le roi de France a eu la main trop vive, lui!... Tristan... un autre gobelet à la manière de maître Jean l'Éveillé...

(Toute la table laisse échapper un signe de surprise, Louis se levant de jol.)
PIQUET LARPOUILLARD, à part.

Malédiction!

(Luis leve à demi et regarde en regard Tristan toujours debout derrière lui.)

LOUIS XI.

Au reste, mes compères, en venant vous trouver ici, je n'avais pas seulement l'intention de donner cette drôlerie de mon cousin à maître Boniface... (Il ôte son verre à Louis.) Et une dot à notre jolie Géline...

L'ÉVEILLÉ et LEILA.

Oh! sire...

LOUIS XI.

Quoi!... quoi!... vous ne remerciez plus, enfants... (à part.) Je voulais vous débarrasser encore une faveur, compères, pour un mien serviteur...

TOUS.

Une faveur!...

LOUIS XI.

Sans doute!... Tel que vous le voyez, mes maîtres, ce cher Olivier-le-Dain, là-bas... qui ne dit mot... mais qui n'en pense pas moins, à l'honneur, vous le savez, d'être un de vos compères... Cependant, il n'a pas encore été reçu solennellement comme cela se pratique d'ordinaire dans la corporation des barbiers. Or, voilà longtemps que ce cher Olivier me sollicite à ce sujet... l'occasion est belle... vous êtes là en nombre suffisant, je crois... Lui refusez-vous l'accès de sacramentelle?

BONIFACE.

Nous, certes!...

TOUS, se levant.

Nous! nous!...

PIQUET LARPOUILLARD, à part.

Hein!... il doit y avoir du piège là-dessous!... mais pourquoi le fait?

(Les barbiers se sont mis en file, il s'écoule et s'écoule. Tristan est allé s'asseoir derrière Olivier.)

BONIFACE, qui se retourne d'un air... à part.

Hum!... pour un barbier du roi. (Se tournant le dos.) Il se fait joliment mal la barbe... ce messire Olivier?

(Les autres barbiers ont mis l'un après l'autre Boniface, — Piquet Larpouillard, — et se sont mis à se placer.)

TRISTAIN, à part.

Eh bien! maître, on n'attend plus que vous...

LOUIS XI.

Mais oui, l'ami, on n'attend plus que vous...

PIQUET LARPOUILLARD, comme lui se jet le regard de lui.

C'est bien!... l'obéis... j'obéis... sire... (à part.) Suis-je perdu!... suis-je sauvé?

(Il s'approche d'Olivier en trémolant son poignard, et se penche sur lui et lui donne l'accès de son gobelet. Tristan lui jette une coupe au cou, tandis qu'Olivier lui montre son poignard et son gobelet.)

PIQUET.

Malédiction!...

TOUS.

Qu'est-ce donc?

LOUIS XI.

Ce que c'est, mes maîtres? un traître qui s'était glissé parmi vous, et qui va mourir... (Il se penche à l'Éveillé.) Demandez plutôt à ces enfants!

JEAN L'ÉVEILLÉ.

Le roi des Français?...

LOUIS XI.

C'est un gueux de chef des Français-Bitois, et je ne l'avais pas désiré!

LEILA.

Oh! je le savais, moi!...

JEAN L'ÉVEILLÉ.

Et tu ne me le disais pas!...

LEILA.

Il l'aurait tué!...

LOUIS XI, avec les regards à Tristan et à Olivier.

Allez!...

PIQUET LARPOUILLARD, qui se penche.

Ah! roi Louis XI, le duc de Bourgogne ne vengera peut-être un jour!

TOUS.

Misérable!...

LOUIS XI.

Laissez, compères!... Comme le lion, le cerbeu jette un dernier cri avant de mourir... Seulement si l'un effraie encore,

L'autre fait seulement sourire... Et sur ce, au revoir, mes amitiés; je m'en vais à Saint-Jenis faire mes dévotions.

Vive le roi!...

JEAN L'ÉVEILLÉ, à TOUS.

Vive notre bonheur, Léola!...

TOUS.

Vive la joie!... (ils accompagnent tous le roi par la porte. — Changement de scène.)

DEUXIÈME TABLEAU.

LA MESSIE DE NOTRE-DAME, MILLE LOUIS XII.

Le pont Notre-Dame; vu de face, avec les maisons qui le surchargent le nuit de pignons et de drapeaux flottant la rivière. — Au fond, l'autre côté du quai et Paris sur la rive droite. — Au premier plan, à gauche, un cabaret. — A droite, la maison de Pédefer.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELLEHEUREUX, MARCHANDS et MARCHANDES, BULLEMEUX et BOURGEOISES; puis TOISON.

(Au lever du rideau, les deux messes de vin de Paris, un plein jour. Marchands et Marchandes, les uns se promenant, les autres achetés et vendant leurs marchandises qu'ils jettent dans des paniers, sur leurs têtes. — Au fond, Belleheureux, accablé par le parapet, contemplant, immobile, ce tableau.)

PREMIER MARCHAND, criant.

Harings frais, vivats et salades!... harings frais!...

PREMIÈRE MARCHANDE.

Châtagnes rôties!... légumes bouillies!...

DEUXIÈME MARCHAND.

Pêches de Corbeil!... pêches de Corbeil!...

DEUXIÈME MARCHANDE.

Belle poire d'ang... belle poire d'ang... oiseau!...

TROISIÈME MARCHAND.

Mes beaux pigeons!... mes beaux pigeons!...

TROISIÈME MARCHANDE.

Poisson de Bondy!... poisson de Bondy!...

QUATRIÈME MARCHAND.

Vinaigre à la scouarde!... reljous!... huile de noble!...

QUATRIÈME MARCHANDE.

Habités, blanchis!... Avez-vous des chapes, surtout de blanchons à recoudre?...

QUATRIÈME MARCHAND.

Falourde!... falourde!... falourde!... falourde!...

CINQUIÈME MARCHANDE.

A un tournois le chapelet!... à six tournois le chapelet!...

UN CAISSEUR DE BAINS, passant et criant.

Signeurs, qui vous allez baigner et estover sans plus tarder, les bains sont chauds. C'est sans mentir!...

UN CRIBÉ, très méchamment, passant au fond et agitant sa machine.

Priez Dieu pour les tripes!...

(Tous les uns des Marchands et Marchandes ont repris, tout ensemble, sur l'air d'un autre pendant le cours de ce scène. Quelque bourgeois et bourgeoise s'arrête. Belleheureux est toujours à sa place au fond — au moment où Toison, un panier au bras, paraît. Belleheureux le voit, s'élance pour aller le saluer.)

TOISON, regardant les Marchands qui l'entourent.

Mais non, mais non... je ne suis ni de vos querulans, ni de vos pommiers d'Auvergne, ni de vos raisins de Malte!... Il me faut des œufs et du miel, rien que des œufs et du miel, entendez-vous!...

BELLEHEUREUX, qui s'est approché de Toison et se tait, à Toison.

Pour faire de ces excellentes pâtisseries que vous confectionnez si bien!... Pas vite, demoiselle Toison?...

TOISON, qui achève de se défaire de son panier.

Et quel que je me méfie!... Ah! c'est vous, messire Belleheureux!... Qu'est-ce qui vous a dit que je faisais si bien que ça les gâteaux?... Vous n'en avez jamais goûté!...

BELLEHEUREUX, li dévotement les yeux.

Il y a de ces bonnes choses dont on n'a jamais goûté, hélas! demoiselle Toison, et que l'on n'apprécie pas moins!...

TOISON.

Comprends pas.

BELLEHEUREUX.

Hum!... si c'était le petit Piculet, l'apprenti charpentier, qui vous parlait ainsi, vous seriez l'intelligence plus fine, Toison la Brune!

TOISON.

Et quand sera-t-elle, messire Belleheureux! est-ce que ça vous regarde?

BELLEHEUREUX.

Où ne sait pas... où ne sait pas!...

TOISON.

Comment? où ne sait pas!...

SCÈNE II.

LES MÈRES, PICOLET, puis MÉDEFER.

PICOLET, paraissant devant Belleheureux. Il a sur le dos son habit à pècher et tient à une main un morceau de pain avec un morceau de lard dessus, et de l'autre main, il tape sur l'épaule de Belleheureux.

Mais si... on sait parfaitement, entends-tu, Belleheureux!...

BELLEHEUREUX, se levant.

Picolet!...

PICOLET.

Où, Picolet, l'apprenti charpentier... Picolet, le vaurien, comme on l'appelle... Picolet qui te surveille depuis quelque temps, l'ami, aussi que la marchande, caduque et laide carcasse de maître Jacques Pédefer!...

TOUTS LES MARCHANDS, bas.

Ha! ha! ha!...

BELLEHEUREUX.

Insolent!... Tu as le droit d'être si horriblement méprisé des marchands de Paris!...

PICOLET.

Pourquoi pas? si l'honorable sire prévôt des marchands de Paris ne veut pas mieux que son digne valet, le seigneur de Belleheureux... le mal nommé!...

TOUS, bas.

Ah! ah! ah!

(Et Pédefer paraît à droite à la porte de sa maison et écoute sans dire un mot.)

PICOLET, retirant de son habit son pain à déjeuner.

Neste donc... tu n'es pas de trop... Oui, bec de cigogne, je te disais tout à l'heure que je suis que tu en veux à Toison la brune, parce qu'elle m'aime... comme je sais aussi que ton maître garde une dent, s'il lui en reste une, contre Germaine, la belle mercière du pont Notre-Dame et la maîtresse de Tronchon, parce qu'elle se surit comme d'une fête de ses déclarations d'amour cousues de cheveux blancs. Va donc conter ça à maître Jacques Pédefer... en en parlant un peu pour toi au passage... et bon vent! (il le pousse rudement.)

MÉDEFER, qui s'est assis sur l'escalier, pendant ces dernières mots.

Grand merci du conseil, Picolet l'apprenti!

TOUS, bas.

Le prévôt!...

TOISON, sans lever la tête.

Il a tout entendu.

BELLEHEUREUX, avec joie et se frottant les mains.

Il a tout entendu.

PICOLET, avec colère.

Eh bien!... quel! s'il a tout entendu... il n'a plus rien à entendre... voilà tout!

(Il tourne le dos à Pédefer et se console avec Toison.)

BELLEHEUREUX, à Pédefer.

Combien! maître, vous le laissez partir ainsi... après toutes les injures!...

PÉDEFER.

Oh! que me font les injures de ce garçon!... mon cœur ne ressent plus depuis longtemps qu'une douleur, de voir laquelle toutes les autres s'effacent... elle ne m'aime pas!... elle ne veut pas m'aimer!...

(Pendant ces dernières mots, les Marchands et Bourgeois se sont retirés vers le fond.)

PICOLET, qui continue bas avec Toison.

C'est comme je te le dis, Toison la brune mes amours, j'ai vu le beau bachelier en question, rôder avec son compagnon dans ces alentours... va donc prévenir la maîtresse, et si le galand lui plaît...

BELLEHEUREUX, qui s'était approché de Toison et Picolet, se quitte tout soudain.

Ah! bab!...

TOISON, regardant sur le côté de Toison.

Mauvais sujet!... Eh bien, on fera la commission. Au revoir.

PICOLET, le regardant.

Au revoir... comme ça? (il s'approche.) Allons donc!... entre amoureux!... Voilà la bonne manière, ma chère. (à Toison qui s'approche vers le fond.) A bientôt donc, ma Toison!... Toi monde à venir, moi je descends dessous, garde-moi un bon baiser... je te rapporterai une bonne friandise.

(Il disparaît par un petit escalier de derrière. Les Marchands, Marchandes, Bourgeois et Bourgeoises s'éloignent peu à peu à leur tour.)

SCÈNE III.

MÉDEFER, BELLEHEUREUX, puis FRANÇOIS D'ANGOLEME, et JEAN BAROT.

BELLEHEUREUX, qui tient à Picolet au bras.

Parlé enfin! (à Pédefer qui s'est approché vers son balcon.) Maître!... maître!

MÉDEFER.

Eh bien?

BELLEMEUR.

Eh bien !... savez-vous ce que disait l'apprenti à Toinon en s'éloignant ?... il disait que ce jeune homme, que vous avez rencontré hier, place Dauboyer, causant avec la belle maîtresse, allait venir ici.

PIÉDEFER.

Qui ?

BELLEMEUR, regardant au fond à gauche.

Et les lettres... regardez... là-has... enveloppés dans leurs manteaux... ces deux personnages qui s'avancent. L'un des deux est votre rival... j'en suis sûr, maître.

PIÉDEFER, qui regarde.

C'est vrai, je le reconnais à sa taille, à sa démarche. (Avec orgueil.) Oh ! et ne pouvoir empêcher ! (Avec dépit.) Ah ! oui, c'est cela... Bellemeur, cours jusqu'au petit Châtelet, et reviens avec toi six archers.

BELLEMEUR.

Rien !... rien !... je vous ai compris, maître... mais vous, pendant ce temps...

PIÉDEFER, montrant au milieu.

Moi, à l'abri derrière cette fenêtre... si je ne puis les entendre... du moins, je ne les perdrai pas de vue, suis tranquille ! (Pendant.) Ils s'approchent... mais va donc, va donc, misérable.

BELLEMEUR, s'éloignant vivement.

Je vole.

PIÉDEFER, regardant vers lui.

Elle lui a donné rendez-vous, mais doute. Voyons donc comment elle sourit à celui qu'elle aime.

(Il disparaît. François d'Angoulême et Jean Marot entrent par la gauche.)

JEAN MAROT, gravement. François se lui mordent le post.

C'est là, monseigneur, sur ce pont.

FRANÇOIS.

Sur ce pont... tu en es certain, Jean ?

JEAN MAROT.

Parfaitement certain, monseigneur !... Hier, à la nuit tombante, voulant être agréable à monseigneur... après avoir attendu au moins une grande heure, la grosse Toinon, que j'avais vue entrer dans une maison de la rue de la Lanterne... je l'ai suivie pas à pas sans qu'elle s'en aperçût ; par bonheur elle a une jupe jarbée, la grosse Toinon ; avez-vous remarqué cela, monseigneur ?... on ne se fatigue pas trop à la suivre...

FRANÇOIS.

Libertin !... Bref...

JEAN MAROT.

Bref, monseigneur, la grosse Toinon est montée sur ce pont ; puis sur ce pont, elle a franchi le seuil de certaine boutique de merceries... où votre belle Gervaise rêvassait... à qui ou à quoi ? Cordieu ! je ne crois pas que ce soit au cordonnier Mailhard... ni à ses sermons !...

FRANÇOIS, avec joie.

Chère Gervaise !... Ah ! Jean Marot, tu es mon meilleur ami ! (Pendant qu'il parle.) Elle est là... Eh bien ! viens, viens donc vite !

JEAN MAROT, le regardant.

Hein ? un moment ! un moment, monseigneur, s'il vous plaît !... un conte d'Angoulême, un futur gendre du roi Louis XII... et mieux que cela peut-être... un futur roi de France, ne s'en va pas ainsi, comme un simple échelier, sauter dans une boutique, quelque charmante que soit la boutique... derrière de très jolies femmes, il y a parfois de très vilains maris... cela se voit même souvent... trop souvent, je ne me suis jamais expliqué pourquoi.

FRANÇOIS.

Mais, Gervaise n'a pas de mari... elle me l'a avoué.

JEAN MAROT.

Alors, c'est donc quelque vilain père ou frère qu'il faut craindre...

FRANÇOIS.

Craindre !... est-ce que je suis et dois craindre quelqu'un, moi, messire Jean Marot !... Si nous trouvons des gens qui nous ennuyent ou nous gênent chez Gervaise... Eh ! bien !... d'avons-nous pas nos épées ?...

JEAN MAROT.

Kum ! je préférerais employer un expédient... moins brutal...

FRANÇOIS.

Et lequel !... Ah ! toi me fais bouillir, va ! avec toutes les lettres. Que veux-tu faire enfin ?

JEAN MAROT.

Voilà la belle Gervaise vous écrit un simple échelier n'est-ce pas, monseigneur... au tout au plus, un page...

FRANÇOIS, regardant du côté du pont, à l. Marot.

Eh bien ?

JEAN MAROT.

Eh bien ?

(Ici Gervaise paraît à l'entrée du pont.)

FRANÇOIS, qui s'approche de Gervaise avec joie.

Eh bien, messire Jean Marot... vous n'êtes qu'un sot avec toutes vos combinaisons pour réunir deux amoureux, et le hasard en sait plus que vous à ce sujet.

(Il est allé causer avec Gervaise, dont il prend le main.)

SCÈNE IV.

LES NÉCESS, GERVAISE COULON, par PIÉDEFER.

JEAN MAROT, à part.

Un sot ! parce que le hasard est mon maître... Tudieu !... que de sots en ce monde alors...

GERVAISE, montrant à François qui s'approche.

Messire, c'est très mal de venir de la sorte attendre une pauvre marchande sur son passage... et plus mal encore de lui baiser les mains dans la rue.

FRANÇOIS.

Gervaise !... ma jolte Gervaise !... ne froisse pas ainsi le sourcil ! je t'en prie... Si je l'attendais là, c'était pour te dire que je t'aime... pourquoi te fâcherais-tu ?

GERVAISE.

Pourquoi je me fâcherais... messire ?... mais parce que je ne vous aime pas, voilà tout.

FRANÇOIS.

Tu mens !

GERVAISE.

Comment, je mens ?

FRANÇOIS.

Ecoute, Gervaise... il y a assez longtemps que tu te moques de moi... Je suis décidé aujourd'hui...

GERVAISE.

À quoi ?

JEAN MAROT, à part.

Parbleu ! il est décidé à prendre sa revanche demain, folle !...

FRANÇOIS.

Je ne veux pas souffrir plus longtemps, là !.

GERVAISE.

Ah ! bah ! vous souffrez donc messire ? et pour vous guérir quelle herbe de la Saint-Jean comptez-vous donc prendre ?...

FRANÇOIS, le tutoyant.

Ce n'est pas une herbe, mais une églantine, micheule... et une églantine des plus fraîches que je veux cueillir sur tes joues...

GERVAISE, le regardant.

Mes joues ne sont pas un jardin, messire !... allez ailleurs faire vos bouquets, moi je ne salue...

FRANÇOIS, le regardant.

Te sauver !... pas avant du moins que tu ne m'aies donné un rendez-vous chez toi...

GERVAISE.

Chez moi !... où cela chez moi ?.

FRANÇOIS.

Mais là... dans ta boutique, sur le pont Notre-Dame.

GERVAISE.

Ah !... vous savez aussi, à présent, où je demeure, mon bel enjôleur !

FRANÇOIS, à Gervaise qui se défile.

Et je ne te lâche pas que tu ne m'aies accordé mon rendez-vous.

GERVAISE, avec un léger frisson.

Oh ! non Dieu ! mais c'est affreux cela de tourmenter ainsi une honnête fille ! (Avec orgueil.) Monsieur le camarade de votre ami, venez donc à mon secours.

JEAN MAROT, montrant.

Impossible, Mademoiselle, l'ami serait dans le cas de battre le camarade.

FRANÇOIS, à Gervaise.

Où vas-tu maintenant, voyons ?

GERVAISE.

Chez ma marraine, rue de la Lanterne.

FRANÇOIS.

Et quand reviendras-tu ?

GERVAISE.

Je ne reviendrai jamais !

FRANÇOIS.

Alors, nous allons ensemble chez notre marraine !

GERVAISE.

Oh ! par exemple !

FRANÇOIS.

Quand reviendras-tu donc ?

Gervaise.
Si je vous le dis, vous me le-jurez-pas?... Vous me le-jurez?...
François.
Foi de gentilhomme!... foi de bachelier, veux-je dire!... de même que tu me jureras, toi, que tu reviendras?... Eh bien?
Gervaise.
Eh bien, je serai revenue... dans une heure.
François.
Dans une heure... merci, Gervaise!...
Gervaise, se metant.
Et adieu!
François, lui serrant les mains.
Non, au revoir?...
(Il le suit des yeux, tandis que de son côté Jean Marot le regarde en souriant, à ce moment, Bellemeur partit à cheval sur le sieur d'Archev.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, BELLEMEUR, puis PIEDEFER, ANCIEN.
Bellemeur, apercevant François et Jean Marot.
Ils sont encore là?... Vivat!... (Il fait signe aux archers d'attendre, et se dirige vers la maison de François qui paraît pâle et les mains courtoisées à l'entrée.) Eh bien, maître, qu'avez-vous entendu?...
Piedfer.
Rien?... Si j'avais ouvert la porte ou la fenêtre, elle m'aurait aperçu, et elle se serait enfuie; mais, j'ai vu, et cela me suffit, [avec un geste de menace à François qui rit avec Jean Marot.] Ah! l'ami! beau bachelier, vous aimez, et l'on vous aime... (Les archers s'arrêtent à l'entrée.)
François, à Jean Marot.
Et maintenant... puisque j'ai concédé une heure à moi...
Piedfer, à part.
Ah!... c'est dans une heure!...
François, adressant la parole à Jean Marot.
En attendant le retour de ma belle mercière, je veux m'en aller avec toi...
Piedfer, d'un ton amical.
Où vous ne comptez pas aller, je vous jure, mes fiens écarter!... (Jean Marot.) Arrêtez-moi ces deux hommes!... (Les archers s'arrêtent vers François et Jean Marot, qui restent immobiles d'embarras.)
François, à Jean Marot.
Hein?... As-tu entendu? arrêtez-moi ces deux hommes... Ah! ah! ah!... mais où prenez-vous ces deux hommes, s'il vous plaît, monsieur le prévôt?
Piedfer, aux archers.
Allons!... j'ai dit. Obéissez!...
Bellemeur.
Oui, oui... obéissez!...
François, montrant les archers.
Un instant, messire prévôt... vous avez dit, c'est très-bien; mais je ne serais pas fâché de dire aussi un peu, moi. C'est donc véritablement à vous que vous en avez?... Fort bien; mais pourrait-on avoir à quel propos?
Piedfer.
Je ne dois compte de ma conduite qu'au roi et au parlement, sire Ecuyer... Je ne commencerai donc pas avec toi...
Jean Marot.
Hein?...
François, avec colère.
Avec toi!... (Marchant sur le prévôt, qui recule.) Sire prévôt des marchands... sais-tu qu'il n'y a à Paris que deux hommes qui aient le droit de me dire toi, et que ces deux hommes sont le duc Charles d'Orléans, mon père, et le roi Louis XII, mon oncle?
Piedfer, reculant.
Qu'entends-je?
Bellemeur, à part.
C'est le comte d'Angoulême!... (Apercevant les archers.) Mais reculez-vous donc, marauds... Vous voyez bien que vous gênez le passage de monseigneur le comte.
Piedfer, s'éclairant.
Monseigneur... veuillez crier.
François.
Il suffit! monsieur le prévôt; je veux croire que tout ceci n'est que la suite d'une erreur ridicule... Mais, à l'avenir, je vous prie, ne prenez plus des prétextes pour des rancunes. (A Jean et à François.) Viens-tu, mon cher Marot?
(Il disparait par la droite, en parlant à Jean Marot.)

SCÈNE VI.

PIEDEFER, BELLEMEUR, LES ARCHERS, puis PICOLET.
Piedfer, terrifié, à part.
Le comte d'Angoulême... mon rival!... Oh! mais je n'ai donc

plus alors qu'à dévorer ma rage et ma honte en silence!... Ger-
vaise sera à lui... et moi... moi... (Il semble attendre sur un banc à droite.)
Bellemeur, à part, se frottant.
Le maître n'est pas content... ni moi non plus, et il y a de quoi... car si la belle mercière lui passe devant le nez... par contre Toison le brune... (On entend un cri.) Mais quel est ce cri?... On dirait que ça part de dessous le pont... (Il recule perché sur le bord de son cheval de passage, mesurant rapidement.) Tiens... c'est ce péageur d'apprenti.
Picolet, s'arrêtant au milieu, il est pâle et se débâille.
Ah! messire le prévôt est là!... tant mieux!... (Il court à Piedfer.)
Bellemeur.
Mais qu'a-t-il donc?... Courrez il est pâle!...
Picolet, tournant l'épaule de Piedfer.
Messire le prévôt!... messire le prévôt!...
Piedfer, se relevant.
Hein? Qu'est-ce, drôle?...
Picolet.
Oh! appelez-moi drôle, va! rien... brigand même, après, si vous voulez... ça n'est bien égal... L'important, d'abord, est que vous entendiez ce que j'ai à vous dire... si vous voulez éviter un grand malheur!
Piedfer.
Un grand malheur?...
Bellemeur, à part.
Quelque farce encore.
Picolet.
Voilà!... c'est que j'ai tant couru, voyez-vous... que j'en ai les poumons qui regimbent.
Piedfer.
Eh bien?...
Picolet.
Eh bien!... eh bien!... j'étais là, sous la première arche du pont à pêcher tranquillement, à l'ombre... Ça commençait à monter... vrai! ça mordait... lorsque tout à coup je sens une pierre qui me rebondit sur la caboche... Je jure un peu, et je regarde au loin, autour de moi, m'imaginant d'abord que c'est une plaisanterie, assez mauvaise, d'un camarade; mais au même instant encore une pierre!... et qui m'écrase le nez, cette fois, de haut en bas... Pour le coup, je relève la tête... et qu'est-ce que j'aperçois au-dessus de moi... dans le milieu du pont, parmi les charpentes et les poutres?... Une crevasse, une énorme crevasse, qui semblait grandir encore à vue d'œil sans s'élargir le moins du monde de ce que je la regardais, comme pour me dire : va-t-en de là, petit, il n'est que temps.
Bellemeur, à Piedfer.
Eh! eh! s'il ne mont pas... dites-leur, maître?
Piedfer.
Laisse donc!... Quelque songe creux.
Picolet.
Tu songe creux! Ah! c'est comme ça, messire prévôt, que vous recevez les avis qu'on vous apporte, quand il s'agit de la vie de plus de trois cents personnes!... Eh bien! merci... eh voilà un de magistrat qui magistrat joliment!... Mais je suis charpentier de mon état, vous le savez bien, et si je ne travaille pas souvent, je regarde quelque-fois travailler les autres; et si je vous disais que, du train dont ça y va là-dessous, je gagnerais ma tête que le pont n'en a pas pour plus d'une heure à rester debout.
Bellemeur, à part.
Une heure!...
Piedfer, avec calme.
Une heure!... (Après une seconde de réflexion.) Pardon!... Si si! je te crois... entends-tu l'amus... je te crois!... et je te remercie de ton avis.
Picolet.
A la bonne heure, donc!... Alors vous allez prendre vos mesures, n'est-ce pas? Quant à moi... (Il se retire.)
Piedfer, s'éclairant.
Où vas-tu?
Picolet.
Où je vais? C'est bête... mais dire à ma Toison et à ma-melle Gervaise de déguerpir au plus vite. Le plus beau de mon prochain, à moi, c'est ceux que j'aime!...
Piedfer.
Attends un peu!... j'ai encore besoin de toi. (A Bellemeur.) Bellemeur? (Il se retire.)
Picolet, à part.
Il a besoin de moi!... mais ma Toison en a bien plus besoin que lui!... de moi, je pense.
Bellemeur, bas, à Piedfer.
Comment!... maître... vous voulez... mais si le pont s'éroule pourtant?

PIÉTRER, tremblant et bas.

Fais ce que je l'ordonne.

(Indigné, se relevant de sa chaise et se dirige vers les Arches qui sont au fond.)

PIÉTRER, se levant à l'écart.

Et puis... c'est-à-dire, vos réflexions!... vingt mille charrettes de diable!... vous êtes kangà votre maître en latin peut être fait; monsieur le prévôt!

BELETTEUR.

Tu crois, mon ami... oh, bien...

(Le Bèletteur, qui vient d'appeler à lui de loin, s'approche de lui.) Tu n'es en faitant sur la barbe. Les serons le serons de même instant.

PIÉTRER, passant au en route.

Ah! handits!

PIÉTRER, à Bellemeur et ses archers.

Allez! allez! Entendez ce misérable qui veut ramener de la sottise d'homme... portez-le là, chez moi... au fond de tout grand ruisseau, entendez-tu Bellemeur, les potées qu'on est en train de faire!

BELLEMEUR, à ses archers.

Mais si le pauvre s'en va...

PIÉTRER, se relevant de sa chaise et se dirigeant par la porte.

Kah!... à l'air... *(S'adressant à Bellemeur.)* Eh! sur-je le prévôt un peu, valet! et m'obéirais-tu?

(Il s'adresse à ses archers et les Arches, qui sont assis sur la terre.) Vous êtes là, à l'air de vous amuser de ce que je vous dis!

SCÈNE VII.

PÉTRER, GERVAISE, par là BASIACUS, par tout le monde.

GERVAISE, par tout le monde.

Ah!... si elle malade se lit son chiffre... ça va, ça vient... en faitant tous les autres avec elle!... *(S'adressant à Gervaise.)*

GERVAISE, à l'air de se plaindre.

Qu'est-ce que vous voulez?

PÉTRER.

En fait... un seul mot... Gervaise!

GERVAISE.

Merci, je n'ai pas de temps à perdre.

PÉTRER.

Gervaise... puis c'est de l'air à parler au vent!

GERVAISE, se relevant.

Comment cela?

PÉTRER.

Écoutez-moi, Gervaise... Voulez-vous être à moi... voulez-vous être ma femme?

GERVAISE.

Votre femme, monsieur prévôt? Vous en êtes sûr? Ah! ah! ah!

PIÉTRER, avec le point.

Gervaise!

GERVAISE, à l'air de se plaindre.

Entrez!

PÉTRER.

Ah! nom de ce que vous voulez le plus au monde, Gervaise... décrivez-moi... et voyez me donner la main, j'ajusterai tout!

GERVAISE.

Oubliez si vous voulez, monsieur prévôt, ça va être bien égal... mais au nom de ce que j'aime le plus au monde, je ne vous quitte jamais!

PIÉTRER, à l'air de se plaindre.

Écoutez!

GERVAISE, à l'air de se plaindre.

Bonne nuit, monsieur le prévôt!

(Indigné, se relevant et se dirigeant vers la porte.)

PIÉTRER, à l'air de se plaindre.

La comédie... Ah! elle se joue bien!

(Il se dirige vers la porte et se plaint.)

PIÉTRER, à l'air de se plaindre.

Eh bien, donc, que tous les deux s'accomplissent à tous deux... Ah! comte François... tu n'es ni allé bou à Florence, ni ah! ah! va donc au pays de la ruelle, petite fée! tu ne te doules pas que c'était de la ruelle... Mais tous ces malheureux la ruelle... qui vont peindre elle... avec lui... ces femmes, ces vic... ah!... (se relevant et se plaint.) C'est ah!... c'est ah!... il faut se garder de la... ah!... Mais, non, mille fois non!... et qu'en faitant pour aller... une vengeance je devrais laisser s'enflammer tout Paris devant moi!

(Les deux hommes parlent tout à coup et se dirigent vers la porte.)

PIÉTRER, à l'air de se plaindre.

Ah! Satan accompli son œuvre!

(Les deux hommes parlent tout à coup et se dirigent vers la porte.) Le voilà en route! au fond de tout le monde et le peut le faire... Gervaise... Le voilà en route! au fond de tout le monde et le peut le faire... Gervaise... Le voilà en route! au fond de tout le monde et le peut le faire... Gervaise...

LA PORTE.

Sauvez-les! sauvez-les!

PIÉTRER, à l'air de se plaindre.

Ah!

PIÉTRER, à l'air de se plaindre.

Où... où... que je les sauve moi!

BELLEMEUR et PIÉTRER, se relevant.

L'apprenti!

PIÉTRER, de loin.

Messire prévôt, il y avait un feu à votre cave... la comédie s'est ensauvée!... Et maintenant, messieurs... sur un grelin qui pouvait empêcher la mort de ces braves gens, ça se l'avait prévu... sur au prévôt... à l'air... à l'air!

(Bellemeur et Piétrer, se relevant.) Messieurs, vous êtes là, à l'air de se plaindre de ce que je vous dis!

TOUT.

À l'air... à l'air!

(Le Bèletteur se précipite sur Piétrer et le pousse vers l'eau.) Bellemeur, Gervaise et l'air de se plaindre.

ACTE II.

SEPTIÈME TABLEAU.

LA MARGUERITE DES MARGUERITES EN 1830.

L'incendie des jardins du palais des Tournelles. — À droite, le palais. — L'air de se plaindre au fond, et de l'air. Tapas de gaz.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS I^{er}, MARGUERITE, LA DUCHESSE DE BEVERS, LA DUCHESSE DE BUISS, BASNIET DE MONTPEZAT, LES PHÉRIERS, M. MOULIN, PIERRE LASCOUR, CALICHTE.

(Les deux hommes parlent tout à coup et se dirigent vers la porte.) Messieurs, vous êtes là, à l'air de se plaindre de ce que je vous dis!

FRANÇOIS I^{er}, à l'air de se plaindre.

Allez, pages!... emportez encore de malvoisie cette belle ruine, l'ensée rhème de Beauvillain... la l'ingrat Beauvillain nous a quittés, malgré nous, pour retourner dans sa brûlante patrie... du moins, n'est-il pas vrai, Marguerite, ma nièce, il nous a laissés vraiment là... dans ce précieux travail, une partie de son âme...

MARGUERITE.

Aussi, lorsqu'il nous abandonne ainsi, n'avez-vous qu'un mot à dire pour que l'homme restât là où l'âme est restée...

MONTPEZAT.

Madame Marguerite de Beauvillain... il faut que la fortune revienne à Paris après avoir été longtemps à l'étranger... n'est-ce pas, madame, n'est-ce pas, madame... il devrait se souvenir qu'il n'y a qu'un seul homme au monde!

FRANÇOIS I^{er}, à l'air de se plaindre.

Et un empereur Charles-Quint, Montpezat... vous l'oubliez peut-être.

MONTPEZAT, à l'air de se plaindre.

Ma foi! oui, sire... je l'oubliais... Quand je contemple le soleil, moi, je ne me vois pas plus que la lune existe.

FRANÇOIS I^{er}, à l'air de se plaindre.

Flâuteur!... et tu ne te souviens pas non plus, alors, qu'il arrive parfois à la lune d'éclipser le soleil?

MONTPEZAT.

Qu'est-ce que cela prouve... que par accident, ces jours-là, le soleil n'est pas en train de s'éclipser?

BELLEMEUR, à l'air de se plaindre.

Et qu'il fallait de l'usage à Paris, par vrai, Dick.

MONTPEZAT.

Attends, moi... j'en vais aller te tirer les oreilles...

FRANÇOIS I^{er}, à l'air de se plaindre.

Pourquoi donc, Montpezat! Calichte a raison... Il est des grandes que l'appâtait... même les plus grands hommes... messieurs les pages de Marguerite... il nous envoie qu'on dans leurs désirs... ils ont près d'eux, pour les soutiens, quelques-uns d'eux...

MONTPEZAT.

Cumque le roi sire à dame Marguerite, hern... Des Perriers!

LES PHÉRIERS, les deux autres de Marguerite.

Où... où!... et il est son frère... il a le droit de l'aimer, lui!... (à eux) et de le lui dire.

ROMMÉT, à Caillotte.
Cependant, si votre majesté regrettait sérieusement à Paris l'absence de Beauveault, que votre majesté me fasse un signe... et, avant un mois, de gré ou de force...

CAILLETTE, étonnée.
J'aurai réussi.
L'air!...
A gauche, ou à droite.
L'air!...
Un pied de nez long d'un aune.

Maraud!...

FRANÇOIS 1^{er}.
Allons! toi aussi, mon brave Romméat, tu te fâches de ce que Caillotte nous dit des vérités en riant!... Eh! eh!... n'as-tu pas son droit, voyons, à ce pauvre fou, de par la bonne qu'il a et l'esprit qu'il pourrait avoir?

MONTPELAT.
Ah! ah! ah!... très-joli le mot!... très-joli, fais-en comme cela, bouffon!...

CAILLETTE.
Oui, quand vous ne ferez plus de courbettes, seigneur de lâche écaille.

Hein?

FRANÇOIS 1^{er}, à Romméat.
D'ailleurs, nous ne doutons pas de votre courage, monsieur l'amiral... et, s'il s'agissait d'une flotte ou d'une ville, la proposition que vous nous faites si poliment d'effacer un de nos regards, nous l'accepterions sans hésiter, mais... un artiste, un homme de génie, un grand homme enfin, qui aime son pays et qui veut y vivre... ne s'élève pas d'assaut comme une cascade.

CAILLETTE.
Où que mettrais-je du pain Notre-Dame...
FRANÇOIS 1^{er}, riant.

Ah! ah! vous le voyez, messieurs, il ne respecte même pas son maître, ce Caillotte!... Il me raille sur mes aventures de jeunesse, il se moque de moi, et moi je ne suis que le pauvre... Mais voilà l'honneur de la séance du Parlement, nous allons tous quitter, messieurs!...

Déjà, sire!

FRANÇOIS 1^{er}.
Le reproche est aimable, belle musique... mais, quelque heureux que se trouve le roi de France, par cette riante journée d'été, dans son jardin du palais des Tourneilles... près de sa fleur bien-aimée et des plus jolies femmes de sa cour... il faut pourtant, vous en conviendrez, d'urgence, que le roi de France songe un peu aussi à son peuple... Nous sommes en paix pour l'instant, Dieu merci!... eh bien! je profiterai de cette heure pour m'occuper de certains grands projets que j'ai depuis longtemps en tête. (A Paris lesot.) Monsieur Pierre Lesot, chemin faisant, vous me soumettrez vos plans, entendez-vous, pour la réedification de Louvre... (A Marguerite.) Si notre bonne sœur, la Marguerite des Marguerites, s'occupait de faire bâtir des maisons de charité, elle... moi, je bâtis des palais!... A chacun sa part, n'est-ce pas, messieurs? à vous d'habiter les pauvres, à moi de loger les rois!... Oh! vous verrez cela, messieurs, nos châteaux de Chambord et de Saint-Germain, comme ils sont déjà superbes... et Fontainebleau, que notre grand maître le Primaticci enrichit chaque jour de ses savantes peintures!... Ah! madame la reine ne veut plus passer l'été à Paris, elle, maintenant qu'elle a pris goût à venir parmi toutes ces magnificences... et quand les luthériens nous laisseront quelque répit... avec tous ces riches ennus qu'ils nous causent par leurs méchants livres... je compte bien, mesdames, que vous nous accompagnerez près de madame la reine... pour nous féliciter de vous et de sauter à son exemple!... (Les deux d'écailles.)

MONTPELAT, avec enthousiasme.
Oh! sire!... pour ma part, mes amusements, palais, tableaux, festins!...

CAILLETTE.
Festins, surtout!...

MONTPELAT.
Je suis prêt à tout admirer, les yeux fermés...
CAILLETTE.

Et la bouche ouverte!
MARGUERITE, prenant le bras de François 1^{er}.

Sire!
FRANÇOIS 1^{er}.
Migouotte!...

MARGUERITE.
Des ennuis que vous supportez, dites-vous, certains méchants livres... pour les plus vite rabâcher, pour quoi ne pas mépriser les livres?

FRANÇOIS 1^{er}.
Le mépris ne suffit pas toujours pour punir, ma sœur... je suis bonhomme... je suis gai... je dois donc mettre un frein au mal qui menace d'envahir et mon honneur et mon royaume...

MARGUERITE, indignée.
Mon frère!...

FRANÇOIS 1^{er}.
Assez, Marguerite, assez!... je punis votre indulgence au sujet de ces ouvrages dont les doctrines funestes commencent à se trop répandre en France... mais cette indulgence, il vous devrait suffire que je la blâme... pour ne plus me la laisser voir jamais!

DES FERRIERS, les à Des Ferriers.
Tu as entendu?...

DES FERRIERS.
An n'a rien entendu... je vois... elle a des larmes dans les yeux...

CAILLETTE, riant.
Rien allées maudits,
Tradés!

On vous chassera,
Tradés!

FRANÇOIS 1^{er}, riant, regardant Marguerite.
Mais qu'est-ce, ma sœur!... vous voulez pleurer... je crois?...

MARGUERITE.
Le temps efface les plus beaux tableaux, mon frère; il épargne les larmes superflues.

FRANÇOIS 1^{er}, lui prenant la main.
Marguerite!...

MARGUERITE.
Pardou, sire...
FRANÇOIS 1^{er}.

Pardou?... Eh bien, non, pardou!... J'emporte ce tout sur mes lèvres, dignement!... (Marguerite s'écroule avec joie sur les bras de François 1^{er}.)

DES FERRIERS, qui s'agitent avec bruit.
O deux anges descendus du ciel!...

CAILLETTE, étonné.
Humiliés maudits,
Tradés!

On vous chassera,
Tradés!

DES FERRIERS, se querellant avec bruit.
Te lairas-tu, langue de vipère!...

CAILLETTE, riant.
Aïe! aïe! aïe!... Au malin!... un bon pote qui se change en une vilaine fusille.

FRANÇOIS 1^{er}, regardant Marguerite.
Au revoir donc... Nous vous baissons en bonne compagnie, j'espère... vos poutres chères et vos jolies coiffures... J'espère donc ensemble maintenant à votre aise... le roi ne vous gênera plus!

MARGUERITE.
Oh! sire!...

FRANÇOIS 1^{er}, qui salue les deux d'écailles et Des Ferriers et Des Ferriers et Des Ferriers.
Et plus de larmes sur tout!... (A Marguerite.)

CAILLETTE, riant.
C'est ce que nous venons... Ah! messieurs les Ferriers, j'ai des poutres chères, comme on vous appelle, vous sont mises de nouveau le bras du pauvre Caillotte!... (Il s'écroule sur ses bras en pleurant.) Madame Caillette, ma de Mademoiselle Caillette qu'en ramenant ce petit livre dans la chambre du roi, je ferai dire à tous ceux qui me détestent... Un culot! j'écrite tout le monde, si je fais du mal à tous, mesdames des Ferriers en aura donc su par!... Eh! eh!... (Il s'écroule.) Allons! viens, truck! viens qu'on te jette au ciel!

MARGUERITE.
Oh! sire!...

FRANÇOIS 1^{er}, qui salue les deux d'écailles et Des Ferriers et Des Ferriers et Des Ferriers.
Et plus de larmes sur tout!... (A Marguerite.)

CAILLETTE, riant.
C'est ce que nous venons... Ah! messieurs les Ferriers, j'ai des poutres chères, comme on vous appelle, vous sont mises de nouveau le bras du pauvre Caillotte!... (Il s'écroule sur ses bras en pleurant.) Madame Caillette, ma de Mademoiselle Caillette qu'en ramenant ce petit livre dans la chambre du roi, je ferai dire à tous ceux qui me détestent... Un culot! j'écrite tout le monde, si je fais du mal à tous, mesdames des Ferriers en aura donc su par!... Eh! eh!... (Il s'écroule.) Allons! viens, truck! viens qu'on te jette au ciel!

MARGUERITE.
Oh! sire!...

FRANÇOIS 1^{er}, qui salue les deux d'écailles et Des Ferriers et Des Ferriers et Des Ferriers.
Et plus de larmes sur tout!... (A Marguerite.)

CAILLETTE, riant.
C'est ce que nous venons... Ah! messieurs les Ferriers, j'ai des poutres chères, comme on vous appelle, vous sont mises de nouveau le bras du pauvre Caillotte!... (Il s'écroule sur ses bras en pleurant.) Madame Caillette, ma de Mademoiselle Caillette qu'en ramenant ce petit livre dans la chambre du roi, je ferai dire à tous ceux qui me détestent... Un culot! j'écrite tout le monde, si je fais du mal à tous, mesdames des Ferriers en aura donc su par!... Eh! eh!... (Il s'écroule.) Allons! viens, truck! viens qu'on te jette au ciel!

DES PERRIERS, en regardant Marguerite qui s'approche avec les dames.

Partir!... que dis-tu là, ami?... partir!... mais restez-là donc!... est-ce possible?... Va! va!... Si, quoiqu'en pleurant, on a parfois la force de quitter sa patrie... elle... elle... quand on la connaît... quand on l'aime... oh! l'on se doit lui dire adieu qu'on mourant!...

SCÈNE II.

MARGUERITE DE NAVARRE, LA DUCHESSE DE NEVERS, LA DUCHESSE DE GUISE, DES PERRIERS, DU MOULIN, CATHERINE DE MÉDICIS.

MARGUERITE, s'approche.

Eh bien, messieurs!... que disiez-vous là tout bas?... quelques méchancetés contre nous sans doute?...

DES PERRIERS.

Où! madame...

DU MOULIN.

Sa Majesté la reine de Navarre sait trop bien que devant elle la plume la plus amère s'écrasait, la volé la plus mordante s'éteignait!...

LA DUCHESSE DE NEVERS.

Où, où!... c'est-à-dire que vous ne nous épargnez pas plus que les autres, messieurs, quand l'idée vous en prend!... Il n'est pas jusqu'à vos compliments qui ne s'efforcent en caressant... Témoins ce méchant monsieur Clément Navot, qui m'accordait un peu d'esprit, c'est vrai... mais qui ne trouvait les yeux verts... (Tous deux.) Comptez-en ça? n-ou jamais vu dire à une femme qu'elle a les yeux verts?...

DU MOULIN, à Des Perriers.

Ah! s'il n'avait jamais dit que cela... Patrice Clément Navot!...

DES PERRIERS, s'écarte.

Où!... on l'a exilé déjà de la cour, lui!

MARGUERITE, s'approche de Des Perriers.

Monsieur Des Perriers, qu'avez-vous donc.

DES PERRIERS.

Rien, madame.

MARGUERITE.

Si... si... où! je vous devine... Ce nom... ce nom cher à votre cœur qu'on a prononcé devant vous... Oh! mais Clément Navot ne sera pas longtemps exilé... je vous le jure... ou c'est donc que le roi ne m'aime plus!...

DES PERRIERS.

Oh! madame... vous ne vous laissez donc pas de nous accueillir de vos bienfaits!...

MARGUERITE, s'approche.

Mais Sa Majesté nous a laissé notre liberté pour que nous en profitions... n'est-ce pas, mesdames?... On est à ravir ici, au milieu de ces fleurs, à l'abri de ces arbres... nous allons nous amuser... là... puis une de nous ou l'un de ces messieurs, selon l'usage, lors de nos réunions intimes, nous dira un de ces contes... que je recueille précieusement ensuite!...

DES PERRIERS.

Et qui, si spirituellement écrits par vous, madame, deviendront un jour l'un de nos plus jolis livres, sous le nom des Contes de la reine de Navarre.

MARGUERITE.

C'est bien possible!... monsieur Des Perriers! après tout... Pourquoi une princesse n'écrirait-elle pas?

DU MOULIN.

Cela vaut certes mieux, madame, que de médire!...

M^{ME} DE NEVERS.

Comme madame Catherine de Médicis, par exemple.

UN PAGE, s'approche.

Son Altesse madame Catherine de Médicis.

MARGUERITE.

Elle! ici!...

LA DUCHESSE DE NEVERS.

Ah! tant pis!... elle est si méchante!

MARGUERITE.

Oh!... ma cousine!... elle est la belle-fille du roi!...

DU MOULIN, à la Duchesse.

Et elle est méchante, double raison de la craindre.

SCÈNE III.

LES MÈRES, CATHERINE DE MÉDICIS.

Catherine arrive en promenant un regard à la fois bas et haut sur ses yeux. Elle s'approche de Marguerite et lui prend la main.

CATHERINE.

Pardieu... belle reine... vous dérangerai-je, par hasard?

MARGUERITE.

De tout, madame!...

CATHERINE.

Ah!... c'est qu'il me semblait qu'à mon approche... il s'était fait un silence!...

MARGUERITE.

Tel que le doit causer le respect qu'on vous porte, madame!...

CATHERINE.

Ah!... c'est à cause du respect!... alors, vous, belle reine, près de qui, assurez-vous, on se plaît tant à causer et à rire!...

MARGUERITE.

Moi, madame!... tant en me faisant respecter!... je suis heureuse qu'on m'aime!...

CATHERINE, à Marguerite.

A merveille!... où! l'on a bien raison de dire que vous êtes aussi bonne qu'aimable, madame!... (Lui prend la main.) Alors... puisqu'il est convenu que je ne gêne personne... que laissez-vous? ou plutôt, qu'allez-vous faire, mesdames!... je vous prie quand je suis arrivé?...

LA DUCHESSE DE NEVERS.

Sa Majesté la reine de Navarre allait nous dire un de ses contes, madame.

CATHERINE.

Vraiment!... ah! vous vous contentez de contes à dire vous!... [Regardant Des Perriers et Du Moulin.] Et ces messieurs en content aussi? sans doute!... Oh! mais c'est tout à fait charmant, cela... et que j'ai donc eu là une meilleure idée de venir au palais des Tournelles pour entendre de jolis contes, à la mode! Car, j'espère bien, madame!... que vous ne tarderez pas à commencer votre récit!...

MARGUERITE.

Soit, madame!... puisque vous présumez que vous ne vous y ennuyerez point!...

[Elle fait un signe; les Pages, qui se tenaient au fond, s'avancent et déposent des bougies sur le devant de la scène en forme de cercle.]

CATHERINE, à part.

Je n'ai pas rencontré Caillotte sur son route!... Oh! il aura exécuté mes ordres... Je l'ai généralement payé!...

MARGUERITE, qui s'est mise en milieu, regardant à Catherine une place à côté d'elle.

Quand vous voudrez, madame!...

DES PERRIERS, s'avançant sur l'herbe à côté de Du Moulin.

Le démon près de l'ange... n'est-ce pas ami?... Oh! tiens... regardez-les bien toutes deux!... N'est-ce pas que sur le visage de l'une on lit toutes les vertus, tandis que dans les traits de l'autre, au contraire!...

DU MOULIN.

En effet!... il y a du tigre dans cette tête!... Oh! si elle devient jamais reine... malheur à ceux qui gêneront sa route!...

DES PERRIERS.

Oui, comme déjà, malheur à ceux qu'elle hait.

CATHERINE, à Marguerite.

Bien! nous écoutons, belle reine!...

TOUTS.

Nous écoutons!

MARGUERITE.

C'était en Italie, à Cremonne, un jeune gentilhomme, nommé messire Jean Pierre, ayant rencontré, en se promenant dans la ville, une dame jeune et belle, en devint tout d'un coup si éperduement amoureux, qu'il n'eut point de pain ni de trêve qu'il ne sut quelle était cette dame... Or, il advint que notre gentilhomme, en cherchant ainsi de tous côtés à se renseigner, sans vouloir la compromettre, sur le compte de celle à qui il pensait toujours, il advint, dis-je, qu'un beau jour, par hasard, notre amoureux entra justement dans la maison qu'habitait la dame, et que, mieux encore, il se trouva en face d'elle. A l'aspect de ce pauvre galant, qui, tout pâle et tout décontenancé, la regardait sans trop oser lever les yeux, la dame qui, quoique bonne tête femme d'ailleurs, avait eu outre le bon sens de mépriser une prudence ridicule, la dame, donc, se contenta de dire en souriant doucement: « Est-ce à mon mari, monsieur, que vous desirez parler? » A ces mots prononcés d'une voix qui lui allait au cœur, pour le meurtrir en même temps, car il avait espéré bien plus qu'il n'avait craint, — comme cela arrive lorsque l'on aime, — de trouver dans l'objet de son amour, une personne en position d'accepter sa main, notre gentilhomme devint à plus muet et plus immobile que jamais, ce que voyant la dame, elle sourit de nouveau, attendant encore que l'étranger prit la force de répondre. Mais à la grande surprise de la dame, voilà que le jeune homme, au contraire, la salua respectueusement et s'enfuit. Quelques jours s'étaient passés depuis cette entrevue, que la dame avait presque à peu près oublié, — ainsi qu'une honnête femme doit oublier tout ce qui ne touche pas son ménage, — lorsqu'un matin une vieille servante inconnue vint lui remettre un billet, dont la lecture la fit tressaillir. Ce billet qu'on venait de lui remettre, était du gentilhomme. Il apprenait à la dame

qu'il se mourait, et qu'avant de mourir il la suppliait de venir le voir. La dame se rendit donc au dé-là de ce malheureux d'ont, si innocemment, elle causait la mort. Oh! il ne lui avait pas manqué, quand elle arriva près de lui, l'âme du pauvre gentilhomme se disposait déjà à quitter son corps. Cependant, à la vue de celle dont la remembrance dans sa vie avait été pour lui à la fois un bonheur et si cruelle, notre jeune homme se ranima un instant. Je vous avertis, chère amie, murmura-t-il, et j'en mourrai, puisque je ne puis en vivre... Pour l'amour de Dieu, ne me donnez-vous pas un baiser au front avant que je ferme les yeux? La dame, tout en larmes, posa ses lèvres sur ce front déjà glacé qui réclamait son baiser. Et le gentilhomme rendit l'âme dans un soupir. Et voilà comme qu'un accident, une humilité seronne devint infidèle, en pensant, à son mari, pour son mort... Car, depuis ce temps, quoiqu'en demeurant toujours sage comme par le passé, jamais la dame n'a aimé plus que celui à qui elle avait donné un baiser... et qui lui avait donné sa vie.

TOUTES LES DAMES.

Bonne! bonne! très-joli! très-joli!

DES FEMMES, avec jalousie, s'adressant aux hommes.

Oh! qui... qui... une reine... plus que joli... voilà plein de cœur! plein de sentiment... plein de poésie!...

DEMOISELLE, aux deux Perriers, qui Catherine regarde.

... Des Perriers!

CATHERINE, seule.

Oh! que de passion, monsieur des Perriers!... Oh! oh! tenez, j'aurais à me représenter réellement le triste héros du conte de Madame Marguerite, que je ne chercherais pas, en ce moment, d'autre figure que la vôtre!

[Toutes les dames et Marguerite regardent en silence des Perriers, qui reste décontenancé.]

CATHERINE, se levant.

Pour ma part, tout en rendant justice à la manière toute charmante dont madame de Navarre sait raconter, je vous avoue que je n'aurais qu'une faible estime à toutes ces histoires de romans... et tous les personnages ont toujours toutes les vertus... Je ne crois pas à cela, moi.

DES FEMMES.

Vous ne croyez pas aux vertus, madame?

CATHERINE.

A quelques-unes, si!... Mais au dévouement héroïque... à l'abnégation sincère... à l'âme d'élite!... A madame! Ce n'est point une calomnie, au moins que je me permets là, belle tante, mais une simple observation.

LA DUCHESSE DE PERRIERS, s'adressant à Catherine.

Encadrée dans une robe!

CATHERINE.

Il faut de l'esprit, beaucoup d'esprit pour tenter de la sorte d'aussi jolis mensonges... c'est mon opinion, madame, et c'est encore celle de tout le monde... tout le monde!

DEMOISELLE, à part.

Ah!... il y a un seul point.

CATHERINE.

La réputation de femme d'esprit à quelquefois son mauvais côté pour que l'on se, et la calomnie qui cherche à nuire sur tout...

MARGUERITE.

La calomnie!... que voulez-vous dire, madame?

DES FEMMES.

La calomnie est un serpent que les anges dévorent d'un regard, madame.

CATHERINE.

Vous croyez, ma chère... Ah! les anges sont si adroits que cela!

MARGUERITE, à Catherine.

Mais enfin, madame, que signifie?...

LA DEMOISELLE, adressant à Catherine qui arrive de l'extérieur.

Quelle! (à part) Ce que je disais... rien, chère reine... absolument rien!... (à part) Mais voyez donc, mesdames, je vous prie, comme ce pauvre Caillotte souffre d'un air boulevassé. — Qu'en-tu donc, bouffou?

CATHERINE.

J'ai, madame, que je suis bien le vaincu de ne pas savoir lire, puisqu'il paraît que cela fâche tous ceux qui le savent...

CATHERINE.

A quel propos nous dis-tu cela, et pourquoi es-tu si pâle?

CATHERINE.

Eh bien! je suis pâle parce que j'ai vu le roi en colère... et je vous dis cela... parce que si le roi est en colère, c'est qu'il a lu un petit livre qui s'est trouvé, je me suis occupé, sous sa main...

CATHERINE.

... Ah!

MARGUERITE, aux autres dames.

Mon Dieu!

CATHERINE.

Et... disaient-ou autour de toi le nom de ce petit livre?

CATHERINE.

Le nom?... des livres ont donc des noms comme les hommes?... C'est pour cela qu'ils sont si chers à moi!...

DES FEMMES.

Eh bien?...

CATHERINE.

Tiens!... cela vous intéresse, seigneur des Perriers... eh bien... ce livre s'appelle, je crois, le *Pommes-murdi*. Les noms et Catherine regardent des Perriers, qui se tourne vers elle.

CATHERINE, regardant le livre.

Mais voici le roi qui veut de ce côté... Oh! il n'a pas repris sa bonne figure... le maître!... savez qui peut! (il dégage sa robe.)

MARGUERITE.

Le roi! (des deux Perriers) Fuyez, ils s'agitent!

DES FEMMES.

Ma reine!...

MARGUERITE.

Fuyez, vous dis-je! j'appellerai, s'il le faut, la foudre sur ma robe.

DES FEMMES.

Vous laissez quand on vous supplie, madame... quand on vous accuse peut-être!... jamais!

MARGUERITE, se tournant vers Catherine qui se cache.

Prenez garde!

DES FEMMES.

Oh!... c'est elle qui a tout fait, j'en suis sûr!

LA DUCHESSE, se levant.

Le Roi!

DEMOISELLE, entraînant les Perriers.

Oh! viens... viens... ou tu es perdue!

DES FEMMES.

Eh bien! oui, je m'engagerai... mais pas avant que je sache quelle a-t-elle à enlever... reste là... reste! je le veux. (il sort dans un bruit de foule.)

CATHERINE, qui a écrit sur sa robe.

Ah!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS I^{er}, comte de BONNIVET, MONTPEZAT et ALBERT-LESTIBONNIÈRES.

FRANÇOIS I^{er}, à part, qui regarde.

Attendez-moi un instant, messieurs... je n'ai rien vu de nouveau... j'ai un mot à vous dire, madame... (à part) Les dames sont-elles toutes si pâles de peur?

CATHERINE, à part.

Voyons donc que fera ce bon poète pour le digne de ses rêves.

MARGUERITE.

Je vous prie, sire, de ne pas me permettre de vous pas d'abord, de vous demander pourquoi...

FRANÇOIS, à part.

Je suis ici pour vous interroger, madame, et non pour vous répondre.

MARGUERITE.

Mon frère, vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

FRANÇOIS.

Ah!... c'est que ce n'est plus le frère, mais le roi qui est devant vous en ce moment, madame.

MARGUERITE.

Et puis-je du moins demander au roi ce qui a pu lui faire oublier le frère?

FRANÇOIS.

C'est que Marguerite de Navarre a oublié, elle, et le roi est qu'elle me devint et le respect qu'elle se devait à elle-même!

MARGUERITE.

Sire! de telles paroles...

FRANÇOIS.

Sont méritées, madame, et je le prouve... Marguerite, je vous le disais encore de l'autre... votre indifférence envers certains gens... certains écrivains... est coupable, très coupable... et cependant, par affection pour vous, jusqu'à ce jour, je n'avais voulu voir dans votre excès de bonté... qu'une faiblesse excusable... mieux encore, qu'un défaut, parfois utile, aux rois de ce temps que je suis forcé trop souvent d'excuser. C'est à cause de vous... que j'ai permis que Clément Marot vécût dans l'exil, la peine plus sévère qu'il avait méritée... C'est à cause de vous que j'ai à l'heure encore... j'ai excusé que le Parlement rendit à la liberté ces Étienne Helet... ce Jeanne... et qu'on gardât cependant de tous les livres impies qui attendent dans vos royaumes!

Eh bien! Sire?...
MARGUERITE.

MARGUERITE.

FRANÇOIS.

Eh bien, madame, de quelle manière me récompensez-vous de toutes les grâces que je répands sur vous et sur ceux que vous protégez?.. Je vais vous le dire, car vous ne me le diriez pas. (Travail de lire de son portefeuille.) Voilà un misérable livre de satyres qui me jette à la tête de tous, moi... et le pays dont je suis le maître... Eh bien, ce livre, ce livre qui cache ses attaques sous le voile si lâche de l'anonyme... savez-vous qui en accuse d'en être l'auteur?... main dites, dites donc... le savez-vous, Marguerite?

Non, sire.

MARGUERITE.

FRANÇOIS.

Eh bien... Eh bien, c'est vous, madame! (Marguerite sursaute.)

DES PREMIERS, s'avançant tous en courtoisie.

Monsonge, sire! mensonge infâme! Celui qui a écrit ce livre, c'est moi... et je ne suis pas un lâche... entendez-vous, moi François! Car puisque c'est un crime de dire la vérité... en public, je suis bien puni... (Il s'écroule sur son lit et se frappe.)

MARGUERITE, étonnée et,

Malheureux!

(Tout le monde accourt vers le mourant, dont Marguerite tient la tête sur ses genoux. Marguerite est penchée sur lui.)

DES TERNES, les entrant.

Ma reine... vous souvenez-vous de votre conte?... Eh bien, je vous aimais, ma reine... Pour l'amour de Dieu, avouez que je mens, ne me donnez-vous pas un baiser?

MARGUERITE pose ses lèvres sur le front de son mari; puis se relevant lentement et passant du côté de la cheminée, elle se penche vers son mari; elle va à Catherine, demande l'avis de sa domestique et se retire.

Vous voyez, madame, qu'on peut mourir pour ceux qu'on aime!

(Catherine se retire en disant à son air hautain et dédaigneux.)

DUMOLEN.

Pas même une larme!... Ah! cette femme sera un jour le mauvais génie de la France...

(Tout le monde s'est retiré vers le fond, tandis qu'on rapportait le corps de son mari.)

HUITIÈME TABLEAU.

1572. — SOUS CHARLES IX. LA MAISON DE MAUREVERS SUR SAINT-JACQUES-DES-TOURNAI, PRÈS LA PORTE DE BUSSEY.

Une grande pièce au premier étage, intérieur du seizième siècle. — Au fond, de face, une cheminée avec l'alcôve derrière sur la rue. — A gauche, un lit, chaises, fauteuils, etc. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BESNE, PETRUCCI, CERTAUDE, puis MAUREVERS.

LE BESNE, entrant et prenant devant lui Certaude, et sort de Petrucci.

Enfer! je te dis, la vieille, que cela nous amène à la fin, de nous promener dans cette grande salle d'attente...

PETRUCCI, ardent et fier.

Oh! tu ne prend rien encore... Corps de Bacchus!... pas même un pauvre verre de grand vin.

CERTAUDE.

Mais, monseigneur... puisque mon maître est avec ses enfants... et que lorsqu'il est avec ses enfants, il décide qu'on le dérange.

LE BESNE.

Eh! tonnerre! nous nous dirangerais bien, nous, pour venir te voir! (Pendant ce temps.) Allons! va nous chercher le seigneur de Maurevers... et tout de suite... sarrise!

CERTAUDE.

Sarrise!... bonné du ciel!

MAUREVERS, paraissant sur le seuil de la porte à gauche.

Que se passe-t-il donc ici, s'il vous plaît? pourquoi ce bruit?

LE BESNE et PETRUCCI, vivants.

Maître...

CERTAUDE, vivante.

Maître, ce sont des seigneurs qui refusent de comprendre que vous avez défendu votre porte, et qui, tout en me traitant comme de vrais païens qu'ils sont...

Hein?

LE BESNE.

Oh!

PETRUCCI.

MAUREVERS, sur son lit.

Silence! je commande à tout, à tout... ces seigneurs étaient lors de vous insulter, car vous êtes une brave femme.

N'est-ce pas, maître?... Alors...
MAUREVERS.

MAUREVERS.

Aller! (Il montre la porte à droite.) Aller! (Catherine s'écroule, ce sera par la droite.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, puis CERTAUDE.

MAUREVERS, étonné.

Ah! ça, mesieurs, maintenant vous paraît-il de me dire pourquoi vous vous permettez de forcer la consigne de ma maison?

PETRUCCI.

Forcer!... oh! cher seigneur!... forcer!... quel vilain mot!... mais nous nous contentons de glisser sur la consigne... de glisser... parce que...

LE BESNE.

Eh! à quoi bon tant de phrases, Petrucci! Eh bien! Maurevers, nous tentons à vous voir tout de suite... parce que nous savons que c'est cette nuit le grand coup... et que par conséquent, comme nous supposons que vous avez des ordres pour nous...

MAUREVERS, se levant.

Vous ne vous trouvez pas le patient, en soit mal appris que vous êtes...

LE BESNE.

Hein?

PETRUCCI.

Oh!

MAUREVERS, les repoussant de lui.

D'attendre tranquillement ces ordres, ainsi que cela était convenu?

LE BESNE.

Maurevers, vous avez la parole rude...

PETRUCCI.

Un peu rude... un peu rude...

MAUREVERS.

Et quand on m'y contraint... j'ai la main plus rude encore... vous le savez, mesieurs. (Allant vers la porte.) Enfin, s'il vous plaît... vous voulez mes instructions, les voici: Allez boire dans ce cabaret, là bas, près la porte de Bussey... je vous y serai rejoint avant une heure.

LE BESNE.

Une heure!

PETRUCCI.

Oh!

MAUREVERS.

J'ai dit une heure... allez!

PETRUCCI, sortant.

Aller! (à sa femme.) Bah!... allons... mon cher le Besne!

LE BESNE, regardant Maurevers.

Ah! c'est égal! s'il n'était pas notre chef!...

PETRUCCI.

Et si nous n'avions pas besoin de lui... sans doute... (Murmure.) Au revoir donc, seigneur de Maurevers... dans une heure! (Petrucci entraîne Le Besne... et disparaissent par la droite.)

SCÈNE III.

MAUREVERS seul, puis BATHILDE.

MAUREVERS, se levant et sortant.

Oui, dans une heure, j'espère... madame Catherine m'a que fait instruire... et il me sera permis d'agir enfin... d'agir résolument!... Ah!... qu'il me tienne donc du pouvoir me venger à l'aide de ces protestants qui me méprisent, qui m'insultent... et que je hais! Ah! ils ont fait rejeter jusque sur mes enfants cette marque de réprobation que je porte, maurent-ils, au visage!... eh! bien, Huguenots maudits... mes enfants, je leur donnerai tant d'or... le vôtre... qu'en les voyant si braves, si beaux de paniers et de richesses, si l'on s'écarte encore sur leur passage, ce ne sera plus de dédain alors... mais d'admiration... d'envie...

(Il est seul, à droite, dans un fauteuil. Bathilde paraît à la porte de gauche.)

BATHILDE, tenant dans sa main un paquet de Maurevers.

Tête!

MAUREVERS, entrant.

Hein?... Ah! c'est toi, Bathilde!

BATHILDE.

Oui, c'est moi!... A quel pensiez-vous donc?... on dirait que je vous ai fait peur!...

MAUREVERS.

Peur, toi!... mon bonheur!... mon adoration!... ma vie!...

BATHILDE, se penchant à son oreille.

Tant que cela... et mes deux petits frères, Louis et Guillaume, que leur restera-t-il de ce bonheur, si vous ne donnez tout

voire cœur?... Il est vrai que, comme j'ai le double de leur âge, il est bien juste aussi que j'aie double part de tristesse... Mais, voyons, je veux que vous me confiez à quoi vous pensez, là, enfoncé dans votre fauteuil!... quand je suis entrée vous surprenez. Tenez, vous songiez à me donner un mari peut-être!...

MAUREVERS, *voix off.*

Un mari!... Que veux-tu dire, Bathilde?...

BATHILDE, *coiffee.*

Je veux dire, mon Dieu!... je ne vous rien dire, père!... Oh! d'abord, si vous me regardez ainsi avec vos grands yeux, je n'osera plus parler.

MAUREVERS, *les terminant les doigts.*

Eh bien, je ne te regarde plus. là... mais parle.

BATHILDE.

Eh bien, eh bien, père, puisque vous me permettez d'être un tout petit peu bavarde, je pensais... seulement...

MAUREVERS.

Tu pensais...

BATHILDE.

Que je m'en vais soulever dans cette grande maison, où, depuis ma sortie du couvent, je vis presque toujours seule, sans autres distractions que nos livres de religion, que je sais par cœur aussi comme mes livres... Vous nous permettez bien à tous quatre, il est vrai, chaque dimanche, d'aller à l'église... mais la distance ne revient que tous les huit jours, d'abord, père... et ensuite...

MAUREVERS.

Ensuite?

BATHILDE.

Ensuite si la maison de Dieu doit être le lieu où l'âme s'ouvre le mieux aux bonnes pensées, il faut croire pourtant que tous les gens qui y vont n'y vont pas pour aimer... car plus d'une fois... comme sur mon passage dans la rue... j'y ai surpris des regards...

MAUREVERS, *voix off.*

Tais-toi! tais-toi!... [A part.] Oh! jusqu'à ceux-là qui toi reprochent d'être mon enfant!... [se levant.] Ecoute, Bathilde, ce n'est point le moment, ce soir, de causer de projets d'avenir... ce que je puis t'assurer pourtant c'est que bientôt...

BATHILDE, *voix off.*

Vous me surprenez!...

MAUREVERS, *voix off.*

Erreur?... Ah çà! mais décidément, Bathilde, quelle nuit ou quel jour as-tu donc rêvé ainsi mariage?

BATHILDE.

Oh! ce n'est pas un rêve que j'ai fait, mon père!

MAUREVERS.

Ah! qu'est-ce donc alors?

SCÈNE IV.

Les Mêmes, GERTRUDE, par CATHERINE DE MÉDICIS, RUGGIERI.

GERTRUDE, *voix off.*

Maître, il y a là une dame qui demande à vous parler.

MAUREVERS.

Une dame!... [Catherine, *voix off.*] parlez-moi de Ruggieri, l'apothicaire, à part.) Elle!... [il s'écarter après avoir fait un signe de sa main à Gertrude, à Bathilde, la reconduisant à gauche.] Va, va, chère enfant!...

BATHILDE.

Oh! je m'en vais, mon père!... Mais quelle est donc cette dame?... et pourquoi est-elle masquée ainsi que le seigneur qui l'accompagne?...

MAUREVERS.

Je te dirai tout cela plus tard... Mais laisse-moi, laisse-moi. [Elle passe vers la porte à gauche; elle disparaît.]

SCÈNE V.

CATHERINE DE MÉDICIS, RUGGIERI, MAUREVERS, par BATHILDE.

[Pendant la lecture de la scène précédente, Ruggieri s'adresse à Catherine en montrant dans lequel elle s'est assise. Ruggieri se tient près d'elle. Tous deux ont leur masque.]

MAUREVERS, *l'avantant à la table.*

Que Votre Majesté daigne me pardonner de l'avoir fait attendre et me permette de la remercier de l'insigne honneur qu'elle me fait en franchissant le seuil de ma pauvre maison.

CATHERINE.

Laissez-là les compliments, je vous prie, monsieur de Maurevers; entre nous, ce serait du temps perdu, et nous n'en avons point à perdre... Je suis venue chez vous parce que j'ai besoin de vos services... Êtes-vous disposé à m'obéir?

MAUREVERS.

Toujours et partout, madame.

CATHERINE.

C'est bien! Ecoutez-moi donc... Vous savez, Maurevers, que Cosseins, un des nôtres, à la tête de cinquante arquebuziers, renforcés d'un détachement de Suisses, garde l'hôtel de l'Amiral, et, sous prétexte de veiller à la sûreté de l'illustre blessé, ne laisse plus, depuis deux jours, pénétrer personne jusqu'à lui... Or, Cosseins n'agit ainsi que de concert avec nous... s'il reste là-hes... c'est pour nous attendre... C'est donc à Cosseins qu'il faut d'abord vous joindre, écoutez de tous vos sens!... Pendant ce temps, Charon, que Siragusa a prévenu, doit se rendre avec mille hommes de la garde bourgeoise à l'hôtel de ville, où l'attendent Maugiron et monsieur de Guise... Les dixainiers se formeront en détachements dans tous les carrefours éclairés par des falots, que les habitants, prévenus à l'avance, auront placés aux fenêtres... et aussitôt que le signal se fera entendre...

MAUREVERS.

Et quand, et d'où partira ce signal, madame? Toujours à deux heures, du Louvre, comme il a été dit?

CATHERINE.

Peut-être... peut-être... monsieur... Ce signal, le roi qui hésite et qui doute sans cesse... le roi pourrait, si je n'y mets ordre, le retarder encore... au risque de tout perdre... oui, de tout perdre... Aussi, ce signal qui doit vous diriger votre devoir... c'est moi, je l'ai résolu, moi-même qui le donnerai...

MAUREVERS.

Comment donc cela, madame?

CATHERINE.

Comment! [Un instant, *voix off.*] comme dit le dictionnaire. [Lisant le livre.] Dix heures! n'êtes-vous pas de notre avis, monsieur de Maurevers, qu'on entende, de très-loin, cette cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois?

MAUREVERS, *qui a compris.*

Ah!

[Il s'écarte. La Balle Noire se lève et tombe en tête dans sa main en commencent.]

CATHERINE, *à lui-même.*

Oui, oui, Charles reculerait encore... j'en suis sûre... et il n'y a plus à reculer... l'abîme est derrière nous!... Ouf! il le faut... si le faut... Après les Montmorency... les Guise... puis- qu'ils m'y forcent, les uns par les autres d'abord... puis ceux qui résistent... par moi!... Mais, qui m'a pris pour devise... l'ont-ils donc oublié, les fous?... « Tout pourvu que je règne! » [A part.] Et maintenant, nous, retournons au Louvre, n'est-ce pas, Ruggieri? mais auparavant, monsieur de Maurevers, j'ai grand soif.

MAUREVERS, *l'écouant.*

Madame, je vais moi-même...

CATHERINE, *l'arrêtant.*

Non! cette enfant qui se trouva là tout à l'heure... votre fille, je crois, Maurevers?... Il en qu'on verse d'eau de sa main... je vous prie.

[Maurevers s'écarter et entre à gauche.]

CATHERINE, *à Ruggieri la montrant sa médaille qu'elle lui a au poignet.*

Dis-moi, Ruggieri, devais-je garder sur moi, cette nuit, comme d'habitude, cette médaille usagée?

RUGGIERI.

Oui, reine, car plus que jamais, votre main, se luttant avec les éclairements et les ténèbres de vos ennemis [Catherine, *voix off.*] tenant sur un plateau un pain et d'argent et vos signaux, parait à gauche, sans le voir, qui lui montre la voie. Bathilde s'écarter vers Catherine et lui tend le plateau en s'agenouillant.]

CATHERINE, *voix off.*

Elle est fort belle, cette enfant, n'est-ce pas? [Catherine se retourne vers Ruggieri.] Que disent dans sa main les lignes de la vie?

RUGGIERI, *regardant la main.*

Que, protégée par une grande reine, elle sera un jour riche et heureuse.

CATHERINE, *voix off.*

Ah!... eh bien... nous tâcherons que la prédiction s'accomplisse!

[Elle se penche vers Bathilde, qu'elle embrasse au front.]

BATHILDE, *voix off.*

Ah!

MAUREVERS, *qui a vu venir avec douceur, allant à sa fille.*

Qu'est-ce donc, Bathilde?

BATHILDE.

Rien, mon père. [A part.] Oh! il m'a semblé sentir se poser sur mon front les lèvres glacées d'une statue.

[Pendant ces derniers mots, l'effluve, qui descend avec Ruggieri, a recouvert son masque, ainsi que ce dernier. Maurevers a pris sa fille dans ses bras et la baise.]

CATHERINE, à Bathilde.
A bientôt donc, monsieur de Maurevers!... et ferez et chargez (à Bathilde.) Au revoir, mon enfant!...

BATHILDE, seule.

Adieu, madame.

(Catherine, accortée de Maurevers, sort par la droite avec Regnard.)

SCÈNE VI.

BATHILDE, MAUREVERS et GERTRUDE, puis GUILLAUME et LOUIS.

BATHILDE, s'approchant tout d'abord de son père.

Oh! c'est étrange!... et je ne puis comprendre l'impression que j'éprouve encore... Cette dame est bien belle... et elle m'a embrassée... et malgré moi!

MAUREVERS, entrant avec Gertrude.

Vous m'avez entendu, Gertrude... quoiqu'il arrive dehors... qu'il ne vous entendez dans la nuit... cette nuit... vous n'oubliez à personne... je le vois!

BATHILDE, regardant sa mère.

Cette nuit... comment, mon père, vous partez... à cette heure?

MAUREVERS.

Est-ce donc la première fois, enfant, que je m'absente ainsi quand mon devoir m'y oblige?

BATHILDE.

Non... sans doute... mais... oh! mon père, je vous en prie... ne me quittez pas cette nuit!

MAUREVERS, souriant.

Folle! pour satisfaire à ton caprice, tu voudrais que je désobéisse à une femme.

BATHILDE.

A quel point?

MAUREVERS.

Mais, sans doute. Cette dame... qui t'est là tout à l'heure... et qui t'a donné un baiser... c'était la femme, enfant! c'était madame Catherine!...

BATHILDE, à part.

Une femme... cette dame... qui m'a laissé de la glace au front... et au cœur... (elle se regarde avec étonnement.) Et c'est elle qui vous ordonne de me laisser seule?

MAUREVERS.

Seule!... n'est-ce pas les frères et Gertrude? voyons... mais!

BATHILDE.

Mes frères!... oh! vous avez raison!... Gertrude, va me chercher Louis et Guillaume!

GERTRUDE.

Tout de suite, mademoiselle. (elle sort à gauche.)

BATHILDE.

Ils ne sont pas encore arrivés, eh bien, je les garderai près de moi en vous attendant.

MAUREVERS.

En m'attendant!... Il voudrait mieux dormir, Bathilde.

BATHILDE.

Dormir!... pourquoi donc?... on a bien le temps de dormir... et la nuit, quand tout se fait dans Paris... c'est si bon, accoudée au balcon de sa fenêtre...

MAUREVERS.

Au balcon!... non! non! Bathilde, je te défends de regarder dehors cette nuit... il faut fermer un contrat avec tous les fenêtres... je le veux, je l'ordonne... je t'en prie... Vous ne vous coucherez pas... si cela vous amuse! Non, vous ne vous coucherez pas, cela vaut mieux même, et si, par hasard... par malheur, des gens entraient ici malgré vous...

BATHILDE.

Des gens... quelles gens, mon père?

MAUREVERS.

Cela n'arrivera pas... cela ne peut arriver... mais pourtant... si des hommes... des étrangers... On redoute du bruit, du tumulte... vous le savez, cette nuit, dans Paris, ma Bathilde... c'est pour cela que je te défends d'aller... Enfin... si tu te trouvais en danger, entendes-tu bien? (il est de son côté, regardant vers la porte.) Tu vois ces venis blanchés, n'est-ce pas?... je les avais réservés pour toi... eh bien! tu en placeras une bien vite sur la poitrine... ainsi que sur celle de chacun de tes frères.

BATHILDE.

Et à quel bon, mon père?

MAUREVERS.

A quel bon? à quel bon? (se penchant avec inquiétude.) Oh! mais c'est horrible, cela... et je n'y avais pas songé encore... laissez-moi sans protection... tout ce que j'aime au monde!... oh! mais je reviendrai souvent près d'eux!...

BATHILDE.

Tu ne me réponds pas, père...

MAUREVERS.

Mais... mais... je te réponds que... (On entend un bruit de portes, rouvrant.) Onze heures... déjà... et je suis encore ici! La VOIX DE LA BELLE, de dehors.

Maurevers!

MAUREVERS.

La voix de La Belle! (Gertrude paraît avec les deux autres, regardant à eux et les embrassant.) Ah!... (s'écroule avec sa mère, à Gertrude.) Excuse-moi encore, Bathilde... je n'ai pas le temps de te donner plus d'explications... mais tu m'aimas bien, n'est-ce pas... et tu aimas bien tes frères?

BATHILDE, les serrant contre elle.

Oh!

MAUREVERS.

Eh bien, pour l'amour de ces enfants, pour l'amour de moi-même... Bathilde, quand tu entendras cette nuit les cris les plus déchirants retentir sous tes fenêtres... quand Paris tout entier brûlerait autour de notre maison... ferme les oreilles et les yeux, Bathilde, je t'en conjure, et laisse passer l'orage.

BATHILDE.

L'orage!

LA VOIX DE LA BELLE, de dehors.

Maurevers!

MAUREVERS, à part.

Encore!... (à sa mère.) Et si l'on venait jusqu'ici... les croix... les croix! la sais... elles sauvent de la mort... Adieu!... à bientôt! (Il s'écroule précipitamment par la droite.)

SCÈNE VII.

BATHILDE, GERTRUDE, Les Enfants.

BATHILDE, regardant à part.

Mon père!... mon père!... mon bien! mais qu'est-ce que tout cela veut dire, et que va-t-il donc se passer dans Paris cette nuit? et pourquoi faut-il que mon père me quitte... quand l'orage... il faut dit, doit se déclencher bientôt autour de nous.

GERTRUDE, avec sa mère les enfants.

Ah!... je ne comprends rien à tout ça, moi, mademoiselle, mais si j'étais à votre place...

BATHILDE.

Que ferais-tu?...

GERTRUDE.

Je me coucherais dans mon lit... dessous, s'il était possible, pour ne rien voir et ne rien entendre.

BATHILDE.

Mais encore une fois qu'y a-t-il donc à craindre, le sais-tu, toi?

GERTRUDE.

Mais, non, mademoiselle.

BATHILDE.

Eh alors! (s'écroulant vers la fenêtre qu'elle ouvre.) Laissez-moi donc chercher!

GERTRUDE, avec Gertrude.

Ah! bonté divine!... elle a ouvert la fenêtre... le diable va entrer!

BATHILDE, regardant de dehors.

La rue est sombre et déserte comme d'habitude, c'est à peine si l'on aperçoit de loin en loin quelques lanternes aux fenêtres. (On entend frapper au dehors.)

GERTRUDE, hochant la tête.

Hé!... avez-vous entendu?

BATHILDE, en s'écroulant au gen.

Où... c'est peut-être mon père qui revient.

BATHILDE.

Notre père!... Il ne frappait pas... et il a sa clé (on frappe au dehors.) Écoutez!... ah! reformez la fenêtre, mademoiselle... reformez-la bien vite.

BATHILDE.

Mais si c'était un ami!

GERTRUDE.

Il n'y a pas d'amis dans la rue, à cette heure!

BATHILDE, se levant.

Qui est là!

BATHILDE, avec Gertrude.

Elle a perdu la tête!

LES VOIX, de dehors.

Souvenez-vous!

BATHILDE, avec Gertrude.

Lui!... lui!... va, Gertrude. Va servir bien vite!

GERTRUDE.

Jamais, mademoiselle.

BATHILDE, se dirigeant vers la porte.
Alors, j'irai donc moi-même.

GERTRUDE, l'arrête.
Non, non, après tout, si quel que malheur doit entrer ici... je suis la plus vieille... il est juste qu'il me frappe la première! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

BATHILDE, seule; puis JEAN GOUJON, TAVERNY,
UN GENTILHOMME.

BATHILDE, seule.
Cependant ce jeune homme, je ne l'ai vu qu'une fois... et j'ai peut-être tort... mais non... non! S'il se présente ici, à cette heure, c'est qu'il faut que, lui aussi, quelque danger le menace.

GERTRUDE, précédant les postillons.
Par ici, messieurs... (à Bathilde.) Ils sont trois, mademoiselle.
BATHILDE, courée.

Trois!

JEAN GOUJON, venant avec de Taverny et d'un gentilhomme, à Bathilde.
Ne vous effrayez pas, mademoiselle... ces messieurs sont mes amis... et, comme moi, ils ne resteront ici qu'une minute, le temps de vous saluer... (s'adressant aux autres.) et de vous dire un éternel adieu.

BATHILDE.

Comment!

JEAN GOUJON.

Mademoiselle, je ne vous ai vue qu'une fois dans ma vie... c'était par une belle matinée de mai... Vous reveniez je ne sais de quelle campagne béate, suivie de ces deux enfants et portant dans vos bras une ample maisson de fleurs, et, comme vous vous prépariez à franchir le seuil de votre maison, vous vîtes derrière vous au milieu de la rue solitaire un jeune homme, un artiste, maigre et presque prosterné... Oh!... ce que je n'osais vous demander alors moi, vous êtes le devenir!... et laissant tomber à mes pieds ce râteau, chère amie de votre âme, ce fut avec un sourire que vous me vîtes m'élançant vers ce précieux don en m'écriant: Sauvez-vous!

BATHILDE.

Eh bien... monsieur... ce râteau, qui vous force de me le rapporter?...

Oh!

JEAN GOUJON, prenant la main de Bathilde.

TAVERNY.

Mademoiselle, notre ami va s'éloigner cette nuit de Paris sans savoir s'il lui sera jamais permis d'y revenir.

BATHILDE.

Grand dieu!... et pourquoi donc fuiez-vous Paris, messieurs? Quel crime avez-vous donc commis?

TAVERNY.

Celui de déplaire à une femme... qui est venue... madame Catherine de Médicis.

BATHILDE.

Ah! (à part.) Ah! j'avais bien deviné en elle une malédiction sur moi (part.) Mais pour fuir de Paris... vous allez courir des dangers.

JEAN GOUJON.

Eh! qu'importe!... je vous ai vu... et je sais savoir votre nom, pour que je puisse le prononcer en mourant si je dois mourir...

GERTRUDE, qui apparaît à travers les tirants des fenêtres.

Ah!... mademoiselle Bathilde... des gens qui courent dans les rues avec des torches!...

TAVERNY, qui s'adresse à Jean Goujon.

C'est vrai, ami... éloignons nous, s'il n'est déjà trop tard.

JEAN GOUJON.

Bathilde! Bathilde!... adieu! et, si vous ne me revoyez plus, saluez-vous que Jean Goujon vous aimait!...

BATHILDE, qui s'écrie.

Arrêtez! (à part.) Ah! oui... c'est cela... c'est cela... ces deux branches qui devaient être ma sauve-garde. (Mais elles perdent les yeux.) Tenez, messieurs, en échange de ce râteau desséché que vous avez osé me rapporter cette nuit... comme un gage du passé, moi je veux vous donner...

JEAN GOUJON.

Quoi donc?

BATHILDE, lui donnant les croix.

Ces signes divins qui protègent ceux qui les portent.

TAVERNY.

Que signifie?

BATHILDE.

Je n'en sais pas plus que vous... seulement, croyez-moi... je

vous en conjure... attachez ces croix à votre poitrine, et vous n'aurez rien à craindre.

JEAN GOUJON.

Mais vous, Bathilde?

BATHILDE.

Moi?... moi! on ne voit pas me fuir, moi.

TAVERNY.

Jean Goujon! Jean Goujon!... les minutes valent des siècles maintenant.

BATHILDE, le pressant.

Partez donc! ah! partez! et Dieu vous garde!

JEAN GOUJON, retenu par ses amis.

Merci!... et adieu, Bathilde!

(Un département sous trois par la droite, suivi de Gertrude. On entend au dehors quelques coups d'épée.)

SCÈNE IX.

BATHILDE, LES DEUX ENFANTS, puis PERRUCCI et QUATRE ASSASSINS,
puis JEAN GOUJON.

BATHILDE, jetant ses croix.

Les cris!... ces coups de feu!... oh! mais j'aurai peut-être tout cela d'avance, lui... pourquoi donc est-il sorti alors... (Une voix veut frapper la Bathilde.) Ah! (Comment ces cris s'agitent-ils autour de moi? Non! Dieu!... mais cette halle aurait pu les fuir, eux... et... mais c'est un crime que j'ai commis là... je le vois maintenant... et j'ai donné ces croix qui devaient leur servir d'égrade. (Les enfants se tiennent.) Cachez-vous, enfante! et ne priez pas... votre père va revenir, entendez-vous... oh! oui, c'est impossible qu'il ne revienne pas bien vite. (Voix de cris.) Trajoutez ces cris, on dirait même qu'ils se rapprochent... on dirait que c'est devant notre maison, à la porte. (Les enfants se tiennent.) Ah! cette voix!... cette voix!... Gertrude! Gertrude! elle n'est pas là, mon Dieu! (Une d'entre eux se jure et tous deux se tiennent sans se quereller.) Ah! (Elle court se placer devant les enfants.)

PERRUCCI.

Mort aux huguenots!

TONS.

Mort! mort!

BATHILDE.

Grâce! grâce!

PERRUCCI, reprenant sa course.

Tiens! mais je reconnais cette voix, moi... c'est celle du chef... corps de Bacco!... ah! ma foi tant pis... sur ce valet celui des autres! (Aux autres.) Allons! sus! allons! il doit y avoir des traitres cachés sur ce lit.

BATHILDE.

Des enfants! des enfants!... messieurs?

PERRUCCI.

Enfants ou hommes, ils n'ont pas la croix blanche. A mort!

TONS.

A mort!

JEAN GOUJON, paraissant sur le balcon, sans rien à se faire.

Arrêtez, infâmes!

BATHILDE, avec un cri de joie en l'apercevant.

Ah!

(On entend des bruits de pied de lit, dont Bathilde s'est écartée en jurant. Celle-ci jette un cri et se précipitant vers ses femmes.)

JEAN GOUJON, reprenant sa course l'après-midi.

Ah! (Les enfants s'adressent par la droite.)

BATHILDE, reprenant les enfants.

Ah! ah! blessés!... blessés!... Morts tous deux!...

JEAN GOUJON.

(Une dit-elle! (Il court vers le balcon.) Oh! il y a une justice au ciel!

BATHILDE, se précipitant.

Une justice qui tue des enfants!

JEAN GOUJON.

Oui... pour mieux frapper l'assassin... leur père!... (On entend le bruit de l'entraine vers le balcon.) Tenez, Bathilde... regardez... regardez... là-bas... cet homme qui lundit comme un tigre au milieu de ses victimes...

BATHILDE, courant.

Mon Dieu!

JEAN GOUJON, mort sur le balcon.

Fille de Mauvevers, je ne pourrais vivre en vous aimant!... (Attraction la croix qu'il porte sur le poitrine.) Adieu donc, je vais mourir!...

Bathilde se tenait agenouillée devant le lit.

SCÈNE X.

* BATHILDE, LES ENFANTS, MAUREVERNS.

MAUREVERNS, paraissant précipitamment une après-midi le lendemain matin en silence.

Ah! la porte de ma maison brisée... et dans les escaliers...

(*recroûtant ses pieds.*) Oh! mais, c'est dans du sang que j'ai glissé... Ma fille!... mes enfants!... (*apercevant plusieurs approchés.*) Ah! ils sont là... ils sont là... ils dorment... et elle prie, elle?... (*ressaut et se lève.*) Mais pourquoi cette fenêtre ouverte?... Du sang encore... sur le balcon... Oh! mais il y a donc du sang partout ici?... (*regarde à gauche.*) Bathilde!... Bathilde!... (*à gauche, elle se réveille.*) Bathilde, ne m'entends-tu pas? C'est moi, c'est moi, ton père! Il regarda sur le lit, et comme au ciel levé. Ah! mais ils sont morts tous deux!... Bathilde!... Bathilde!... me répondras-tu? Qui donc a tué tes frères?...

BATHILDE. *Encore la même drôle et l'air d'être peut-être devant ses yeux, elle avait pris de la peur en se réveillant.*

Maurevers l'assassin!... Maurevers l'assassin!... (*elle se jette.*)

Ah! ma fille!... ma fille!... mes enfants!... je suis maudit!... (*il se précipite à gauche.*)

NEUVIÈME TABLEAU.

LE PRÉ-AUX-CLERS, LA NUIT DU JEU DE LA PAUME.

Le Pré-aux-Clers, seizième siècle. — Au fond, Paris. — À gauche, la Seine; la tour de Nele sur ses bords. — Premier plan, à gauche, la cabane du passeur du bac. — Terrains accidentés et de grands arbres. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETRUGGI, LE PASSEUR DU BAC.

(*Le Passeur et Petrucci arrivent ensemble par le bac.*)

LE PASSEUR, *entré.*

Là, mon gentilhomme N'a-t-il été arrêté au Pré-aux-Clers.

PETRUGGI, *entrant.*

Eh! par le diable! pourquoi me traites-tu de gentilhomme?

LE PASSEUR.

Mais...

PETRUGGI.

Écoute, mon cher, tu sauras que tu viens d'avoir Monsieur inigne de passer le vicétre Petrucci, lieutenant du grand Maurevers, capitaine d'une certaine bande de braves garçons que leurs ennemis appellent les voleurs du faubourg Saint-Jacques.

LE PASSEUR, *entré.*

Sainte Vierge!

PETRUGGI.

Point de bruit, mon mignon, si tu tiens à conserver la maison sur ses caves et la tête sur les épaules...

LE PASSEUR.

Mais, bonté divine, monseigneur... Je voleur... que venez-vous donc faire ici?

PETRUGGI.

Je veux bien te le dire, passeur mon ami. Nous venons ici pour une grande affaire...

LE PASSEUR.

Une grande affaire!

PETRUGGI.

Voici ce que c'est... Ce matin, dans une salle du Jeu de Paume, quelques jeunes gentilshommes, des favoris du roi Henri III, se sont pris de querelle à propos de rien, comme c'est le mode. Ils vont venir se battre au clair de lune, comme c'est l'usage aujourd'hui, pour ne point gêner leur teint, et mon capitaine et moi, nous avons rendez-vous ici à toute fin de débarrasser ces gentils seigneurs des chaînes d'or, bracelets et autres bijoux qu'ils portent au col et aux bras comme des femmes.

LE PASSEUR.

Et vous me dites cela en face?

PETRUGGI.

Et te le dis, d'abord, parce que je ne crains pas que tu le répètes, et ensuite, parce que je veux que tu sois sûr, et nous avons besoin d'un alibi dans la sacoche, ou d'un coup de main dans l'occasion.

LE PASSEUR.

Jamais!... Quelle horreur!

PETRUGGI.

Oh! je t'en prie! ne fais pas de sentiment avec moi, tu serais perdu. Que veux-tu? je ne travaille pas pour la gloire; je travaille pour de l'argent, et cela date de six ans.

LE PASSEUR.

Six ans...

PETRUGGI.

Où... ma vocation s'est décidée la nuit de la Saint-Barthélemy.

LE PASSEUR.

La nuit de la Saint-Barthélemy... Maurevers!... Tout cela me rappelle...

PETRUGGI.

Eh bien?...

LE PASSEUR.

Dites-moi... Est-ce que votre chef n'avait pas à cette époque un enfant?

PETRUGGI.

Il m'en avait trois...

LE PASSEUR.

Où... mais n'avait-il pas entre autres une fille d'une quinzaine d'années?...

PETRUGGI.

Ouf, per Dio!

LE PASSEUR.

Et elle est devenue folle?

PETRUGGI.

Je l'ai oui dire.

LE PASSEUR.

Mais, alors, c'est bien elle!...

PETRUGGI.

Qui? elle?

LE PASSEUR.

Oui, oui, cette jeune fille que j'ai sauvée il y a six ans, au moment où elle allait se jeter dans la Seine...

PETRUGGI.

C'était la fille de Maurevers.

LE PASSEUR.

Il n'y a pas à en douter...

PETRUGGI.

Et où est-elle?...

LE PASSEUR.

Là, chez moi, auprès de ma femme.

PETRUGGI.

Il se pourrait!... Que le Diable l'emporte!... et elle aussi.

LE PASSEUR.

Comment?

PETRUGGI.

Eh! sans doute; car si le maître n'est fait chef de bandits, c'est par désespoir de n'avoir pu retrouver sa fille; et s'il la voit, c'est lui; il se raje, et nous perdons notre chef...

LE PASSEUR.

Eh bien! tant mieux.

PETRUGGI.

Je t'ai déjà dit que je ne saurais point pincer du sentiment. Écoute, tu vas chercher la petite de façon à ce que le père ne s'en aille pas, et pour la punir... (*il se précipite vers la gauche.*)

LE PASSEUR.

Mais... prendre cet argent!...

PETRUGGI.

Et pourquoi pas, sang Dieu? Je t'ai bien pris, paré. (*son de son sabre.*) Le signal!... ce sont mes gentilshommes qui arrivent. Les camarades sont à leur poste; souviens-toi de mon rendez-vous... ou fol de Petrucci. (*il se précipite vers la gauche.*) Tu ne passeras plus personne.

(*Bathilde paraît au milieu des arbres de la rive.*)

PETRUGGI.

Qui vient là?

LE PASSEUR, *entrant.*

C'est la folle!... c'est la jeune fille de...

PETRUGGI.

C'est bien... emmène-la et vite... et vite...

LE PASSEUR.

Venez!... j'obéis... venez mon enfant!... venez...

(*Bathilde s'écrie en regardant Petrucci.*)

PETRUGGI.

Per Dio!... on dirait qu'elle me reconnaît, cela me flatte; c'est que j'ai peu changé d'abord, je n'ai pas changé d'habits. (*Locution au lieu.*) Voilà mes jumeaux gentils... allons retrouver les camarades. (*il se précipite vers la gauche.*)

SCÈNE II.

MAUGIRON, TAVERNY, MIRAGUE, SAINT-ILC, ROYELSE, SÉVERINS, par MAUREVERS, PETRUGGI et les VOLEURS, et BATHILDE.

TAVERNY, *entré.*

Ce lieu vous convient-il, messieurs?

MAUGIRON.

Parfaitement, une soirée admirable, le murmure de l'eau, le fréuissement des arbres!... et la lune qui se lève là bas, justement.

Qui, elle se lève, et l'on de nous sera peut-être couché avant elle.

ANTHÈME.

Tudieu! Joyeuse!... tu as le coup d'épée triste.

SAINT-LUC.

Tu crois et bien si tu veux, quand j'en aurai fini avec Birague...

JURÉK.

Nous en reparlerons.

SAINT-LUC.

CRATICH, (seul au théâtre).

Parlez, messieurs. Je vous ai suivis jusqu'ici, quoique cela me fâche beaucoup, moi, qui n'aime pas marcher, c'est fort bien. Mais serait-il indécrot de vous demander pourquoi nous nous battons?

MAUREVER.

Pourquoi?... Mais mon cher Cratichy, nous nous battons pour vous haïr, d'abord...

CHAVIGNY.

Et ensuite?...

MAUREVER.

Et ensuite, parce qu'il y a vingt-quatre heures que nous ne nous sommes battus.

CHAVIGNY, (seul).

A la bonne heure!... voilà une raison. Oh! je viens de manquer un coup superbe. (Je me souviens.) A propos? avec qui est-ce que je me bats moi?

MALPIETRE, lui montrant un des signaux.

Avec Monsieur.

CHAVIGNY, (seul).

Enchanté de faire votre connaissance, monsieur... monsieur?

LE MIGNON.

De Malpierre.

CHAVIGNY.

Eh bien! M. de Malpierre, si vous me tuez, avec bien soin de mon bâtonnet, je vous prie; c'est un souvenir du roi.

TATÉRY.

Quand vous voudrez, messieurs?

SAINT-LUC.

A vos ordres. (Le duel commence.)

SAINT-LUC, se battant.

Tudieu! Birague! vous êtes mon aujourd'hui, moi, cher.

CHAVIGNY.

C'est pour qu'il soit plus facile de me percer.

CHAVIGNY, vers.

Dites donc, de Malpierre... est-ce que nous allons loin comme ça? c'est que j'ai déjà beaucoup marché.

MALPIETRE, (seul).

La lune vous donne dans les yeux, M. de Taverny, voulez-vous changer de côté?

TATÉRY.

Mille grâces, monsieur, j'ai une excellente vue.

JURÉK, (seul).

Dés donc, vicomte. Est-il vrai que tu te maries la semaine prochaine?

LE TOURTE.

Pourquoi pas? on l'enferme bien demain.

CHAVIGNY, (seul).

Ah! il paraît que voici le moment où je me repose. Bien obligé, monsieur.

MALPIETRE, (seul).

Ah! monsieur de Taverny, je crois que j'aurai le plaisir de ne pas continuer plus longtemps. Je suis blessé.

TATÉRY.

Je regrette de n'avoir pu faire mieux.

(Il se relève. — En ce moment, Maurever, Cratichy et les autres s'approchent l'un à coup.)

TOUS.

Qu'est-ce que cela?

MAUREVER.

Cela, messieurs, ce sont d'honnêtes voleurs qui viennent faire leurs affaires.

TOUS.

Les voleurs du faubourg Saint-Jacques.

SAINT-LUC.

Ensemble, messieurs, ensemble, pour chasser cette canaille.

TATÉRY, (s'approchant de Maurever).

Mais je ne me trompe pas... Maurever!

TOUS.

Maurever!

TATÉRY.

Ah! enfin!... il y a six ans que je te cherche: je devais te rencontrer avec des voleurs... Maurever! l'assomoir!

MAUREVER.

Monsieur de Taverny!

TATÉRY.

Où... Taverny, misérable! Taverny, qui va venger son ami Jean Goujon assassiné lâchement par toi dans la nuit de la Saint-Basile... Défends-toi...

MAUREVER, (seul).

En avant, mes braves, le luttin sera bon.

(Taverny et Maurever se battent. Les Mignons et les Voleurs se battent de leur côté. Bataille générale. Le combat s'arrête au milieu.)

MAUREVER, (seul).

Ah!... (s'adressant à Maurever.) Non! Diable! qu'est-ce que je vois?... c'est un rêve?... Non, c'est bien elle!... c'est ma fille!... ma fille!... (Il tombe.)

TATÉRY.

Ici est juste, Maurever!... car il ne veut pas qu'elle le donne au baiser. (Maurever meurt.)

MALPIETRE, (seul).

Maurever!... Maurever!...

PERALICE.

A moi, enfants, et venons nous chasser!

TOUS.

Vengeance!...

(Le combat recommence. Tableau.)

DIXIÈME TABLEAU.

LA VIEillesse de CATHERINE DE MÉDICIS.

1548

L'Observatoire de Rugieri. — Une tour. — Fenêtre au fond avec balcon. Portes à gauche donnant sur l'hôtel. — Porte à droite, ouvrant sur un escalier en colimaçon. — Il fait nuit. Une lampe éclairée brillamment la nuit. — Par la fenêtre du fond, on aperçoit le ciel tout resplendissant d'étoiles. — Au lever du rideau, Rugieri paraissant le balcon et s'arrête au instant plongé dans ses réflexions.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUGIERI, (seul).

CHAVIGNY, (seul).

Rugieri!... ah! Rugieri!... astrologue du diable, où êtes-vous?...

MAUREVER, (seul).

C'est la voix de monsieur de Cratichy!

CHAVIGNY, (seul).

Eh bien, où êtes-vous?

RUGIERI, (seul).

Par ici, monseigneur! un peu de courage, quatre marches encore seulement...

CHAVIGNY.

Vous me le jurez!...

RUGIERI.

Foi d'astrologue!...

CHAVIGNY.

Je vais compter... Une, deux, trois, quatre... (il s'arrête.) Quel! il était temps. Il tombe deux ou trois échelons! Cent vingt échelons!... Est-ce encore lui de la lune?...

RUGIERI.

On en est encore à quatre-vingt-dix mille quatre cent cinquante lieues.

CHAVIGNY.

En vérité? — C'est stupéfiant!... mes jambes se seraient enroulées au chemin. — la droite surtout, celle qui reçoit, il y a six ans, au Pré-aux-Herbes, une volée de coup de fusil!... (il se souvient.) Ah! ah!... c'est donc ici, malgré Rugieri, que vous travaillez avec votre bien-aimée reine Catherine de Médicis?

MAUREVER.

Oui, monseigneur, — elle a fait ajouter cette tour à l'hôtel de Boisjars, qu'elle habite.

CHAVIGNY.

Et où elle nous donne à guiser cette nuit!

RUGIERI.

Pardieu, monseigneur, mais qui que vous l'honneur de votre visite?

(Maurever s'approche de Cratichy lui fait signe qu'il est prêt à se lever.)

CHAVIGNY, (seul).

Voilà ce que c'est, mon cher Rugieri, — où j'ai appris que César, Crassus et Pompée croyaient à l'astrologie, — que Charles le Sage, de même que notre grande Catherine, avait combié de biens son premier astrologue, et qu'enfin Malus Lucius, roi de Hongrie, Louis Stroz, duc de Milan, et Louis XI, roi de

France, n'entreprendent jamais rien sans consulter les augures célestes.

Et alors?

RUGGIERI.

CHAVIGNY.

Alors, je me suis dit fort judicieusement que moi, Chavigny, je pouvais bien écrire à Saturne, à Jupiter et à Vénus, puisque César, Pompée et madame Catherine y avaient cru avant moi.

RUGGIERI, s'écriant.

Eh bien! monseigneur?

CHAVIGNY.

Eh bien! je vous salue gré de demander à monsieur Saturne, l'heure et le jour de ma mort.

RUGGIERI.

Eh! quoi?

CHAVIGNY.

Je vous en prie, mon cher astrologue, éclaircissez-moi; — je tiens essentiellement à savoir la vérité. — Consultez donc les étoiles; moi, pendant ce temps je regarderai dans les salons où la foule se presse déjà; allez, faites comme si je n'étais pas là. (Il s'assied près de la fenêtre, à gauche.)

RUGGIERI.

Je vous obéis, monseigneur. (Il va à la fenêtre du fond.)

CHAVIGNY, au spectateur à sa droite.

Oh! oh! mais c'est un coup d'œil magnifique déjà! — Tu-dieu! je me suis plus étonné si le trésor magique d'or et d'argent, daines et seigneurs portant sur leurs habits tout l'hôtel des Monnaies; — c'est joli, mais ça fatigue les épaules. Dans cette galerie vont des joyaux qui paraissent fort échauffés. — Je reconnais Saint-Luc et d'Entraignes! Le jeu devient aujourd'hui une véritable passion, — c'est amusant, mais cela fatigue. — Eh! là-bas au milieu de ce groupe près d'une cuisinière, c'est Lavallette, la raillonne éternel. — Ils rient tous de bon cœur. — Ah! ah!... (Il s'assoit.) C'est bon de rire, mais ça fatigue la poitrine. Décidément, j'ai me mieux mourir. (A Ruggieri.) Eh bien! mon cher Ruggieri, avancez-vous?

RUGGIERI, s'avançant.

J'ai fini, monseigneur.

CHAVIGNY.

Eh bien?

RUGGIERI.

Hélas!...

CHAVIGNY, hochant la tête.

Parlez, parlez!... quand m'entendrez-vous?

RUGGIERI.

Dans cinq jours, monseigneur.

CHAVIGNY, hochant la tête.

Vraiment!... et je dois mourir un gentilhomme, n'est-ce pas? Ah! c'est que, voyez-vous, je ne voudrais pas mourir d'un pot de fleurs sur la tête.

RUGGIERI.

Rassurez-vous, monseigneur.

CHAVIGNY.

Un bon coup d'épée, hein? (Ruggieri fait signe que non.) C'est à merveille.

RUGGIERI.

Comment?

CHAVIGNY.

Écoutez, mon cher astrologue; vous savez que je n'ai rien que le repos... eh bien! c'est comme un fait exprès, à partir de la semaine prochaine, il me faudra, sans interruption, assister à dix bals chez la reine; suivre cinq classes à courir avec le roi et dicter une douzaine de fois avec Saint-Luc, Arceuse et Lavallette; de plus je suis menacé d'une ambassade quelque part et d'un mariage avec quelqu'un, à partir de la semaine prochaine, vous entendez. Or, comme c'est aujourd'hui vendredi, si je meurs après-demain je serai dispensé de tous soins, de toute fatigue. Mais venant, vous ennuiez-vous... les conventions, ma charge à la cour, je ne saurais m'abstenir sans impolitesse... mort, on m'excusera. Tenez, voici pour l'horoscope. (Il lui donne une feuille; se frotte la tête.) Ah! mais, j'y songe... vous êtes bien sûr, n'est-ce pas?...

RUGGIERI.

Monseigneur...

CHAVIGNY.

Écoutez donc! En 1524, un astrologue avait annoncé un déluge universel pour le mois de février, et, l'époque venue, la sécheresse fut si grande qu'on fut obligé de dire des prières pour obtenir de la pluie... Si par hasard...

RUGGIERI.

Oh! depuis ce temps, monseigneur, la science a fait des progrès.

CHAVIGNY.

Vous me rassurez, adieu! En tout cas, si vous vous êtes

trompé, je ressusciterai vos cent vingt marches et viendrai vous demander un flûte de courte vie... Vous en avez apporté de Florence, n'est-ce pas? soyez tranquille! je le paierai royalement!

RUGGIERI, qui veut d'apercevoir Catherine, qui est entrée depuis sa loge. Prenez garde!

CHAVIGNY, à part.

La veine!... diable!... elle a entendu mon mot peut-être, et il y a là de quoi me faire pendre... et je ne voudrais cependant pas faire mentir l'horoscope, et l'horoscope a dit: un grand coup d'épée!... Ah! bah! pourvu que l'on dorme, qu'importe la main qui vous berce.

(Sur un regard de Catherine, il s'incline profondément et sort.)

SCÈNE III.

CATHERINE, RUGGIERI.

(Catherine est assise et causée avec une jeune dame, mais de son côté sombre.)

CATHERINE.

Ferme cette porte!

(Ruggieri obéit. — Catherine va à un secrétaire, prend quelques papiers d'or, en ferme dans un verre et bon quelques gouttes, puis elle regarde quelque temps son reflet et se tranquillise de temps à autre.)

RUGGIERI.

Vous souffrez, madame?

CATHERINE.

Où!

RUGGIERI.

Qu'avez-vous?

CATHERINE, avec un rire singulier.

J'ai que je me fais vieille, Ruggieri.

RUGGIERI.

Mais je vous jure, madame...

CATHERINE.

Je te jure moi, que je touche à ma soixante-dixième année.

RUGGIERI.

Mais enfin, madame, d'où souffrez-vous?

CATHERINE.

De l'âme... Le roi, volé-lui en un condamnément au repos, m'a condamné à mourir, mais à cette heure le roi est gouverné par ses favoris, et moi je ne suis plus rien. (Touche son front.) Ce front renfermait jadis un volcan, et de ce qu'il a nuigé dessus, on croit le volcan éteint! et Catherine de Médicis, la veuve d'un roi de France, qui fut trois fois régente et mère de trois rois! Catherine qui a occupé pendant près d'un demi-siècle le premier trône du monde! Catherine s'éteint ignorée dans le silence et dans la nuit.

RUGGIERI.

Mais dans cette longue carrière parcourue n'avez-vous pas assez fait madame, et le moment n'est-il pas venu pour vous de jouir enfin d'un repos si chèrement acheté? (Catherine baisse les yeux.) Tenez, madame, joignez vos lumières aux miennes, et à nous deux, nous en arriverons à lire couramment dans le livre du destin.

CATHERINE, avec tristesse.

Ce ne sera toujours qu'y lire!... et jadis j'y écrivais.

RUGGIERI.

Toujours des regrets, madame.

CATHERINE.

Où, j'ai tort... et je suivrai ton conseil... Je ne veux plus désormais regarder sur la terre... Je regarderai dans le ciel... Moi aussi je causerai avec les étoiles... Tenez, je quitterai cet hôtel... j'ai habité un des châteaux que j'ai tant bâtis... Châtillon par exemple, et je m'y enfermerai avec les manuscrits de mon bisseul, Laurent de Médicis, avec les Indes et avec toi. (A Ruggieri.) Tu sais que mon fils Henri III est à Blois?

RUGGIERI.

Où, madame.

CATHERINE.

Tu sais aussi que les Guise sont plus insolents que jamais? Tu verras que les Guise méritent le dernier des Valois, et les Valois ne souffrent pas bien vite sur le dernier des Guise.

RUGGIERI.

Est-ce que le roi n'y a pas songé, madame?

CATHERINE.

Si... je le crains.

RUGGIERI.

Vous le craignez, dites-vous?

CATHERINE.

Où, écoutez... Je hais monsieur de Guise, et je hais sa sœur, l'impudente qui pèche à sa peinture une paire de ciseaux d'or pour faire un jour, dit-elle, la couronne monacale de Henri III. Il y a donc longtemps que je me serais débarrassée de tous deux, mais...

RUGGIERI.
Mais une double alliance vous unit aux Guises, n'est-ce pas?... et une raison de famille...

CATHERINE.
Oh! tu ne dirais pas cela sans rire... Non, non, ce qui me restait, c'est une prédiction qu'on m'a faite jadis.

RUGGIERI.
Une prédiction?...
CATHERINE.

On m'a dit que ma destinée était liée à celle du duc de Guise.

RUGGIERI.
Et le roi... connaît-il cette prédiction?...
CATHERINE.

Je le crois.

RUGGIERI.
Alors il respectera les jours du duc, lors même que le duc renoncera à son trône.

CATHERINE.
Tu crois?... Au fait, n'est possible... Mon fils est si faible en politique... Mais voyons, toi, peux-tu me dire quand mourra le duc de Guise?

RUGGIERI.
Je me le suis demandé djin.

CATHERINE.
Et que t'es-tu répondu?

RUGGIERI.
Rien... Les augures sont restés muets...

CATHERINE.
N'est-ce pas toi plutôt qui serais devenu sourd? Alors, tu ne peux répondre?

RUGGIERI.
Non, madame.

CATHERINE.
Et... sais-tu du moins ce que la postérité dira de moi un jour?

RUGGIERI.
Elle dira, madame, que vous étiez une grande reine.

CATHERINE, d'un air souriant.
Oui, comme Brunchaut, n'est-ce pas?

RUGGIERI.
Que dites-vous, madame?

CATHERINE.
On vous comparera l'un et l'autre, j'en suis sûre... car une sibille avait dit d'elle, en prophétisant sa venue : « Qu'une brune viendrait d'Espagne qui ferait mourir rois et princes... » Et de moi, les astrologues ont dit : « Qu'elle viendrait une rouge de Florence qui serait cause de très-grandes calamités... » (c'est un compliment de mort.) Et l'un et l'autre, vous-tu, nous avons donné raison aux sibilles et aux astrologues.

RUGGIERI.
Je le souhaite, madame, les dieux à venir répéteront votre nom pour le glorifier.

CATHERINE.
Ou pour le maudire!

RUGGIERI.
Encore!

CATHERINE.
Que veux-tu? je te l'ai dit : l'insaction me tue... On me laisse le temps de réfléchir, je me souviens... On m'empêche de regarder en avant, je regarde en arrière... Oh! c'est un sombre horizon par là, Ruggieri!... Oui, un sombre horizon avec de grandes lignes rouges qui se traquent parfois comme de menaçantes éclairs ou des ruses sinistres... Et puis, tu ne sais pas? la nuit, bien souvent, une ombre se dresse à mon chevet, se penche sur mon lit en me disant : « Catherine de Médicis, oublie le passé... » Cette ombre-là, c'est le remords... Je te le disais bien que je me fais vieille... (avec un soupir.) Oh! le souvenir!... le souvenir!... (s'agitant.) Ruggieri, dis-moi que tu ne connais pas une poudre, une plante, quelque chose enfin, qui tue le souvenir?

RUGGIERI.
Non, madame, je ne connais que des plantes qui tuent le corps.

CATHERINE, avec dédain.
Ignorant!... J'en sais autant que toi... Oh! si je pouvais oublier!

RUGGIERI.
Calmez-vous, madame.

CATHERINE.
Non, non, vois-tu... je ne veux plus autour de moi de ce silence et de ces ténèbres... car ces ténèbres ont des yeux que seule je vois, ce silence a des paroles que je suis seule à entendre...

et ces yeux menacent, et ces voix murmurent... Aussi je te le dis encore, je ne veux plus de la nuit, je ne veux plus du silence... Je veux autour de moi du bruit et des lumières... et encore... et toujours des lumières et du bruit...

RUGGIERI, étonné.
Madame!...

CATHERINE, l'embrassant sur la croix de son sein.
Tiens, repars!... Les fenêtres de l'hôtel sont déjà tout en feu... On entend déjà les mille voix des instruments... Déjà la foule ordonnée dans les longues galeries... (avec un soupir.) Ah! ah! ah! nous verrons bien si la remède me poursuit jusque-là!

RUGGIERI.
Madame, du calme! calmez-vous.

CATHERINE, avec la même exaltation.
Je ferais bien venir à cette foule que Catherine n'est pas morte... car, après tout... Dieu peut me punir demain de mes fautes... Il peut me frapper dans la personne de mon fils bien-aimé... Et si cela arrivait... je sais que la mort du duc d'Alençon a fait d'Henri de Navarre l'héritier pré-somptif de la couronne de France... Mais les catholiques n'en veulent pas... et... (avec un soupir.) attendant qu'ils en veulent, tu comprends, Ruggieri?... Enfin, je veux que l'on sache que si un malheur arrivait, Catherine de Médicis pourrait encore quelque temps être reine de France! (elle tombe évanouie.)

RUGGIERI.
Comme vous êtes pâle, madame.

CATHERINE.
En vérité? J'ai le cœur pourtant... je brûle!... je brûle!... Oh! Ruggieri! Est-ce que j'approcherai de l'enfer?... Décidément, je me sens mal!... je crois que je vais mourir!... (elle se redresse tout-à-coup et avec énergie.) Mais, non, non, je ne mourrai pas... je ne le veux pas... souffrons-moi... conduis-moi, (elle s'appuie sur Ruggieri.) Tu me quitteras à la porte, et j'entrerai seule... oui, seule, dussé-je m'accrocher aux lambris... car je veux que l'on dise demain dans Paris que l'on dansait cette nuit à l'hôtel de Sensons et que la reine-mère n'avait le bal... Je veux... je veux que l'on croie que Catherine a retrouvé ses vingt ans... viens, viens... (elle entraîne Ruggieri par la main.)

ONZIÈME TABLEAU.

UN BAL À L'HÔTEL DE SENSONS.

Au lever du rideau, on aperçoit de longues galeries pleines de dames et de seigneurs. — Une estrade richement ornée est destinée à la reine et à ses dames d'honneur. — Des pages circulent avec des plateaux d'or et d'argent, et une bruyante musique se fait entendre. Les salons sont splendidement éclairés.

SCÈNE PREMIÈRE.

À droite, et de l'autre côté de l'estrade, un groupe de seigneurs, et parmi eux JOYEUSE, SAINT-LUC, CHAVIGNY, DE BIRAGUE, LA VALLETTE et TAVERNY, DUCS et SEIGNEURS de cette époque et de leur temps. (Au moment du changement à vue, des Dames et des Seigneurs forment un groupe final. — Un murmure de conversations accueilli dans la salle.)

JOYEUSE, à Saint-Luc.
Ma foi! ces danses sont si baroques, et madame Catherine a fort bien fait de les enlever à l'Italie.

SAINT-LUC.
Mais vous n'avez encore rien vu, mon cher Joyeuse. Les premiers sujets attendent, pour paraître, que la reine soit arrivée.

CHAVIGNY.
Et qu'attend la reine pour venir?

SAINT-LUC.
Que sa santé revienne peut-être, car hier, on la disait fort souffrante!...

UN PAGE, venant.

La reine!
(On s'écarterait à droite. Les rangs des Seigneurs s'agitent, et Catherine de Médicis paraît à droite, suivie de ses Dames d'honneur.)

JOYEUSE.
Ah! voilà madame Catherine. Que me dites-vous donc Saint-Luc de la santé de la reine?... Amais, je crois, elle ne fut plus florissante... elle a sur les joues toutes les roses de mai...

CHAVIGNY.
C'est Ruggieri qui les compose un soir.
(Il s'agit.) Catherine a traversé le vide des Courtois d'un pas assuré. Elle se dirige vers l'estrade, mais, avant d'y monter, elle est obligée de s'appuyer sur l'un de ses femmes.)

CATHERINE, étonnée et émue. À part.
Allons!
(Elle grand les marches vers les instruments tapageux, et des Dames et Seigneurs se précipitent autour de la Reine. Le Ballet commence.)

^{SAINT-LUC, regardant l'écran de Lavolette.}
 Tiens, qu'as-tu donc là Lavolette?
 C'est un éventail. C'est une invention nouvelle qui doit figurer
 qu'on dans le ballet que nous promettent ces dames de l'esca-
 dron volant.

^{SAINT-LUC.}
 C'est fort joli.

^{LAVOLETTE.}
 N'est-ce pas?... mais le vil raffole-t-il de ce petit bijou, qui
 sauvera peut-être les hommes?

^{SAINT-LUC.}
 Pourquoi?...

^{LAVOLETTE.}
 Parce que la passion des éventails va peut-être remplacer
 pour le vil, celle beaucoup plus coûteuse des petits chiens et des
 oiseaux. Car, le craint-il, messieurs, depuis l'an dernier, on
 a dépensé à Paris près de deux cent mille écus d'or en balcons,
 singes et perroquets.

^{SAINT-LUC.}
 Dis donc, sais-tu ce que fait le maître, à Blois?...
 Oh! sans doute ce qu'il faisait à Paris.

^{LAVOLETTE.}
 C'est à dire alors qu'il découpe tout le jolî des livres dans
 des livres des prêtres...
 Tandis que d'autres se disputent à découper ses provinces.

^{LAVOLETTE.}
 Vous devez le savoir, monsieur Taverny, puisque vous en
 arrivez; et dites-moi, monsieur, est-ce que le roi de Navarre ne
 serait point un peu parmi ces découps, n'est-ce pas?...
 Monsieur de Lavolette!...

^{SAINT-LUC.}
 Ah! là! messieurs!... que vous supposez que l'on découpe,
 pourvu que vous ayez parié au gâteau?
 Ah! voici d'Entraignes!...

SCÈNE II:

Les Mêmes, D'ENTRAIGNES.

^{D'ENTRAIGNES, à Saint-Luc.}
 Eh bien, j'ai réussi.

^{SAINT-LUC.}
 Tu as arrêté la sorcière?

^{D'ENTRAIGNES.}
 Oui, elle est là... (il montre une porte à droite.)

^{SAINT-LUC.}
 Et qu'est-ce que cette sorcière?

^{D'ENTRAIGNES.}
 Une manière de folle, qui tige sur la quatrième marche de
 la fontaine des Innocents.

^{SAINT-LUC.}
 C'est moins haut que chez Ruggieri?

^{D'ENTRAIGNES.}
 Juste à l'endroit où fut un jour Jean Ruggieri...

^{SAINT-LUC.}
 Que dit-il?...
 Mais le jolî, le voilà... Tu vois, Saint-Luc, qu'il y a des abo-
 lements où la pauvre chose remonte le raison.

^{SAINT-LUC.}
 Oui.

^{D'ENTRAIGNES.}
 Eh bien, j'ai découvert les mots magiques qui ont le pou-
 voir de lui rendre le don de la divination.

^{SAINT-LUC.}
 Mais que comptes-tu faire de la sabbat?

^{D'ENTRAIGNES.}
 La présenter à madame Catherine qui se plaignait hier de
 Ruggieri.

^{SAINT-LUC.}
 Ah! bah!

^{D'ENTRAIGNES.}
 Oui, il paraît qu'il haïsse, l'astrologie!

^{DE BUREAU, qui a été au fond par de Catherine.}
 Messieurs, la place est libre... (il montre la route qui s'a plus que quel-
 que personnes avant d'elle.) Allons-nous faire notre cour?

^{SAINT-LUC.}
 Sans doute. (Il montre tout autour de lui.)

^{OLIVIER, sort.}

Ah! ma foi, moi, je ne bouge pas... J'ai assez de mes cent-
 vingt marches.

^{SAINT-LUC, à part.}

Comme madame Catherine est pâlée maintenant!

^{OLIVIER.}

En effet! (à part.) Ruggieri lui a peut-être fait une prédiction
 semblable à la mienne?

^{CATHERINE, les regardant.}

Vous le voyez, messieurs, nous faisons de notre mieux pour
 lâcher de vous consoler un peu de l'absence de notre fils bien-
 aimé. (Son d'arriver d'Entraignes s'approche de Catherine.) ANTOINE-TOUS
 à nous parler, monsieur d'Entraignes?

^{D'ENTRAIGNES.}
 Oui, madame, si Votre Majesté daignait m'entendre,

^{CATHERINE.}
 Qu'y a-t-il?

^{D'ENTRAIGNES.}
 Votre Majesté se souvient-elle de cette sorcière dont on parlait
 hier à son petit lever?

^{CATHERINE.}

Oui. Eh bien?

^{D'ENTRAIGNES, bas.}
 Eh bien, elle est ici.

^{CATHERINE, avec stupeur.}

Ah!... (se levant et sortant.) Je la verrai, emmène-la.
 (D'Entraignes entre et quitte la Reine. L'écarter se reprend plus étonné que jamais.)

^{UN PAUC.}

L'escadron volant de la reine!

(L'escadron volant s'est formé, le ballet recommence.)

^{Le Ballet des Éventails.}

Ce ballet est l'histoire des éventails, depuis la sabbat dont parle d'En-
 traignes jusqu'à l'époque présente. Les dames de l'escadron volant
 portent des costumes chinois, grecs, égyptiens, etc. On voit la pré-
 sence de chaque nation, depuis l'éventail primitif, en forme de
 myrte, d'iris et de feuilles d'acacia du plateau oriental, et ce-
 lui en plusieurs de pays du littoral de l'Asie Mineure jusqu'au riche
 éventail des courtisanes de Néocésar.

^{CATHERINE, à elle-même pendant le ballet.}

Je ne sais... mais de mieux pressentiment viennent encore
 m'assailir. — Ce bruit ne suffit pas à couvrir le son de cette
 voix étrange qui résonne sans cesse à mon oreille, — de cette
 voix qui chaque nuit vient me dire : Catherine, causes du pas-
 sé!... Ces choses ne paraissent point à percer l'obscurité qui
 m'environne. — Il me semble... que la vie s'arrête peu à peu,
 que les flammes s'éteignent et que les bruits s'éloignent!

(A mesure que Catherine part, les lumières se pâli en elle peu à peu, et peu
 à peu aussi les sons de l'orchestre se sont éteints, et les mouvements des dan-
 seurs se sont arrêtés. Tout à coup Catherine se souleva en se pro-
 cipitant au bas de l'escaud. Les dames et l'orchestre se virent arrêtés.)

^{CATHERINE, comme elle.}

Mon Dieu! mon Dieu!... Est-ce que je rêve?... est-ce que je
 deviens folle?...

(La Reine reprend tout à coup son premier aspect.)

^{JOUEUR, à Catherine.}

C'est admirable!... et en vérité, je ne vis jamais tant de
 beaux yeux ni tant de lumières.

^{CATHERINE.}

Il n'est rien remarqué eu!... C'est moi seule qui... oh! j'ai
 une sueur froide par tout le corps...

(Ruggieri s'est glissé par les groupes jusqu'à la Reine.)

^{RUGGIERI, bas.}

Vous paraîsses souffrir, madame...

^{CATHERINE.}

Non... non... (à part.) C'est un rhume qui m'a saisi... un
 accès de fièvre... et cependant, j'ai eu le temps de comprendre
 que... que je mourais... Et... (avec une voix de sabbat.) Encore!...
 encore!... (Tout s'est arrêté de nouveau.)

^{RUGGIERI, bas.}

Qu'avez-vous, madame?...

^{CATHERINE.}

Oh! mais c'est horrible!... Dis donc que l'on rallume les lu-
 mières... Cette nuit me fait peur...

^{RUGGIERI.}

Rallumez-vous, au nom du ciel!

(Tout s'éteint au moment où Ruggieri se précipite.)

^{CATHERINE, avec un long soupir.}

Oh! mon Dieu!... ai-je donc déjà un pied dans la nuit éter-
 nelle?...

(Le ballet se reprend; l'orchestre se réveille. Des groupes se forment, Cal-
 herine se lève et s'en va. — En ce moment, la Reine se précipite au bas de
 l'escaud par d'Entraignes.)

CATHERINE, à Catherine, à part, avec amour.
Oh! voilà une autre vision à présent... mais ce fantôme là, je le reconnais!... C'est celui de mes rêves!...

L'ENTRÉE, sur la dévotion.
SOUVENEZ-VOUS!... SOUVENEZ-VOUS!
(Les deux de la dévotion penchent d'instinct à mesure qu'elle regarde la statue.)

LA DÉVOTIONNELLE,
Oh! je me souviens!...
(Elle quitte d'instinct et s'avance lentement vers Catherine.)

CATHERINE, à part, avec amour.
La voilà!... elle approche!... elle me touche!...

LA DÉVOTIONNELLE, sur la dévotion.
Catherine de Médicis! cause du passé!

CATHERINE,
Ah!...

LA DÉVOTIONNELLE,
SOUVENEZ-VOUS de Jean Goussier!... souvenez-vous de la fille de Mauverny et de ses deux frères assassinés!... SOUVENEZ-VOUS!

CATHERINE,
Tais-toi!...

LA DÉVOTIONNELLE,
Vous ne voulez pas causer du passé, voulez-vous causer de l'avenir?

CATHERINE,
De l'avenir?

LA DÉVOTIONNELLE,
Qui vous a dit, n'est-ce pas? que votre vie était attachée à celle du duc de Guise.

CATHERINE,
Oui, eh bien?...

LA DÉVOTIONNELLE,
Eh bien, le duc de Guise est mort!

CATHERINE,
Oh! tu mens! tu mens!

LA DÉVOTIONNELLE,
Il est mort, vous dis-je!

CATHERINE,
Alors... quand dois-je mourir, moi?

LA DÉVOTIONNELLE,
Dans cinq jours!...

CATHERINE, avec le ciel.
Oh!... mais je le dis que tu mens... Le duc de Guise n'est pas mort!

LA DÉVOTIONNELLE,
Regardez... (Un page apporte ses miroirs, Catherine voit le cadavre.)

CATHERINE, se levant sur ses pieds, à part.
C'était vrai!...

L'ENTRÉE,
Qu'y a-t-il donc, madame?

CATHERINE, qui cache le miroir.
Rien... rien... (avec une face égarée.) Voyons, madame, que les dames remarquent... je le dis... je le veux... (Il s'agit d'aller, à part.) Je le sens, l'ouïe a dit vrai... le misérable! et ce fantôme ne viendra pas longtemps à nous égarer, car bientôt... bientôt...
(Il s'écroule regardant autour d'elle avec effroi, et tout à coup il se jette par terre.)

CATHERINE, étonnée.
Encore!... encore!... cette ombre et ce silence! Oh! je le savais bien!... c'est l'ombre du tombeau!... C'est la nuit éternelle qui commence!...

(Elle s'écroule dans les bras de Hugues. Le ciel se repa pour la troisième fois.)

ACTE III.

DEUXIÈME TABLEAU.

En 1594.

AU CLOU BRILLANT. — RUE SAINT-JEAN-DE-BEAUVILLE.

Maison de Nivelles. — Un jardin, de face, un grand mur dominant sur la rue. Tuile de fond de maisons. Deux du mur, deux fenêtres peintes. Sur le premier et second plan, parmi les arbustes et les arbres, des fragments de statues brisées. — À droite, premier plan, la maison de Nicolas Nivelles, une fenêtre au-dessus du balcon. À gauche, en face, une porte de petit pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETRUCI, par GUGNARD.

(Au lever du rideau, il fait petit jour. On voit une tête, puis un corps penché sur le mur du fond, et enfin Petrucci se dressant à cheval sur le toit près du premier de pignon.)

PETRUCI.

Ah!... les jambes refusent le service... et les bras... et le

corps... et la tête aussi!... Corpo di Naccol!... Rien ne va plus. Tout est désorganisé! Ah! mon pauvre Petrucci, où est le temps où tu glissais sur un mur comme un léopard!... Mais alors tu faisais tes dix repas par jour, tandis que maintenant!... Oh! dire que depuis huit jours je n'ai mangé qu'une soule et sept feuilles de salade!... et encore la soule était d'un araignée!... L'enfer confonde la famine... et cet enragé roi de Navarre qui en est la cause! Il se pour soule dans le jardin, à sa portée on le coupe par le cou, on le met sur le mur (Petrucci l'approchant); Non!... mais qu'est-ce que c'est que ça!... Un confrère, sans doute!...

GUGNARD, sur le mur.

Hum!... c'est à peine si j'ai pu me hisser jusqu'ici!... Mais en fin ça y va!... Voyons donc si il y a encore quelques prunes dans cet arbre. (Il s'écroule dans l'arbre.)

PETRUCI, à part.

Des prunes!... Je le disais bien, c'est un confrère... et il s'abaisse à voler des prunes!...

GUGNARD.

Ah! j'en tiens une, je crois.

PETRUCI.

Il en tient une!... (Il s'écroule près de lui.)

GUGNARD, effrayé, se dressant tomber dans le jardin.

Ah!...

PETRUCI, tombant à côté de lui.

Tu as une prune, guent! j'en veux! si c'en faut!... donne-m'en!... ou je te tue!...

GUGNARD, lui donnant la prune.

Voilà, voilà... monsieur!...

PETRUCI, se levant.

C'est bien!... mais j'ai dit prêt à tout!... je suis honnête... j'ai ma part!... voilà la vôtre!... (Il lui donne la prune.)

GUGNARD.

Oh! le royauté!

PETRUCI.

Eh! à présent tu vas m'exploiter, j'espère, qui tu es... car je ne te connais pas... et pourquoi tu te permets de monter sur mes branches!... Tu n'as rien!

GUGNARD.

Guignard.

PETRUCI.

Ta profession?

GUGNARD.

Monsieur, j'avais appris tout et fait celle de ne rien faire, et, en grandissant, je n'ai pas joué utile de me fatiguer à changer de métier.

PETRUCI.

Enfin, tu m'as la mine d'un pignolet à becqueter du chèvris partout où il en trouve, donc tu me plais!... Les voleurs et les pignolois, tout ça se vaut!...

GUGNARD.

[Les voleurs... Vous êtes donc?]

PETRUCI.

Je me nomme Petrucci! J'étais depuis seize ans le chef d'une bande de braves pignolois... intitulés les *duffets*... As-tu entendu parler des *border*, l'ami?

GUGNARD.

Beaucoup!... Oh! les *border*!... des bandits charmants, as-sarait-on!...

PETRUCI.

Charmants!... c'est le tout!

GUGNARD.

Et que sont devenus ces messieurs?

PETRUCI.

Oh! ils ont fini en braves! Ces temps derniers... ne trouvant plus rien à manger, ils se sont mangés mutuellement!

GUGNARD.

Braves gens!

PETRUCI.

Puisque le hasard te fait faire ma connaissance, je veux que tu en profites. Je m'introduis dans cette maison qui appartient à un certain Nicolas Nivelles, persuadé qu'en y mettant un peu de suite, j'y trouverais de quoi remplir mon estomac, et me jeter le gras du la jambe! veux-tu m'aider dans mes recherches?...

GUGNARD.

Enfin, je le voudrais bien... mais je ne le saurais peut-être pas, je vous ai dit que j'avais toute espèce d'occupations en horreur!...

PETRUCI, le prenant au collet.

Qu'est-ce à dire, ami!... ou le fait une proposition convenable, et tu refuses!...

GUGNARD.

Je ne refuse pas... je...

GUGNARD.

Assez... voilà le jour qui vient, nous n'avons pas de temps à perdre, cherchons d'abord parmi ces tonneaux, ces caisses, si nous ne découvrirons pas quelques sacs de farine ou quelques cuveaux de fromage.

Mais...

Allez, allez... ou je le cogne.

Ah! mais regardez donc cette porte qui s'ouvre là, capitaine...

Déjà! quelque scélérat qui se lève déjà! (Entrant dans la chambre.) Viens! viens!...

Il se cachent derrière les bureaux. Cliquet et Pierrette parviennent à pousser.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLIQUET, PIERRETTE.

Comme ça, monsieur Cliquet, vous êtes content de moi?

Où, ma petite Pierrette, très-content... tu commences à mordre à la politique... Viens-tu, encore une leçon... et tu seras une ligueuse fine.

Vous êtes trop humilié, monsieur Cliquet?

Entends-tu ce jeune drôle qui s'en va la nuit chez cette jolie fille pour en faire une ligueuse.

Hum! hum! fureur du chef de valeurs, ça!...

Monsieur Cliquet, à cause donc que vous espionnez la nuit pour me donner vos leçons, et que vous me défendez d'en parler au maître?

Rien de plus simple... Je choisis la nuit pour t'entretenir parce que la nuit, comme ça... dans le silence, on cause mieux...

Ça, c'est vrai... on cause vraiment mieux la nuit!...

Innocente!...

Et si je te défends de parler de mes visites au patron, c'est pour lui ménager la surprise quand tu seras fermée à glace comme lui... sur la politique. Mais voilà le petit jour, je rentre bien vite dans ma chambre... Ainsi tu te souviens bien de tout ce que je t'ai dit, pas vrai? Le Béarnais bloque Paris... le Béarnais, c'est moi... Paris, c'est toi.

C'est ça... Paris, c'est moi... le Béarnais, c'est vous.

Le Béarnais qui veut te prendre, lance sur toi à chaque instant une bordée de coups de canon et de coups de fusil... (L'embrasant.) Voilà les coups de canon et les coups de fusil...

Où... où... ça ne fait pas trop de mal même...

Tu trouves cependant faux que ça te fâche, puisque tu ne veux pas du roi de Navarre pour ton roi.

C'est juste! c'est juste!... puisque je ne veux pas...

Alors...

Alors...

Eh bien! comment t'ai-je dit que tu devais répondre à la mitraille du roi... (Il tend le poing.) ALORS... si tu veux que le roi s'en aille...

Voilà!... c'est y ça, hein?...

Pas assez fort... les canons... pas assez fort...

Comme ça donc?

Un peu mieux! un peu mieux! (L'embrasant.) Ah!... et là-dessus... au revoir, Pierrette, la nuit prochaine, Paris chamera le roi.

C'est-à-dire que je crains bien, moi, que, la nuit prochaine, c'est le roi qui prendra Paris.

Au revoir!...

Au revoir!...

CLIQUET, restant à droite.

PIERRETTE, restant à gauche.

SCÈNE III.

PETRUCCI, GUIGNARD, puis NIVELLE.

Corpo di Baccho! ils s'embrassent! et Paris crève de faim!

Ça joue à la bataille! et nous n'avons mangé qu'une prune à vous tout seul...

O belle jeunesse! ô vive jeunesse! ô pétulante jeunesse qui... (L'embrasant.) Aie! un tiraillement d'estomac!... c'est dommage, j'allais bien comme ça... (L'embrasant.) Nos amoureux sont partis, remettons-nous à chercher...

Qui, cherchez! Ah! regardez donc, capitaine.

Du monde encore, mort Diab!... Ah! c'est maître Nivelle!

Tout le monde dort encore dans la maison.

Où, compte là-dessus... vieux marchand de savon!...

C'est l'heure où le compère Bidoulet doit venir m'entretenir de l'importante affaire en question... (Il s'approche à la porte du fond.) Justement, le voilà!... oh cher Bidoulet!... (Il se voit la porte.)

Bon! voilà Bidoulet, maintenant! allons-nous-en, Jean!

Se tu bouge!... toi... je l'étrangle!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BIDOULET.

Très-bien! très-bien! maître Bidoulet, exact au rendez-vous... oh! vous êtes un ligueur de la vieille roche, maître Bidoulet!

Après vous, maître Nivelle?...

Moi! moi!... il est certain que j'en, depuis seize ans, fait mon devoir d'une façon assez brillante... Que voulez-vous, Bidoulet, on ne se refait pas; j'ai toujours aimé à fuirer mon nez dans la politique, parce que pour nous autres bourgeois, voyez-vous, Bidoulet, la politique... oh!... la politique, c'est ça qui vous paie un homme; un n'est qu'un simple parfumeur comme moi, ou bien un obscur pelletier comme vous, n'est-ce pas?... eh bien! en politiquant ferme, en politiquant rapide... en politiquant toujours... de simple parfumeur ou de simple pelletier on devient...

Un double imbécile!...

Ah! c'est égal, maître Nivelle, savez-vous que si le siège devait durer longtemps encore... mes provisions s'épuisent, à moi! hum! hum! et les vôtres?

Les vôtres?... j'ai encore du lard et de la farine pour trois mois d'ns mes caves?

Pour trois mois de lard?

Pour trois mois de lard!

Mais voyons! vous m'avez dit que vous possédiez un moyen sûr de débarrasser le pays de la guerre... Quel est ce moyen?

Avoir cinq cents pistoles d'abord.

Je les ai.

Et les donner?

Eh bien! je les donnerai, mais à qui?... pourquoi?... et comment?...

Voilà! hier matin comme j'étais chez monsieur Russy Leduc, le Prévôt, deux hommes d'assez mauvaise apparence, je l'avois, se présentèrent au Prévôt en lui offrant, s'il voulait les payer généreusement, de délivrer Paris du blocus.

NIVELLE.
Ah! ah!... et que répondait monsieur le Prévôt à ces deux hommes?

BIDOULET.
Il les traita de fous et les renvoya sans les vouloir entendre.

NIVELLE.
Oh! c'est honteux! c'est honteux! Alors!...

BIDOULET.
Alors, moi, plus curieux que monsieur le Prévôt...

NIVELLE.
Et plus sage, compère Bidoulet, plus sage, vous causâtes avec ces deux hommes, n'est-ce pas, et vous apprîtes?...

BIDOULET, mystérieusement.
J'appris que l'un des deux imitait le cor de chasse à s'y méprendre...

NIVELLE, étonné.
Ah!

BIDOULET.
Tandis que l'autre contrafeisait le bruit d'une mende lancée sur la piste, à croire qu'on à derrière soi vingt-cinq chiens qui vous mordent les talons.

NIVELLE.
Oui dâ? Eh bien, cela peut être fort utile pour faire lever une bécaisse, mais non un siège.

BIDOULET.
Suivez-moi bien, compère Nivelle. Vous savez que le Béarnais adore la chasse, et qu'il passe tous les instants qu'il n'emploie pas à nous canonner, à courir le corf dans les bois de Saint-Germain.

NIVELLE.
Il est vrai. Eh bien?

BIDOULET.
Eh bien! escortés de quelques soldats déguisés, nos deux hommes, qui se donnaient les frères de Longes, par parenthèse, vont se poster dans l'un des endroits les plus fréquentés par la chasse royale et... mitôt que le roi parait!...

NIVELLE.
Grâce à leurs talents imitatifs, ils l'abusent, l'attirent à eux, l'entraînent peu à peu vers leur embuscade... et... bientôt!...

BIDOULET.
Bientôt le Béarnais entre dans Paris... mais, pieds et poings liés...

NIVELLE.
Bidoulet! vous êtes un grand homme. Bidoulet! je suis un grand homme aussi! C'est nous qui allons sauver la France!... embrassez-moi, Bidoulet.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

GUIGNARD.
Us s'embrassent aussi cœur-lâ? ah!... c'est vrai... c'est l'usage de la maison.

PETRUCCI, à Guignard.
Qu'est-ce que tu penses de cette conversation, l'ami?

GUIGNARD.
Moi je ne pense pas, j'ai trop faim.

PETRUCCI.
Eh bien!... suis-tou donc... tu vas déjeuner tout à l'heure.

GUIGNARD.
Ah! bah!...

(Ils s'éloignent doucement et disparaissent par-dessus le toit.)

NIVELLE, qui court vers Bidoulet.
Ainsi donc, ces deux braves garçons vont venir chez-moi?

BIDOULET.
Avant une heure, si vous le voulez, je n'ai qu'à aller les prendre à la Porte Neuve où je leur ai donné rendez-vous.

NIVELLE.
Courrez donc, l'ami! courrez donc!...

BIDOULET.
Je cours!

NIVELLE.
Bidoulet, Paris nous trahira des couronnes... Paris nous érigera une pyramide. (ou pommard.) Allons! allons! Bidoulet, je vous attends.

BIDOULET.
Avant une heure, je suis ici avec nos hommes.

SCÈNE V.

NIVELLE, CLIQUET, PIERRETTE.

NIVELLE, reconstruisant un siège en se frottant les mains. Crie.
Héloïse, Pierrette, Cliquet!...

CLIQUET et PIERRETTE, paraissant l'un à gauche, l'autre à droite.
Voilà, notre maître!...

CLIQUET, s'empare.
Vous nous appelez, bourgeois?

NIVELLE.
Oui, mon ami; oui, ma petite!... Sur mon cœur, Cliquet... et toi aussi, Pierrette, sur mon cœur.

PIERRETTE.
Mais d'où vous vient donc cette joie, mon maître?

CLIQUET.
Oh! oui, patron, passez-nous-la votre joie!

NIVELLE.
Que je vous la passe, ô mes domestiques!... que je... Eh bien, sachez donc... (à ses domestiques.) Mais non, j'aiime mieux ne pas vous le dire, parce que vous êtes bavards comme deux pies.

TOUS LES DEUX.
Oh!... (On frappe à la porte de dedans.)

NIVELLE, s'arrête.
Chut!... On a frappé! ce sont eux sans doute!... Mes domestiques, je n'ai qu'une chose à vous dire... C'est que les deux hommes qui vont se présenter devant vous ont droit à tous vos égards... à tous vos respects. (Il se cache.)

CLIQUET.
Qu'est-ce que cela signifie?

PIERRETTE, à Cliquet.
Est-ce que notre politesse vous rendra fins comme ça tous les deux, monsieur Cliquet?

CLIQUET.
Un peu, un peu aussi, ma petite Pierrette, mais d'une folie plus gaine.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PETRUCCI, GUIGNARD.

NIVELLE, à gauche à Petrucci et à Guignard, qui le saluent juchés sur le toit et reconstruisent le siège en restaurant à ce sujet tous les trois.

PIERRETTE, à Cliquet.
Oh! les vilaines figures!

CLIQUET.
Oui, mais comme ils saignent bien!

NIVELLE, à Petrucci.
Je ne crois pas me tromper en présument que...

PETRUCCI, levant le cor.
Ton, ton, ton, ton...

NIVELLE, avec joie.
C'est bien cela... (regardant Guignard.) Et monsieur votre frère, alors...

PETRUCCI.
Le chien de chasse, maître. (à gauche.) Vous-le faire vite le chien, toi!...

GUIGNARD, hnt.
Eh! puisque je ne sais pas, là!...

NIVELLE.
Hein?...

PETRUCCI.
Il le fera... il le fera!... (il donne un coup de pied à Guignard.) Animal!...

GUIGNARD, criant.
Aie!...

NIVELLE, se levant.
Bravo! parfait!... parfait!... à s'y méprendre! (Moi à Petrucci.) Mais pourquoi monsieur Bidoulet n'est-il pas venu avec vous?...

PETRUCCI.
Il avait à faire chez lui, n'est-ce pas frère. (il donne un coup de pied à Guignard.) Mais ah! ah! donc, gredin!...

GUIGNARD, criant.
Aie!...

NIVELLE.
Superbe! Oh! monsieur me rappelle un épagneul que j'ai bien aimé!... (au.) Au reste, nous nous passerons bien de Bidoulet, n'est-ce pas?...

PETRUCCI.
Pardieu! et pourvu que vous me donniez un panier de vin.

NIVELLE.
Comment un panier de vin!...

PETRUCCI.
Sans doute, entre les cinq cents pistoles... c'est notre pris à mon frère et à moi, pour l'affaire en question... ton, ton, ton, ton...

(Il donne encore un coup de pied à Guignard.)
GUIGNARD.
Aie!...

NIVELLE.
Charmant! si c'est votre prix. (à Cliquet.) Suis-moi, Cliquet.

CLIQUET.
Voilà, maître!... (s'écroule et Cliquet saute à terre.)

PETRUCCI, à Galignani.
Le liquide et les pistoles vont arriver... à cette heure, regarde comme je vois m'y prendre pour avoir le lard et le pain...

GALIGNANI.
Je regarde... et j'admire d'avance !
PIERRETTE.
Quoi qu'il y a donc?... quoi qu'il y a?... hé!... le grand sec.

PETRUCCI.
Il y a, mademoiselle Pierrette, que nous tombons d'assaut, nous camarade et moi.

PIERRETTE.
Rah bien!
PETRUCCI.
Et que l'amour ne nous soutient pas comme il soutient peut-être le petit Cliquet.

PIERRETTE.
Hein?... qu'est-ce que vous dites?...
GALIGNANI.
Compère. (à part.) Il ne dit pas, mais il va dire que mademoiselle Pierrette, la servante, reçoit la nuit chez elle M. Cliquet, l'apprenti.

PIERRETTE.
Taisez-vous, monsieur. (à Petrucci.) Et qu'est-ce qu'il vous faut, pour ne rien dire de tout ça au patron.

PETRUCCI.
Un peu de pain.
GALIGNANI.
Et beaucoup de lard.
PIERRETTE, stupéfaite.
Je cours vous chercher ça.
PETRUCCI.
La tour est jouée...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NIVELLE, CLIQUET.

NIVELLE.
Allons donc, Cliquet! allons donc! on dirait que ce panier est lourd...

CLIQUET.
Mais dame! pas mal comme ça, patron.
PETRUCCI.
Lourd... ce panier, mon ami. (à part.) Mais du tout... (se tournant à Galignani.) Et toi frère, qu'en penses-tu?...
GALIGNANI, ricanant sous le poids.
Une plume!...

PIERRETTE, sortant de gauche avec un dernier panier de pain, etc.
Voilà les provisions!...

NIVELLE.
Les provisions... pourquoi... pour qui ces provisions?...
PETRUCCI.
Oh!... un petit cadeau que nous fait mademoiselle votre tante, sur ses gages.

NIVELLE, lui demandant ce que.
Voilà les cinq cents pistoles.
PETRUCCI.
Viva!

NIVELLE.
Et maintenant eh route, n'est-ce pas ?
PETRUCCI.
Et maintenant... veuillez demeurer une seconde ici, madame Nivelle... vous allez voir ce que vous allez voir...

NIVELLE.
Quoi donc?...
PETRUCCI.
Mais c'est tout simple... c'est-à-dire derrière ce mur, mon frère et moi, nous allons vous donner un déchantillon de nos talents... vous allez entendre le curé!... ah! vous n'achèterez pas chât en poche, vous verrez cela... attention!

NIVELLE, à Cliquet.
Attention!...
PETRUCCI, se dirigeant vers Galignani.
Eh! bien, l'ami, comment trouves-tu que je pique les aspiettes, moi, quand je m'en mêle ?

GALIGNANI.
Capital, vous êtes un grand homme; mais ces papiers me fatiguent bien... portez-en un, au moins.

PETRUCCI.
Hein?... drôle!... (il se tourne au coup de pied.) Voilà-tu marchand!.

GALIGNANI.
Aïe!... (les deux autres sont déçus.)
NIVELLE, applaudissant.
Bevo? ça commence...

CLIQUET.
Qu'est-ce qui commence, monsieur?...
NIVELLE.
Chut! chut! attention, mes enfants, écoutons, écoutons.
PIERRETTE.
Écoutons quoi?...

NIVELLE.
Mais, fais-le donc, hahaha. (à Cliquet.) Tu vas voir comme c'est bien joué.

CLIQUET.
Vous allez insister quelque chose, patron ?

NIVELLE.
Chut!... chut!... tu vas le croire à la chasse, vois-tu Cliquet!...
CLIQUET.
A la chasse!... Oh!... il est folé, décidément, ce pauvre patron.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BIDOULET.

BIDOULET, entrant tout pâle.
Ah!... c'est bien cela!... cette porte ouverte... (courant à Nivelle.) Maître Nivelle... avez-vous vu des deux individus, qui sortent de chez vous?...

NIVELLE.
Chut!... chut!... Bidoulet, attention... Pardieu, si je les ai vus... mais, j'ai même causé avec eux aussi, je m'en fâche!...

BIDOULET.
Vous vous en fâchez... mais l'un d'eux est le fameux Petrucci, le chef de la bande des Barbes, et l'autre un de ses voleurs, sans doute.

NIVELLE.
Hein?... ce ne sont pas les frères de Lorges ?
BIDOULET.
Eh! les frères de Lorges vous attendent chez moi.

NIVELLE.
Vingt mille remparts!... Alors mes cinq cents pistoles...
CLIQUET.
Le panier de vin...

PIERRETTE.
Elles six pains, et les quatre livres de lard...
NIVELLE.
Ah! tout est perdu!... courons, Bidoulet... courons, Cliquet, rattrapons ces hardits... Oh! décidément, j'en ai assez de tout ça, je retourne à la politique, et je me remets dans le curé.

(Il court au fond avec Bidoulet et Cliquet. Pierrette regarde à droite.)

TREIZIÈME TABLEAU.

UNE ANCIENNE DE PARIS, l'intérieur d'une pauvre chambre. Porte au fond, portes latérales. — À droite, une grande armoire, à gauche, une table. Il fait déjà nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, PETRUCCI, GALIGNANI. (Ils entrent tous trois avec précipitation.)
GALIGNANI, à voix basse.
Où nous conduisez-vous donc, maître Pierre ?
PIERRE, à Pierre.

A la fortune.
GALIGNANI, regardant autour de lui.
La fortune?... ici?... elle n'est pas trop bien logée.
PETRUCCI.
Qu'est-ce que ça lui fait, imbécile, puisqu'elle est aveugle.

(C'est une raison.)
PIERRE, qui a fait de sa tempe et qui est allé s'asseoir à la porte de droite.
Chut!

PETRUCCI.
Qu'y a-t-il ?
PIERRE.
Il y a que ma mère, la vieille Marguerite, n'est pas encore couchée, et qu'il faut parler bas.

PETRUCCI.
Pourquoi ça ?
PIERRE.
Parce qu'elle se doute de quelque chose.
GALIGNANI.
Elle est donc plus avancée que nous ?

PIERRE, qui a fait un signe et qui se tourne vers la table.
Viens ici et causons.
GALIGNANI, levant ses yeux.

Ah! oui, causons.
PETRUCCI.
Galignani, tu vas faire le guet.

GILCHARD.
Mais je ne pourrai pas causer.

PETRUCCI.
Allons, dépêche-toi.

GILCHARD, à part.
Ah ! au fait, je causerai tout seul. (Il s'empare de sa ceinture.)

PETRUCCI, à Pierre.
J'y suis... débille ton chapelet... il s'agit donc ?...

PIERRE.
M'y voilà... Tu sais que l'on a tenté tout dernièrement d'enlever le roi, tandis qu'il chassait en pleine forêt de Saint-Germain.

PETRUCCI, étonné.
Où, certes que je le sais... Ah ! mais j'y suis ; dis donc... (Tantôt.) nous conspirons, n'est-ce pas ?

PIERRE.
Qui... pour ce parti entragé qui fait la loi dans Paris, et prolonge le siège... pour les Seize, enfin.

PETRUCCI.
Ah ! pour les Seize.

PIERRE.
Ça ne te fait rien ?

PETRUCCI.
A moi ?... rien du tout... pourvu que les Seize soient comme cinquante.

PIERRE.
Ils peindraient, niais...

GILCHARD, qui s'était peu à peu détaché de la suite, se revole en arrière.
Alerte !... alerte !...

PIERRE et PETRUCCI, se levant.
Qu'y a-t-il ?

GILCHARD, rassuré.
Ah ! rien... je rêvais.

PETRUCCI.
Animal !... ce drôle-là ne pense qu'à dormir.

GILCHARD.
C'est vrai... je ne fais plus que d'y penser, car vous ne me laissez jamais fermer l'œil.

PETRUCCI.
Allons, assez...

GILCHARD, étonné.
Mais, du reste, vous desriez bien me mettre au courant de vos projets, car enfin... si je dois m'en mêler...

PETRUCCI.
C'est inutile... A c'te parole !

GILCHARD.
C'est bien... on y va. (Il s'assoit.)

PIERRE, à Pierre.
Je continue... Tu sais comme moi que les Parisiens commencent à se lasser des misères qu'ils endurent ?

GILCHARD.
Oui... ça les fatigue de ne manger que du pain d'avoine... nous n'alimons pas ça non plus, nous aussi ; nous avons admirablement fié.

PETRUCCI.
A c'te parole !...

PIERRE.
Les trois quarts de la population sont donc décidés à ouvrir au Béarnais les portes de Paris.

PETRUCCI.
J'ai vu ça.

PIERRE.
Demain, peut-être, les notables lui en apporteront les clefs... Eh bien, il faut les prévenir cette nuit par un coup décisif, car les Seize ont juré que le roi n'entrerait pas dans la capitale.

PETRUCCI.
Et... tu as le venin ?

PIERRE.
Où... il ne s'agit plus que de le pousser.

PETRUCCI.
Nous en vendrons bien à bout à nous trois... Enfin, quel est ton projet ?

PIERRE.
Mon projet... le voilà. Je veux... (Il prend un moment de silence, j'entends la mère qui grouille là-dedans avant de se mettre au lit ; elle va venir faire sa toilette... Allez vous cacher dans le moulin, j'arriverai vous y retrouver et en attendant, faites un peu de toilette.)

PETRUCCI.
Comment ?

PIERRE.
Il faut que vous passiez pour deux gars innocents, et vous trouverez là-bas...

PETRUCCI.
Bon !... bon !... compris !...

GILCHARD, qui s'est approché.
Compris !... compris !... mais moi, je me suis toujours pas au courant.

PIERRE.
Aller ! aller !

PETRUCCI, prenant Gilchard.
Marche donc, claudin ! (Il sort.)

SCÈNE II.

PIERRE, puis MARGUERITE.

PIERRE, à lui-même.
Allons ! allons ! s'il plaît au diable, le meilleur Pierre qu'il y aura bientôt se trouvera.

MARGUERITE, entrant.
Ah ! le voilà, Pierre ?

PIERRE.
Eh bien oui, me voilà... ça vous dit-elle ?

MARGUERITE.
Ça pourrait bien tout de même m'indiquer, Pierre, car à c'te heure tu n'es pas souvent au moulin.

PIERRE, regardant.
Qu'est-ce que ça fait ?... pourquoi que le grain y vient ? (Il lui montre l'aspect de ses joues.)

MARGUERITE, avec de véritables prières.
Le grain ?... mais si ce grain-là vient d'un mauvais champ ?

PIERRE.
Un mauvais champ ?

MARGUERITE.
Et si le pain qu'il donne on ne peut pas le manger sans remords ?

PIERRE.
Ah ! toujours votre chanson, je sùre ! Allez ! allez ! laissez-moi diriger la maison. (Avec une exclamation.) Vous n'entendez rien aux affaires.

MARGUERITE.
Qu'est-ce que tu veux dire ?

PIERRE.
Moi ?... rien.

MARGUERITE.
Tu as de mauvais desseins, Pierre.

PIERRE.
De mauvais desseins ?... parce que je veux vous faire riche et heureuse ? Vous êtes bien dépitée, la mère !

MARGUERITE.
Prends garde, mon fils !... prends garde !... le bien mal acquis ne profite pas !

PIERRE, regardant.
Celui qu'on n'acquiert pas profite encore beaucoup moins.

MARGUERITE.
Oh ! mais on achète donc plus ces robes-là, Pierre ?... Crois-moi, reviens à de meilleurs sentiments... pense à la brave femme qui est dans sa tombe, à les enfants qui sont dans leur berceau ! à ton père, qui t'a laissé un bon sans tâche !

PIERRE, réfléchissant.
Oui, ça c'est vrai... et c'est quelque chose... mais maintenant il me faut des habits pour l'usage... il me faut aussi du bel argent dans ma poche, de bonnes choses sur ma table et du vin dans mon cellier.

MARGUERITE.
Mais, Pierre, tout ça peut coûter bien cher à la conscience !

PIERRE, souriant.
Eh bien, on y mettra le prix.

MARGUERITE.
Ah ! tu me fais peur...

PIERRE.
Ah ! vous n'avez peur de tout...

MARGUERITE.
Fait peur que tu te deshonores, Pierre... et toi ? est-ce que ?

PIERRE.
Oh ! moi ! j'ai peur de rien !

MARGUERITE.
Ne parle pas de cette sorte, mon fils ! je t'en conjure... C'est un blasphème !... (Écroulée de douleur.) Et tenez !... écoutez !...

PIERRE.
Remettez-vous !... Voilà l'usage qui me dit d'aller rentrer les vaches, et j'y vas... (A part.) Ah ! ben, les mères, si on les entendait, on n'en aurait jamais fini d'être honnête homme. (A part.)

MARGUERITE, se levant, éperdue.
Oh ! il me semble que nous approchons d'un malheur... Pierre ! Pierre !... Ah ! le vent a changé ! il ne fait plus tourner les ailes de nos moulins, il tourne la tête à Pierre. D'où lui

vient tout cet or qu'il rapporta depuis quelque temps?... Oh! si mes pressentiments ne me trompaient pas!... mon Dieu!... mon Dieu!... conseillez mon fils... et protégez le roi!...

(Henri est entré depuis un instant et a refermé les deux portes.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, HENRI.

HENRI, pleurant.

Merci pour le roi, bonne mère!

MARGUERITE, souriant.

Quelqu'un!... (s'assoit.) Monseigneur!

HENRI.

Ma bonne!... je suis... un des officiers du Béarnais. Je faisais une ronde dans les environs! et ma fille!... l'orgue et l'obscurité n'aidant, je me suis vu tout-à-coup séparé de mes compagnons. (Il dit ces mots.) Et maintenant si vous le permettez, bonne mère, je prendrai pendant quelques instants place à votre foyer.

MARGUERITE.

Asseyez-vous, monseigneur; vous êtes le bien-venu!... attendez!... je vais ranimer le feu... (Elle jette de bois dans l'âtre.)

HENRI, s'adressant devant le feu.

Merci!... merci la mère!... Ah! Ventre saint gris! j'avais besoin de cela! (Il s'exclame devant le feu, Marguerite a refermé la porte tout-à-coup.) Qu'avez-vous donc?

MARGUERITE, le tenant par le bras.

Rien, rien, monseigneur!

HENRI, souriant.

Pourquoi, me regardez-vous ainsi?

MARGUERITE.

Pardieu! monseigneur, mais c'est que...

HENRI.

C'est que?...

MARGUERITE.

C'est que vous jurez comme le roi!...

HENRI, s'adressant au feu comme au pauvre diable.

Mais... ma bonne... tout le monde jure ainsi dans l'armée royale!

MARGUERITE.

Ah! c'est différent?... et cependant...

HENRI.

Eh bien!...

MARGUERITE, se penchant.

Quelque chose me dit là que vous êtes le roi.

HENRI, pleurant.

Eh bien la mère! mes remerciements à votre cœur. Un'aimie, puisqu'il m'a deviné.

MARGUERITE.

Ah! sire!

HENRI.

Que faites-vous? Je suis le roi, ou je le serai, soit... mais pas pour ce soir. J'aime mieux que vous me traitiez comme votre fils.

MARGUERITE, avec un mouvement.

Mon fils!

HENRI.

Pardieu! vous me dorloterez comme il faut, et vous me donnerez à souper; d'abord, je crève de faim. Eh bien?... Est-ce dit?...

MARGUERITE.

Ah! sire!

HENRI.

Est-ce que je vous gêne, bonne mère? Pourquoi cela m'inquiet? (Henri) est-ce que je ne suis pas en sûreté ici?...

MARGUERITE, s'approchant.

En sûreté?

HENRI, l'orgue redoublé.

Voyons!... je reste, d'est-ce pas?... Ventre saint gris, vous n'aurez pas la cruauté de mettre un roi à la porte par ce temps-là!...

MARGUERITE, à part.

O mes craintes!

HENRI, descendant le marcher.

Ah! ah! voilà une marmite qui est mal habitée! Mais laissez faire bonne mère! Si Dieu nous seconde, avant peu il y aura une poule là-dedans!...

MARGUERITE.

Sire!...

HENRI.

En attendant, nous mangerons cette soupe-là comme elle est, et de fort bon appétit; mais d'abord, la mère, ne pourriez-vous me régaler d'un coup de petit vin? Ah! dame, mes jambes se

sont réchauffées, mais à présent mon estomac est jaloux de mes jambes!...

MARGUERITE.

Tout notre pauvre dîner est à votre service, sire!...

HENRI, lui montrant le creux.

Merci!... merci!...

(Marguerite va chercher le vin. Pierre paraît à gauche.)

SCÈNE V.

LES MÈRES, PIERRE.

PIERRE, à part.

Le roi!...

MARGUERITE, à part.

Pierre!...

HENRI.

Qu'est-ce?...

MARGUERITE.

Mon fils... monseigneur!...

HENRI.

Il arrive à propos!... pour trinquer avec moi!...

PIERRE, s'avançant.

Ah! sire!

HENRI, souriant.

Tiens! Un n'a reconnu aussi, lui!... Je n'ai pourtant pas jure... (à Pierre) Ah! mais, au fait, je te reconnais, mon garçon. Tu es le premier Pierre?

PIERRE.

Où, sire.

HENRI.

Ah! ah! ces damnés liqueurs ont eu le nez fin, et malgré nos déguisements... Enfin, ce n'est que par là reconse... (Il traite avec Pierre.)

PIERRE.

Espérons-le, sire!...

MARGUERITE, qui reconnaît Pierre.

Ce regard!... Oh! je ne me trompais pas!... (à son aïeul) Le roi est en danger!...

HENRI.

Ma foi!... mon aïeul!... et vous, ma bonne mère... (à son aïeul) Ah! maintenant, je ne suis plus que le cadet... je vous avouerai que je tombe de sommeil, et qu'on attendait le souper... (Il s'assoit dans le fauteuil.)

(Il traite avec Pierre.)

PIERRE, à part, avec joie.

Il reste!...

MARGUERITE, à part.

Mon Dieu!... (à son aïeul) Mais, sire, le plus a cessé!...

HENRI, sans se réveiller.

Eh bien, et les foudrières?... Allons, allons, la mère, un peu d'honneur pour le cadet, l'aîné n'en sera pas jaloux... n'est-ce pas, Pierre?...

PIERRE, avec empressement.

Non, sire... Dormez donc?... dormez en paix!... je suis là!...

MARGUERITE, à part.

Et moi aussi!...

PIERRE, à part.

Le hasard nous le livre!... Ah! monsieur de Mayenne payera cher un tel prisonnier!... (à son aïeul) Dormez bien, sire.

HENRI.

Ventre saint gris je dors déjà!...

PIERRE, à part.

Allons chercher Petrucci!...

MARGUERITE, à part.

Je veille sur toi, Pierre!... Je veille sur vous, Henri!...

(Elle cède à droite et Pierre sort par le fond.)

SCÈNE VI.

HENRI, seul.

Allons! tâchons de rêver qu'il n'y a plus de liqueurs en France. Mon Dieu! je vous invoque!... à s'il est avantageux à mon peuple que je possède la couronne, favorisez ma cause et protégez mes armées!... Dois-je régner? dois-je régner?... (Le Roi s'endort. — En ce moment, Pierre, Petrucci et Gignard paraissent au fond.)

SCÈNE VII.

HENRI, PIERRE, PETRUCCI et GIGNARD, sans MARGUERITE.

PIERRE, sans Petrucci.

Il est là!... (à part) Il dort!...

GIGNARD, à Pierre.

Pardieu! mais je ne suis toujours pas un coquet de...

QUATRIÈME TABLEAU.

SCÈNE IV. — LES PAUVRES.

(Les sports de Paris au fond, et dans le lointain la ville; par devant le camp du Roi. — Un cabaret à gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI IV, LA FORCE, SCHOMBERG, D'AUBIGNÉ, QUELQUES OFFICIERS devant le tronc royal. — BERNARDIN ET DES SOLDATS devant le cabaret. — Il fait nuit, la tente et le cabaret sont éclairés. Ça et là dans le camp quelques lanternes. Les soldats achèvent leur souper.)

LA FORCE, se fait.

Sire... est-il vrai que les Parisiens commencent enfin à comprendre que vous tenez le salut du pays dans vos royales mains?

HENRI.

Mon cher La Force, je n'ose encore me bercer aujourd'hui d'un grand espoir qui pourrait bien être déjà déçu, et cependant, si j'en crois certains bruits qui me sont parvenus, il paraîtrait que les malheureux font à bout de forces et de courage.

D'AUBIGNÉ.

A bout de vitres, surtout.

HENRI, doucement.

Où... ils ont bien souffert... n'est-ce pas?

SCHOMBERG.

Sire... les pauvres gens sont réduits aux dernières extrémités... Ce ne sont plus des hommes que nous combattons... ce sont des spectres... C'est horrible!

HENRI, lui montrant la main.

Schomberg! vous êtes Allemand! merci pour ce cri-là... car il part d'un cœur français... Oui, c'est horrible! et il faut à tout prix que ces misères aient un terme... Ah! l'Espagne est bien coupable, messeurs, et les Seize bien criminels.

LA FORCE.

C'est vrai, sire... car, je le jure, ce sont eux, qui, à force d'or ou de ferrou, relinquent sur les luttes de ces héroïques mortibonds le cri tout prêt à s'en échapper: vive Henri IV!

HENRI.

Pauvres gens! oui, bien hélas! car il y a quelques jours, dans une dernière sortie, je les ai vus à l'œuvre. Il leur fallait du grain, et alors, tandis que les uns coupaient le blé, les autres combattaient et tombaient sous les balles tandis que les épis tombaient sous la faucille! (Il montre ses mains.)

SCHOMBERG.

Vous ne dites pas tout, sire, vous ne dites pas que vous avez fait sonner la retraite pour laisser le champ libre aux pauvres moissonneurs.

HENRI.

Ai-je eu tort, Schomberg?

SCHOMBERG.

Tout?... non, sire, car, j'en réponds, sur les pages de l'avenir cette retraite-là vous sera comptée pour une victoire...

(Bernardin tend le bras dans ses mains et récite ses prières devant sa tête.)

BERNARDIN, achève de dévoter sa bouchée.

Mort-dieu! mes camarades! c'est une vie de chanoine que l'on mène ici!...

UN SOLDAT, le bouche plein.

C'est vrai!

BERNARDIN, surpris.

Ah! et les Parisiens avaient seulement notre superflu pour nécessaire.

LE SOLDAT, le bouche plus plein que jamais.

Vous allez les plaindre, peut-être, bergeret?

BERNARDIN.

Dame! s'en va donc... c'est inquiétant de penser, quand on a le ventre plein, que les autres ont l'estomac vide; car vous ne le savez pas, peut-être?... Eh bien! les pauvres diables ont mangé les chevaux, les chais, tous les animaux domestiques... à cette heure, dans Paris, un rat coûte dix écus d'or; on n'en voit plus que sur la table des grands.

LE SOLDAT.

Eh bien! tant pis... puisque ces entêtés-là aiment mieux crever de faim, plutôt que de nous ouvrir.

BERNARDIN.

C'est pas l'embaras, il est vrai! nous avons assez frappé... (Montrant les caisses.) avec ces martinet-là.

LE SOLDAT.

Sans compter que nous frapperons encore.

BERNARDIN.

Et comme dit la chanson: (Pétrocce.)

Qu'il s'en accorde!

Monsieur de Mayenne.

LES SOLDATS, en chœur.

Qu'il s'en soutienne!

(Un soldat, l'écuyer, l'écuyer, qui a paru tout à coup au milieu des soldats dans qu'il fait voir en montrant vers Bernardin. Une porte de long habit de dent.)

PÉTRUCCI.

Tais-toi... Tu vas nous aider!...

GUIGNARD.

À quoi?...

PÉTRUCCI.

Tais-toi donc, imbécile... tu vas le réveiller!...

GUIGNARD.

Qui ça?...

PIERRE, qui est allé faire un tour de la chambre.

Voilà des cordes!...

GUIGNARD, effrayé.

Vous allez pendre quelqu'un?...

PÉTRUCCI.

Tais-toi donc, brigand!...

GUIGNARD, à part.

Je ne sais pas ce que je suis venu faire ici, moi!...

PIERRE, qui a ramassé les cordes.

Monsieur de Mayenne a promis aux Parisiens de leur livrer le Régiment pieds et poings liés!...

PÉTRUCCI.

Et monsieur de Mayenne pourra tenir sa promesse.

GUIGNARD, apercevant le roi.

Ah! je comprends!... Mais, sabre de bois! il y va de la tête!... je n'en jure plus!...

(Il remonte.)

PÉTRUCCI.

Si tu fais un pas, je l'assomme!...

GUIGNARD, étonné.

Me voilà au courant!...

PIERRE.

Y es-tu, Pétrucci!...

PÉTRUCCI.

Où... des égards! Pierre! des égards!... (à part) Il paraît qu'avec moi de France!

(Ils s'avancent vers le Roi; Marguerite, qui est debout, se dresse devant eux.)

MARGUERITE, à voix basse.

Misérables!...

PIERRE, à part.

Ma mère!...

MARGUERITE, se méfie.

Méche!... méche!... qui veut profiter, pour le livrer, du sommeil de son hôtel!...

PIERRE, se méfie.

Croyez-moi, ma mère!... ne le réveille pas!...

MARGUERITE, avec un air d'incrédulité.

Monsieur! Eh bien nous serons deux!...

(Elle s'assoit sur une chaise. Pétrucci et Guignard reculent effrayés. — Au moment où vient de tomber le rideau, on voit le Roi s'éveiller. Il se lève, se dirige vers la porte ouverte, et d'instinct paraît suivi de quelques officiers.)

PIERRE, à part.

Maldéiction!

MARGUERITE, à part.

Il est sourd!...

HENRI, à moitié éveillé.

Ventre-saint-gris!... qu'y a-t-il donc?...

D'AMIGNÉ, réveillé.

Ah! sire!... vous voilà!... nous étions dans une inquiétude!

HENRI.

Vraiment!... Eh bien, ma foi! moi je dormais fort tranquillement sous la garde de ces braves gens!

MARGUERITE, à part.

Où!

HENRI, lui montrant une bourse.

Prenez ceci, la mère! prenez! prenez! Ce n'est pas trop! le sommeil est si rare pour moi! — et j'ai si bien dormi.

PIERRE, bas à Pétrucci.

Il s'est réveillé lui!... mais nos soldats ne se réveilleront pas.

Que veux-tu dire?

PIERRE.

Que j'en reviens à mon premier projet.

PÉTRUCCI.

Lequel?

PIERRE.

Je te le dirai!

GUIGNARD.

Je ne veux pas en savoir davantage, je ble... (Il va s'éveiller, Pétrucci le retient. — Guignard à part.) Pas de chance!... Il finira par une compagnie!...

HENRI.

Adieu, la mère!

MARGUERITE, regardant ses fils.

Dieu vous garde toujours! moi Henri!...

HENRI.

Merci! merci!... (Aux autres.) Au camp, mes amis!... (Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÈRES, L'INCONNUE.

L'INCONNUE.

Où pain, s'il vous plaît!

BERNARDIN.

Tiens! d'où s'est-elle donc venue-là?

TOUS, regardant.

En effet.

L'INCONNUE.

Je sors de Paris, (elle montre le pain.)

BERNARDIN.

Vous êtes donc passée par le trou de la serrure?... Enfin, n'importe... vous avez faim? vous avez soif? buvez donc et mangez.

L'INCONNUE.

Merci!... mais je ne demande pas du pain pour moi seulement, j'en demande aussi pour ceux qui sont là-bas...

LE SOLDAT.

Pour les liqueurs? Ah! bien, n'importe donc?... faut-il les blanchir aussi.

BERNARDIN.

Allons! fais-toi donc, toi.

LE SOLDAT.

Tiens! ils nous croient du plomb, et nous leur distribuons du pain en échange? Ça serait un très mauvais marché, franchement.

L'INCONNUE.

Ceux pour qui je mendie ne combattent pas contre vous, non mais; ce sont des femmes, des vieillards, des enfants,

TOUS, avec un sentiment de pitié.

Ah!...

LE SOLDAT, étonné.

Des enfants?... (il prend un morceau.) Bah! bah! chansons!

(Bientôt, qui croient de plus en plus, s'approche de l'inconnue.)

RENÉ, avec respect.

Où sont vos pauvres affamés, malades?

L'INCONNUE, montrant la ville.

Ils sont là, Sire!... derrière cette porte.

LE SOLDAT.

C'est ça, et les liqueurs sont derrière les affamés...

BERNARDIN.

Au fait, ça se pourrait bien.

LE SOLDAT.

C'est un piège!

TOUS.

Où... où...

RENÉ, avec douceur.

Prenez garde, mes amis, vous perdez votre cœur.

TOUS.

Mais...

RENÉ.

Silence! (On voit de nombreux coups de canonniers, à vos pieds!)

LE SOLDAT, étonné.

Rein?

BERNARDIN.

Comment?

RENÉ, à Bernadine.

Général, tout le monde sous les armes. (Schœberg d'Alger, — ses soldats.) Vous savez, enfants, que l'on ne prend pas le roi aux échecs. (Le drapeau, toutes déployées le drapeau des parlementaires.)

BERNARDIN, aux autres.

Ah! compris!... une distribution de pain ou de coups de canon, au choix des consommateurs.

(Tout le monde a défilé les armes au Roi. Les soldats sont en ordre de bataille. Le drapeau flotte sur une main de drapeaux au-dessus du Roi. Le postillon s'élève, et une foule nombreuse de Français, d'Enfants et de vieillards, parait à la porte.)

SCÈNE III.

LES MÈRES, HOMMES, FEMMES et ENFANTS.

L'INCONNUE, regardant à l'air.

Venez! venez!

(Elle rit avec douceur entre une foule de soldats et de canons.)

BERNARDIN, tout.

En voilà une procession!

LA FOLLE, à Bernadine.

Sergent, servez à souper à ces pauvres diables! c'est l'ordre du roi!

BERNARDIN.

C'est bien, mon officier. Allons, vous autres, avancez!

(Plusieurs soldats ont rapporté du pain et des verres. La distribution commence.)

BERNARDIN, à sa femme.

A toi, vieux! t'en de mauvais coups, voilà du pain frais. (à une autre.) Toi, t'en as pas du tout, voilà de la soupe. (à des enfants.) Vous, vous avez des quenottes neuves, voilà des croûtes d'hier, à quel point ça va!

de tant avec... (à part.) Faut avoir des égards pour la mère. A d'écouter.) A vous! à vous! à toi! (à un enfant qui pleure.) Eh! là-bas, ne mange pas si vite, petit, c'est dangereux, quand on en a perdu l'habitude. (aux autres.) Pourrez-vous! pourrez-vous! (il se met à manger. Tous les soldats se font autour.)

LE SOLDAT, les autres.

Mangent-ils! mangent-ils!

BERNARDIN.

N'est-ce pas, que ça te fait quelque chose?

LE SOLDAT.

Oui, ça me redonne faim!

(il se met à manger pour pousser des cris.)

BERNARDIN, lui faisant un coup de la cuillère.

Mais les petites! c'est la part des pauvres! (aux autres.) Voyez maintenant, les enfants, qu'est-ce qui s'en a pas eu?

TOUS.

Moi! moi!

BERNARDIN.

En voilà des menteurs! (à part.) Ah! après ça, je comprends! les vieillards ont des fils, les femmes des époux, et les enfants des pères... et il faut que tout le monde vive. (aux autres.) Allons, tenez, prenez tout, emportez même la batterie de cuisine. (aux autres qui restent.) Tenez, voulez-vous une cuillère, toi?

TOUS.

Merci! merci!

BERNARDIN.

Ah! ah! mes guillottes! Je dirai bien de votre goût, à ce qu'il paraît. Oh! mais c'est pas à moi qu'on parle. (montrant le roi.) Voilà le chef. (aux autres.) Approchez devant le roi.

RENÉ, les autres.

Mais Dieu! que c'est cher, une nourriture!

BERNARDIN, regardant autour de lui.

Tiens! En bien, et la femme de tout à l'heure, qu'est-elle devenue?... elle a demandé pour les autres, et n'a rien pris pour elle.

UNE FEMME, s'approchant.

Ah! je sais de qui vous voulez parler. Cette femme est notre protectrice... elle est partout à la fois! auprès de ceux qui souffrent, auprès de ceux qui meurent... elle nous est apparue dans ses habits de druit, le jour où la misère et la faim ont envahie et dépeuplé Paris... elle allait quêter dans la maison du riche un peu de pain pour le salut du pauvre... mais hier elle a frappé en vain, et alors elle est venue vers vous! et à cette heure elle est déjà sans doute retournée auprès de ceux qui pleurent de n'avoir pu venir.

RENÉ.

Et... comment se nomme cette femme?

LA FEMME.

Elle n'a qu'un nom pour nous, c'est celui que nous lui avons donné... elle s'appelle le bon ange de Paris. (On se rappelle Pierre parait au fond.)

RENÉ, aux Parisiens.

Allez! allez! mes braves Parisiens, emportez ces faibles secours, et puissent-ils être les derniers dont vous ayez besoin... et moi, pensez je bientôt effacer jusqu'à la trace des larmes que je vous ai fait répandre!

(Le roi se met à marcher. Bientôt toutes les portes se ferment avec ses Officiers. — Pendant ce qui suit, on le voit travailler avec les aides de camp. — Pierre parait être Guillard.)

PETRUCCI, les.

Ah! tu voulais nous quitter?

GUILLARD.

Je voulais aller rendre quelques visites.

PETRUCCI, le menaçant.

Si tu bouges!...

GUILLARD, à part.

Décidément, il m'est trop attaché... ça n'est pas un homme, c'est un pilori.

(Tous les Parisiens sont contents. Le postillon s'est relevé. Les soldats ont rompu les rangs.)

SCÈNE IV.

LES MÈRES, HOMMES, FEMMES et ENFANTS, plus PIERRE, PETRUCCI et GUILLARD.

PIERRE, regardant Pierre à part.

Tu m'as compris? seconde-moi, et tout ira bien.

PETRUCCI, à voix basse.

Sois tranquille!... Mais dis donc, je suis laquais!

PIERRE.

Et pourquoi?

PETRUCCI.

Tout à l'heure, comme nous causions de nos projets à l'entrée de ce petit bois, ce cri a monté douloureusement...

PIERRE.

Eh bien, il est étouffé tout à fait... ma balle a fauré l'indie-

Ah!... encore pendant...
 CHAUMON, criant-furieusement.
 Qu'il s'en souviennent!
 BERNARD, s'indignant.
 De mener... le... ré... Henri...
 Pierre... et poings liés... dans Paris...
 Qu'il s'en souviennent!
 (Il s'indigne tout à fait. Le silence régnait dans le cabinet.)
 PIERRE, avec joie.

Et si s'en souviendra... l'œuvre est accomplie!... (L'œuvre est
 vers de tout et les moments de doute.) Ici... là... partout!... vite donc,
 les ligueurs sont tout prêts, ils n'attendent plus que le signal et
 je vais le leur donner.

(Il court au pied des remparts et tout le feu à ses côtés.)

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PIERRE.

Tu vas voir. (Après un très vite d'abord en tête, d'élégance et d'élégance
 tout à coup.) Maintenant, écoute... (On entend au loin un bruit continu
 de tambours.) Ils m'ont compris!... ils s'agit de les rejoindre! et
 fiers!... regarde là-bas, cette poitrine qui s'entre-ouvre... c'est
 pour nous le salut, c'est pour nous la fortune... viens! viens!...
 (Il s'élance. Marguerite paraît du côté opposé. Elle marche avec peine.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, LE ROI, et ses GÉNÉRAUX, LES SOLDATS, entrant.
 MARGUERITE.

Mon Dieu!... j'arrive trop tard!... mes forces m'ont trahi!...
 Tous! tous endormis!... (poignant la main à sa poitrine.) Cette blessure
 me fait mal!... m'importe!... allons! (poignant sa tête de joie.) Ah!
 la tente royale! de la tente royale!... Je suis vieille!... et je vais!...
 Ah!... (elle tombe sur le sol de la tente.)
 LE SOLDAT.

Qui va là?

MARGUERITE, d'une voix faible.

Je veux parler au roi à l'instant!...

LE SOLDAT, se penchant.

Mais qu'avez-vous donc?

MARGUERITE.

Je perds tout mon sang... hâtez-vous donc, il y va de la vie
 du roi.

HENRI, qui s'est levé.

Je reconnais cette voix... Marguerite! c'est vous? vous êtes
 blessée?

MARGUERITE.

Où... on a voulu tuer un horrible secret, et...

HENRI.

Où vous a frappé?

MARGUERITE, avec des larmes.

Qu'y... Oh! je ne le dirai pas, s'il est tout ce que je puis vous
 dire, c'est que vous êtes trahi! (se levant.) Tenez, regardez!...

(Elle lui montre les Soldats endormis.)

HENRI, qui est sorti de la tente.

Que signifie?

MARGUERITE.

Cela signifie... que les ligueurs vous ont séparé du reste de
 votre armée, et que vous êtes seul enfermé ici au milieu de vos
 soldats endormis... car une main criminelle leur a versé le
 sommeil.

PIERRE.

Grand Dieu!

MARGUERITE.

Et maintenant, ils sont avec que vous, livrés sans défense
 aux ligueurs.

HENRI.

Dites-vous vrai, femme? (à Henri qui se lève.)

MARGUERITE.

Tenez? écoutez? et d'ailleurs est-ce qu'on ment quand on va
 mourir?

HENRI, aux officiers.

Soutenez-la, secourez-la. (On la fait passer dans la tente.)

HENRI, à Schenberg.

Alerte général! alerte!... Oh! mais c'est une machination infernale!
 et il est impossible!... (à Schenberg.) Colonel, faites sonner
 l'éveil! ils se leveront peut-être?... (Son de trompettes.)

HENRI, criant.

C'est un sursaut de mort! Oh! mais ils entendront ma voix!
 (avec des cris de détresse.) Réveillez-vous, soldats! réveillez-vous!
 (avec un cri.) Rien, rien! (à Schenberg.) Entends-tu, ami, en-
 tends-tu!... c'est ton roi qui l'appelle! (à Schenberg.) Allez les
 réveiller! Enfants, relevez la tête, et ouvrez les yeux!... votre roi
 est perdu!... ne comprenez-vous pas?... réveillez-vous! au nom
 du Dieu puissant! réveillez-vous!... Rien!... rien!...
 (On entend au loin les bruits de rapprochement, le pont s'abaisse, et on voit dans la ville
 une foule de ligueurs armés.)

HENRI.

Les voilà!... Oh! les traîtres!... (criant.) D'Aubigné! La Forcel!

Schenberg!... mes amis! mes braves soldats!... que décidez-
 vous?...

SCHENBERG.

Notre sang est à vous, sire!

TOUS.

Où, où!...

HENRI.

Merci! merci!... Oh! maintenant je ne demande plus à Dieu
 de bien régner!... Je ne lui demande plus que de bien mourir!...

LA FOUCLE.

Et nous mourrons avec vous!...

(Et ce moment que Schenberg part des remparts. Un officier s'empare.)

HENRI.

Imitez-moi, amis!... (Il prend dans ses bras les autres et leur présente
 dédaigneusement la rebelle.) Tenez, là!... là!... nous vendrons plus chère-
 ment notre vie!...

(Il s'éloigne dans le cabinet.)

TOUS, le suivant.

Vive le roi!...

(Un gros de ligueurs paraît soudain par Pierre: quelques soldats vont pour frap-
 per les Soldats endormis.)

PIERRE, les arrêtant.

Non. A la tente royale, d'abord.

(Ils se dirigent sans bruit vers la tente. On entend au loin les coups de
 tambour.)

PIERRE, frappé.

Ah! n'importe!... Au roi!... au roi!...

(Les autres ligueurs sortent et s'occupent de joindre aux premiers. Henri est
 dans le cabinet pendant ce moment.)

HENRI, dans le cabinet.

L'épée au poing... trouons cette casaille!... (Sortant du cabinet)
 Mon Dieu! mon Dieu! épouvez mes soldats, et j'abjure!...
 j'abjure!...

L'ARCE DE PARIS, paraissant dans le sang.

Réveillez-vous, soldats, réveillez-vous!...

(Les Soldats se réveillent. On court aux armes. Les ligueurs se reprennent. Henri
 s'empare.)

HENRI.

Arrêtez!... plus de combat!... Armez et ennemis, bas les
 armes!... (R'entraînant devant l'apparition.) Dieu l'ordonne!...

L'ARCE.

Henri!... les ennemis sont dispersés, et leur voix ne couvrait
 plus celle d'un peuple qui s'alarme. (à Schenberg.) Vive le roi!
 (Des bourgeois et des jeunes filles accourent de tous les côtés. Le gouverneur de
 Paris dont on connaît sur lequel sont les clés de la ville.)

LES LIGEURS, à genoux.

Grâce! grâce!

HENRI.

Rélevez-vous!... vous n'êtes plus des rebelles!... vous êtes
 mes enfants.

(On a ouvert le cheval de Henri. Henri et son écuyer forment les groupes de soldats
 de l'entrée de Henri IV.)

HENRI.

Acceptez de nos mains, sire, les clés de votre bonne ville de
 Paris.

LE DUC ANGE.

Salut à Henri de Navarre, roi de France!

LES PARISIENS.

Vive Henri IV!

(Pierre se tourne à droite près du cheval de Henri IV. Marguerite s'est levée près
 de lui.)

MARGUERITE.

Pierre! tu étais trois fois parricide!... quand tu frappais la
 mère! quand tu livrais ton roi et vendais la patrie!... mais Dieu
 est bon! Pierre!... repens-toi!

PIERRE, se reculant.

Jamais!... jamais, et en mourant, je te légue, Paris, mon ter-
 rible héritage!... l'héritage du mal.

(Il tombe. Marguerite s'agenouille et prie.)

HENRI, levant vers Paris.

Mon Dieu! disposez de moi!... mais protégez la France, mais
 protégez Paris!

(Les Doyens qui couraient le fond du théâtre se sont dispersés. Les uns ont dis-
 parus, et l'on aperçoit une rue de Paris éclairée par les premiers rayons du jour.
 — Le bon Ange de Paris, placé sur le côté du théâtre, dans une gloire, conduit
 à Henri le chemin qu'il doit suivre. Les trompettes sonnent. — Le rideau tombe.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

1875

76419
 1875